This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

George Finch

APOLOGUES
ET CONTES
ORIENTAUX.

Puis-je espérer de vivre au Temple de mémoire?...
Mais qu'importe après tout dans le siècle où je vis,
Je fuis, grâces au Ciel, tout le bien que je puis?
Le vrai bien, peu connu, peu vanté dans l'histoire;
Je remplis mes devoirs, je règle mes désirs,
J'aime la gloire enfin plus que les vains plaisirs,
Et la vertu plus que la gloire.

APOLOGUES
ET CONTES
ORIENTAUX, etc.

PAR L'AUTEUR

DES

VARIÉTÉS MORALES ET AMUSANTES.

Legite, Austeri.

A PARIS,

Chez DEBURE fils aîné, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

VIE

DE

M. L'ABBÉ BLANCHET,

PAR M. DUSAULX,

De l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, etc.

Le regret de mon ami me console et m'honore : n'est-ce pas un pieux et plaisant exercice, que d'en faire à tout jamais les obsèques ?

MONTAIGNE.

LES Opuscules contenus dans ce volume, sont le fruit des loisirs d'un homme essentiellement vertueux, & qui s'est constamment obstiné, dans le cours de sa longue vie, à cacher ses talens avec autant de soin que l'on cherche communément à les montrer. Il céda, cependant, aux instances de l'un de ses parens, & lui permit,

peu de temps avant ſa mort, de publier ſes *Variétés Morales & Amuſantes* (1), pourvu que ſon nom ne parût point à la tête de cet Ouvrage : on reſpecta ſa modeſtie, de crainte de troubler ſon bonheur; car, chez ſes pareils, l'un dépend de l'autre. Rien n'empêche, aujourd'hui, de le nommer.

M. l'abbé BLANCHET naquit le 26 janvier 1707, au bourg d'Angerville, dans le pays Chartrain, de parens peu fortunés, mais libres & honnêtes. On peut dire qu'il ſe créa lui-même.

Il vint à Paris, pour y finir ſes études au Collège de Louis-le-Grand. Les Jéſuites ne tardèrent pas à diſtinguer le beau naturel & les talens de ce jeune homme, qui devint bientôt le confident de ſes Camarades & l'ami de ſes Maîtres. Ceux-ci le comblèrent de tant d'honneurs, de tant de bontés, que, par reconnoiſſance, il ſe

(1) Voyez, immédiatement après la *Vie de l'abbé Blanchet*, la dernière Lettre qu'il ait écrite à l'Editeur de ſes Ouvrages.

méprit ſur ſa vocation. En 1724, il entra au Noviciat & n'y reſta pas long-temps. Déja tyranniſé par un aſcendant ſecret, par une inquiétude dont il ne connoiſſoit pas le principe, & qui n'étoit que l'amour ſi naturel de l'indépendance & de la liberté, il ſe ſépara de ſes Maîtres, ou plutôt de ſes Bienfaiteurs : mais ce fut avec tant de ſenſibilité, qu'ils le regrettèrent, & ne le perdirent jamais de vue. Il leur demanda de l'amitié, & ne parla point de protection.

Rendu à lui-même, ſans appui, ſans fortune, il ne ſe doutoit pas que, dans l'un de ſes jeunes compagnons d'étude, la Providence lui réſervoit un Ami toujours prêt à le ſoutenir & à le conſoler.

On a vu tant de réputations uſurpées, qu'il paroît juſte & honnête de parler enfin du mérite qui n'a pas voulu ſe montrer. Mais convient-il d'occuper le Public, d'un Inconnu qui s'eſt condamné à une obſcurité, que l'on ne manquera pas de reprocher à ſon Hiſtorien ? On va juger ſi l'abbé Blanchet eut aſſez de vertu, de talent, de phy-

ſionomie & d'originalité, pour mériter que l'on entreprît, après ſa mort, de faire ſon portrait ; & l'on eſpère que ce portrait ſera d'autant plus fidèle, que lui-même en fournira preſque tous les traits & toutes couleurs (1).

Pour bien juger des triſtes affections qui, dès l'âge de vingt ans, ont empoiſonné ſa vie, il faut l'entendre lorſqu'il s'entretient avec le dépoſitaire de toutes ſes penſées, de tous ſes ſentimens : « Il me tarde de me ſoulager de mes peines ſecrettes, en les verſant dans votre ſein. Ma ſanté va de mal en pis ; & je ſuis ſi horriblement triſte, que la vie m'en devient amère. *Tel que je ſuis, il faut pourtant que je me ſupporte : mais les autres, y ſont-ils obligés ?* ..... Je perds la tête ; je ſuis toujours dans mes *perplexités*, & je ne ſais, en vérité, par quelle porte j'en ſortirai. Si la Religion ne

(1) Les paſſages que l'on trouvera entre deux *guillemets*, ſont tirés & copiés fidèlement des Lettres de l'abbé Blanchet, leſquelles forment une Correſpondance de plus de ſoixante années.

me ſoutenoit & ne me conſoloit un peu, je crois que je deviendrois fou, &c ». Quand on ſonge que c'eſt l'Auteur de tant de Vers, de tant de Contes agréables, qui s'exprimoit ainſi; que c'eſt un homme que l'on recherchoit principalement à cauſe de la douceur de ſon commerce & de l'aménité de ſon eſprit, il faut convenir que le cœur humain eſt fait pour admettre les contraires.

Afin de ne point flotter au gré de ſes paſſions naiſſantes, il ſe propoſa un but conforme à des principes, dont rien n'a jamais pu le détourner. Il prit le parti de ſe conſacrer, tout entier, à l'éducation de la jeuneſſe; & réſolut, malgré ſon averſion pour toute ſorte de gêne, de faire pour les autres, ce qu'on avoit fait pour lui d'une manière ſi généreuſe.

Il n'eut pas la peine de chercher : on le prévint, on l'annonça. Ses anciens Maîtres veilloient ſur lui à ſon inſu. Les Pères Brumoy, Bougeant, Caſtel & l'ingénieux Greſſet, qu'il avoit aimés de préférence, lui avoient procuré une ſorte de réputa-

tion. D'ailleurs, M. Bouvart, déja célèbre, car les premiers pas de ce grand Médecin furent des pas de géant, & M. de Gennes, homme de Lettres & fameux Avocat, tous deux compatriotes & amis de l'abbé Blanchet, le firent connoître & rechercher par ce qu'il y avoit de plus grand en France. Déja des perſonnes titrées, veulent lui confier l'eſpoir de leurs maiſons : il préfère, d'abord, de ſe livrer à l'inſtitution publique.

Il profeſſa, avec diſtinction, les Humanités & la Rhétorique, dans deux Collèges de province. Un véritable Apôtre, M. de Mérinville, Evêque de Chartres, témoin de ſon zèle & de ſes ſuccès, mais qui voyoit que ſa ſanté commençoit à s'altérer, lui offrit un Canonicat, à condition qu'il ſe feroit Prêtre : *Monſeigneur*, lui répondit-il, *je ſuis trop honnête homme pour cela ;* enſuite il expoſa ſes motifs, & ce vertueux Prélat ne put pas s'empêcher de les approuver : le fait eſt qu'il ne ſe croyoit pas digne de cet important miniſtère, & il eut cela de commun avec l'illuſtre Nicole ſon compatriote.

Sa ſanté, qui dépériſſoit ſenſiblement, le força de deſcendre aux éducations particulières, ſouvent plus utiles que les autres ; mais cette conſidération n'entroit pour rien dans ſes calculs : il ne ſongeoit qu'à faire le bien, & il l'a fait. Comme je n'écris, ici, que la Vie de l'abbé Blanchet, & le plus ſommairement qu'il m'eſt poſſible, je ne parlerai guère de ſes Elèves : que l'on ſache, néanmoins, que tous lui ont fait honneur par des mœurs irréprochables.

Il parut, enfin, plus content de ſon ſort : mais ſon ami le plus intime, & à qui je dois tous les matériaux & toutes les pièces juſtificatives de cet écrit, n'en étoit pas ſatisfait. M. de Chavane (1), car c'eſt de lui dont il s'agit, l'un des plus dignes & des plus intègres Magiſtrats de notre ſiécle, lui donna un premier *Indult* qu'il oublia de placer, & qu'il garda pendant cinq ans ; il lui en donna un autre, qui lui valut un Canonicat dans la Cathédrale de Boulogne-

(1) Maintenant, Doyen du Parlement de Paris.

ſur-mer. Il part, & dans ſa première Lettre: « Me voilà donc arrivé à Boulogne; il ne s'agit plus que de ſavoir ſi j'y reſterai; c'eſt ce qu'aucun Mortel ne ſauroit décider, & je ne l'oſe moi-même, quoique, ſur cet article, je doive être plus ſavant qu'un autre, &c ». C'eſt à partir de cette époque, que les ſcrupules, l'indéciſion & les ſingularités de l'abbé Blanchet, allèrent toujours en augmentant : mais comme il étoit en quelque ſorte double en lui-même, c'eſt-à-dire qu'on y remarquoit deux hommes très-diſtincts, nous le conſidérerons bientôt ſous un autre aſpect.

Son Chapitre le preſſa d'entrer dans *les Ordres* : il répondit comme la première fois, & fit ſa démiſſion pure & ſimple, entre les mains de M. de Mirepoix, qui lui donna huit jours pour y ſonger. Il perſiſta.

L'embarras étoit d'apprendre cette nouvelle à ſon ami : mais M. de Chavane, qui reſpectoit & qui admiroit en lui la vertu qui le rendoit pauvre, ſe paya de ſes raiſons comme il avoit fait de tant d'autres, & ne ſe rebuta point. Que deviendroit l'huma-

nité, ſi les ames fortes ne s'attachoient pas, de temps en temps, aux ames foibles?

Délivré de ſon Canonicat, il reprit ce qu'il appeloit, en riant, *ſon collier de miſère*, & dont il fut le premier à plaiſanter: « Puiſqu'il faut ramer, diſoit-il, je rame d'aſſez bonne grace & même aſſez gaiement, &c ». Cependant, il s'honora conſtamment du titre de *Précepteur*, car c'eſt moi qui lui donne celui d'*Inſtituteur*. Il tenoit tant à cette profeſſion, jadis ſi révérée (1), qu'il y retomboit toujours comme à ſon véritable centre; c'eſt pourquoi il ne la quitta qu'à regret: mais il en conſerva un ſouvenir tel, qu'il ſe crut de la famille de ceux qu'il avoit élevés. Auſſi cette profeſſion, que bien des gens oſent traiter de ſubalterne, ne lui fit-elle rien perdre de la dignité de ſon caractère, ni de la liberté de ſon eſprit; car s'il acquit auprès des parens de ſes Diſciples, quelques formules de convention & de pure étiquette, ceux-ci

(1) Voyez Plutarque, *Vie de Théſée*; & Juvénal, Sat. VII, v. 207.

lui rendirent la juſtice que relativement à la vraie politeſſe, à celle qui vient du cœur, ſon commerce ne leur avoit pas été moins profitable qu'à leurs enfans.

La ſingularité de cette démiſſion volontaire, jointe à la ſingularité plus piquante encore, des contraſtes qu'il offroit naturellement & ſans qu'il y eût rien d'affecté, excita la curioſité de bien des gens, qui ne l'auroient pas remarqué s'il avoit exiſté comme un autre. Des Grands voulurent connoître un homme qui, gardant la peine & le chagrin pour lui ſeul, ne portoit que de la gaieté chez tous ceux qu'il fréquentoit; un homme, ſur-tout, qui ne ſavoit ni demander, ni accepter; qui mépriſoit ſincérement les richeſſes, mais ſans cyniſme, ſans jactance, & ne condamnoit pas les autres à s'en paſſer : témoins tous les mouvemens qu'il ſe donna pour procurer un état honorable à ſon Neveu (1); bien digne, aſſurément, de ſa tendreſſe & de ſon

(1) M. l'Abbé Fournier, Chanoine de la Cathédrale de Chartres.

eſtime. Les Grands le connurent & l'aimèrent : ils l'eſtimèrent aſſez, pour s'occuper de ſa fortune, malgré lui-même.

Obſervons, en paſſant, que ce caractère, car il ne s'agit pas ici du talent, offre pluſieurs traits de conformité avec celui du fameux J. J. Rouſſeau ; mais il y a de grandes différences. *Jean-Jacques*, fut conſtamment dévoré de l'amour de la célébrité ; il ſe défia de tout le monde, & fut toujours inſociable : au lieu que l'abbé Blanchet cacha de ſon mieux ſa Vie & ſes Ouvrages, vécut avec confiance, & mourut au ſein de l'amitié.

En général, la vie humaine ſe paſſe preſque toute entière à deſirer, à pourſuivre les honneurs & les richeſſes : la vie de l'abbé Blanchet eſt ſur-tout remarquable, par les obſtacles qu'il ne ceſſa d'oppoſer à la fortune, qui vint pluſieurs fois le chercher & ſans qu'il y ſongeât.

On le fait Interprète à la Bibliothèque du Roi, pour les Langues Italienne, Eſpagnole & Angloiſe. Après y avoir un peu rêvé, il va trouver M. Bignon : — Je vous

entends, Monſieur, lui dit le Bibliothécaire du Roi; mais nous ne recevrons point la démiſſion de votre place d'Interprète, comme M. de Mirepoix a reçu celle de votre Canonicat de Boulogne. Au reſte, ajouta-t-il, il s'agit, ici, d'une récompenſe & non d'un emploi. — Ainſi, l'Abbé fut condamné à toucher cent piſtoles, qui lui ont été comptées juſqu'à ſon dernier ſoupir.

On venoit de le faire Interprète, à condition de ne rien interpréter; on le fit Cenſeur, à condition de ne rien cenſurer, & ſeulement pour le gratifier de nouveau : cette fois, il n'en eut pas le démenti; il accepta le titre & refuſa la penſion. Obſervons encore qu'il n'aimoit pas les dons gratuits, de quelque nature qu'ils fuſſent; & qu'il avoit fait avec ſes généreux amis, une eſpèce de convention, par laquelle ils en étoient réduits à le ſervir plutôt à ſa manière qu'à la leur.

La victoire remportée ſur les répugnances éternelles de l'intraitable Abbé, encouragea ſes amis, les rendit plus entreprenans; car les premiers ſervices en atti-

rent preſque toujours d'autres. Ils le firent nommer *Garde des Livres du Cabinet du Roi*, place honorable & lucrative ; mais après lui en avoir appris la nouvelle, ils ne lui laiſsèrent pas le temps d'y réfléchir : — Il faut partir, lui dirent-ils, & ſans délai. — Plus étourdi, d'abord, que conſterné de ce nouveau coup de fortune, il écrit à ſon ami : « Je pars demain pour Verſailles, & je compte que mes Livres y arriveront après demain : hélas ! j'ai grand'peur que mes chers Livres & moi, nous ne revenions bientôt, &c ».

Il arrangea, avec beaucoup d'intelligence, la Bibliothèque qui lui avoit été confiée. D'ailleurs, il ſe conduiſit au gré du Prince, & même des Courtiſans, qui recherchoient ſon entretien, quoiqu'il ne les flattât point. En commerçant, avec eux, du fond de ſa conſcience, il eut le talent d'être vrai ſans rudeſſe, honnête ſans familiarité. Il obſervoit, ſcrupuleuſement, tous les égards de convention, dont les nuances lui étoient parfaitement connues. On avoit beau l'appeler *Mon cher*, il répondoit toujours

En attendant, Monſieur, conſervez-moi les ſentimens dont vous m'honorez : il me ſemble que tant que j'aurai l'amitié d'un homme ſi ſage, je ne pourrai pas devenir fou, comme je l'appréhende quelquefois, &c ».

S'il ne perdit pas la raiſon, il faut convenir qu'elle fut ſouvent offuſquée par de ſombres vapeurs. La vue de la mort, toujours préſente, & la crainte des jugemens de Dieu, de ce Dieu tout-puiſſant & par conſéquent plein de juſtice & de bonté, le mettoient quelquefois hors de lui-même; de ſorte que tout ce qui devoit le raſſurer, ne ſervoit qu'à l'intimider de plus en plus.

Si l'on me diſoit qu'un vil Corrupteur, enfin dégoûté de ſes propres vices, redoute également de vivre & de mourir, je le comprendrois : mais quand il s'agit d'un homme naturellement bon, qui n'a fait que du bien, qui n'a jamais voulu que le bien, j'avoue que je ne le comprends pas. Que cette raiſon ſuperbe, dont nous ſommes ſi fiers, s'incline devant cet exemple frappant

frappant de la foibleſſe humaine. Mais la foibleſſe de l'abbé Blanchet ne vint que de laſſitude; car il lutta long-temps, & avec un courage dont il y a peu d'exemples.

Loin de l'affliger par des reproches inutiles, ſes amis furent les premiers à l'excuſer. Quand on le citoit comme l'un des hommes les plus malheureux qui euſſent jamais exiſté : —Savez-vous, diſoient-ils, ce qui ſe paſſe dans ſon cœur, quand il a ſecrètement fait le bien, dont il ne s'eſt jamais vanté? quand il a, ſelon ſes principes invariables, triomphé complètement de l'égoïſme & de la cupidité? — Mais ils ne perſuadoient rien; car de tous les tréſors le plus méconnu, c'eſt celui de la conſcience.

Pluſieurs Gens de Lettres ſe firent un devoir d'épier ſes bons momens. M. Trochereau de la Berliere, ſavant très-diſtingué, & M. de Rochefort, auſſi avantageuſement connu par ſes ouvrages que par l'excellence de ſon cœur, ne l'ont pas quitté juſqu'au dernier moment. Ils en uſoient avec lui, comme des enfans ten-

dres & reſpectueux, en uſent avec un bon père épuiſé par les ans & par la maladie. Tous deux, l'ont dignement célébré après ſa mort; M. Trochereau, dans une *Notice* envoyée au *Journal de Paris* (1); & M. de Rochefort, dans une Lettre qu'il a bien voulu m'adreſſer, & dont il m'a permis de faire uſage.

Il eſt temps de montrer l'abbé Blanchet par des côtés plus intéreſſans; & de réſoudre, s'il eſt poſſible, le problême moral que nous préſente ſa vie. On vient de voir comment il vivoit avec lui-même; voyons, maintenant, comment il vécut avec les autres.

Il paroît que, dès ſa jeuneſſe, il eut au dedans de lui-même deux mobiles qui ne ceſſèrent de le pouſſer en ſens contraire: de-là ſon penchant à l'inertie, tandis qu'il brûloit en même temps du deſir d'orner ſon eſprit, d'achever ſes ouvrages & de les perfectionner; c'eſt que la force de ſes organes n'étoit pas proportionnée à celle

(1) Année 1784, n° 102.

de ſon ame ; c'eſt qu'ayant bien plus d'ardeur que de puiſſance, il s'inquiétoit, ſe tourmentoit, ſe conſumoit gratuitement & pour des riens.

Ce qu'il redoutoit le plus, c'étoient les porteurs de Billets & les exprès qu'on lui dépêchoit quelquefois ; il en pâliſſoit d'avance : « Vous ne ſauriez croire, écrivoit-il à ſon ami, combien c'eſt un rude exercice pour moi, que de manier une plume : il y a des jours où j'aimerois mieux faire deux lieues à pied, que d'écrire deux lignes, &c ». Lorſqu'il ne dépendit plus que de lui-même, il ne put pas ſouffrir les beſognes preſſées, & ſur-tout de commande, à moins qu'elles ne lui paruſſent indiſpenſables : je m'en rappelle un trait fort bizarre, pour ne rien dire de plus, & qu'il s'eſt toujours reproché.

L'amitié dont l'honoroit un très-grand Seigneur, non moins recommandable par ſes mœurs que par ſes talens & par ſon eſprit, fut l'un des principaux motifs d'un petit voyage qu'il fit en Angleterre. Il n'y étoit arrivé que depuis peu de jours, lorſ-

que M. le Duc de ***, alors Ambaſſadeur en cette Cour, ſe trouva preſſé de joindre à une dépêche importante, la traduction de quelques Diſcours prononcés au Parlement d'Angleterre. Le Duc partagea cette tâche en trois parties : il s'en réſerva une, remit l'autre à ſon ſecrétaire, &, précipitamment, envoya la troiſième à l'Abbé, qui ſavoit très-bien l'Anglois, & s'amuſoit ſouvent à traduire les plus beaux morceaux écrits en cette langue. Le pauvre Abbé voit arriver, à l'improviſte, le paquet de l'Ambaſſadeur : dès qu'il eut appris ce qu'il contenoit & ce qu'on lui demandoit, il s'écria : — O Ciel ! comme on me traite !... C'eſt juſtement le jour de ma *Blanchiſſeuſe*, & l'on me charge comme un Baudet ! Que faire ? que devenir dans ce maudit pays ? — Il fit ſon paquet & ſe ſauva. Ce qu'il y eut de mieux, c'eſt qu'après cette incartade, M. le Duc de ***, qui connoiſſoit parfaitement ſon homme, le plaignit & ne l'en aima pas moins. Quelques caprices paſſagers & quelques boutades, ne ſauroient ternir un ſi beau caractère ; d'ailleurs, je n'ai

pas promis la Vie d'un homme parfait, mais d'un excellent homme.

Tel fut l'Abbé Blanchet; & cela, par un aſcendant dont nul homme n'eſt reſponſable. Pour vaincre, ou du moins retarder les dangereux effets de cette nonchalance intermittente, qui tendoit à le féqueſtrer, & à le rendre auſſi à charge à lui-même qu'inutile à ſes ſemblables; je dis inutile, car on ne devoit pas craindre qu'il fît du mal, mais qu'il ne fît rien du tout : pour vaincre, dis-je, cette fatale inertie, il avoit commencé de bonne heure à méditer ſur l'art de vivre avec les hommes; art ſans artifice & vraiment libéral, quand il ne s'agit que de les ſervir, que de leur plaire. Ce furent ſes premiers vœux; car s'il fuyoit quelquefois ſes amis les plus intimes, & qui avoient ſi ſouvent relevé ſes eſprits abattus, ce n'étoit que par égard pour eux-mêmes, & de crainte de les affliger. Auſſi, remarquoit-on qu'il ne ſe produiſoit pas tous les jours, & qu'il ne ſe montroit guère qu'avec ſa belle humeur & ſon bel habit.

Il avoit compris qu'il ne ſuffit pas d'aimer les hommes en général, comme tant de gens qui n'aiment rien, mais qu'il faut encore avoir ſoin d'avertir, de temps en temps, les individus de notre exiſtence; & cela, par des procédés agréables ou obligeans. Enfin, il ſentit que, ſous peine de vivre ſeul, il falloit, quand on eſt inutile dans les affaires, n'être pas importun dans les plaiſirs.

Ce fut alors que, malgré les ſourdes inſtigations de ſa mélancolie, il réſolut de combattre l'un des plus mauvais conſeillers du Genre humain, l'Apathie, dangereuſe Sirene, qui ne ceſſoit de lui vanter ſon repos léthargique. Ce fut alors, qu'il s'aviſa de ſacrifier aux Graces; qu'il s'impoſa l'obligation, ſi ſouvent enfreinte & renouvelée, de remplir exactement tous les devoirs de bienſéance qui pouvoient le rapprocher de ſes amis, &, par conſéquent, le garantir de lui-même & de la ſolitude où ſon goût l'entraînoit : de-là, tant de jolis vers, qu'il prodiguoit dans la joie de ſon ame, quand ils étoient dans la

prospérité ; de-là, tant de consolations touchantes, quand le joug de la nécessité pesoit sur leurs maisons.

Ces alternatives de bien & de mal, & toutes les vicissitudes que le temps amène nécessairement, à mesure qu'il s'écoule, ne rendoient pas du moins sa vie insupportable, parce qu'il vivoit alors beaucoup plus dans les autres que dans lui-même : heureux si ses organes, moins tourmentés, avoient pu lui permettre de suivre plus constamment ce régime ! Quoi qu'il en soit, on ne sauroit lui contester l'honneur d'avoir tiré de sa propre raison, le seul remède qui pût, sinon le guérir, du moins adoucir la rigueur de son mal. « *Tel que je suis, il faut pourtant que je me supporte : mais les autres, y sont-ils obligés, &c.* (1) » ? Cette réflexion si simple, & qu'il fit à propos, le rendit, de l'homme le plus mélancolique qu'il étoit naturellement, l'un des hommes les plus aimables de son temps.

Peu de gens ont su, comme lui, quel

(1). Voyez ci-devant, page iv.

parti nous pourrions tirer de nos rapports avec la ſociété, qui, ſi elle eſt la ſource de pluſieurs maux, eſt encore plus ſûrement, l'immenſe réſervoir de preſque tous les biens dont nous ſommes ſuſceptibles.

Il ne s'en tenoit pas aux devoirs de ſimple bienſéance. Cet homme, dont les infirmités précoces, avoient conſidérablement altéré l'humeur & diminué l'activité, retrouva toujours, dans le beſoin de ſervir ſes amis, un principe de vie qui le rendoit infatigable : on auroit dit, quelquefois, que ſon ame, inutile à lui-même, n'appartenoit qu'aux autres.

Je commence à croire que l'abbé Blanchet ne fut pas ſi malheureux qu'il le parut. En effet, ſi l'on calcule le temps qu'il a donné à la pratique de tous les devoirs, tant religieux que civils, à l'étude, à l'amitié, on ſentira que ſa longue maladie, ne fut pas dénuée de bons intervalles : qui ſait même, s'il n'a pas eu plus de jouiſſances & de plus pures, que n'en ont la plupart de ceux dont on envie le ſort?

S'il eſt vrai que l'on n'accorde guère aux autres, que la portion de ſenſibilité dont on n'a pas beſoin pour ſoi-même, comment s'eſt-il fait que l'abbé Blanchet, qui ne devoit pas, à cet égard, avoir de ſuperflu, ait pu étendre ſes affections par-delà ſes rapports habituels ? Il eſt pourtant certain que cet homme, qui renonçoit à tout, qui ſe refuſoit à toutes les graces & aux moindres bienfaits, entroit dans le raviſſement, quand ſes anciens camarades, ſes compatriotes ou ſes amis, parvenoient à quelque choſe d'utile & d'honorable. Remarquons, cependant, qu'il ſe modéroit d'autant plus qu'il ſentoit davantage. Par une ſorte de pudeur que je ne ſaurois développer, on auroit dit, lorſqu'il étoit vivement affecté, qu'il craignoit de paroître faux & impudent, en montrant trop d'éloquence & de vivacité ; mais cette pudeur diſparoiſſoit, toutes les fois qu'il s'agiſſoit de ſes Elèves.

Tel qu'un bon Aïeul confiné dans ſes terres, & qui veille de loin ſur la proſpérité de ſa race, ſa bienveillance s'étendoit

juſques ſur les enfans & les petits enfans de ſes Diſciples. Il ne les perdoit pas de vue, les ſuivoit depuis le berceau juſqu'à leur entrée dans le monde; & c'eſt alors qu'il ne mettoit à ſes vœux paternels, que les bornes preſcrites par l'honneur & la raiſon.

Il entend dire, du fond de ſa retraite, qu'un jeune homme, dont il avoit élevé le père, que M. Hérault de Séchelles (1), ſupérieur à ſon âge, ne nourrit ſon cœur que de grands ſentimens, ſon eſprit que de hautes conſidérations : il entend dire que ce jeune homme, dévoré de l'amour de la vraie gloire, inſéparable de l'amour du bien public, marchant ſur les traces des l'Hôpital & des Dagueſſeau, vient de ſe couvrir, dès ſon début, d'une gloire confirmée par ceux qui la diſpenſent avec le plus d'équité; plus de réſerve, ni de retenue, il en verſe des larmes de joie, & ne ceſſe de le redire à tout le monde.

Puiſſé-je avant ma mort, s'écrioit-il, té-

(1) Avocat du Roi au Châtelet.

moigner de la reconnoiſſance à tous ceux qui m'ont voulu du bien! car cette ſorte de dette ne lui paroiſſoit pas moins ſacrée que les autres, & c'étoit de ſon vivant qu'il vouloit l'acquitter (1). Cependant, il s'attachoit encore plus par les ſervices qu'il rendoit, que par ceux qu'il recevoit; & c'eſt pourquoi il recherchoit avec bien plus d'empreſſement, ceux qui avoient beſoin de lui, que ceux qui pouvoient le ſeconder dans l'occaſion. Auſſi, eſt-il avéré que toute ſa prudence, tant qu'il a vécu parmi nous, ne fut que de la juſtice & de la bonté; mais de pareilles aſſertions ont toujours beſoin de preuves.

La détreſſe des autres ſe peignoit ſur ſon viſage; & quand il ſoupçonnoit que quelqu'un de ſes voiſins manquoit du néceſſaire, il ne pouvoit pas ſe réſoudre à prendre les moindres alimens avant de les avoir ſecourus. Pourquoi n'a-t-il jamais manqué d'aſſiſter un Aveugle? c'eſt que, diſoit-il, ces infortunés ſont dénués de l'organe qui

(1) Voyez, après la Vie de l'abbé Blanchet, la *Lettre à l'Editeur*.

commande la pitié, & qu'il faut les rechercher avec d'autant plus de soin qu'ils sont plus négligés.

Encore un trait. Dès qu'il eut hérité du petit bien de ses pères, son premier soin fut de compulser ses papiers de famille, afin de voir s'il n'y avoit point quelques injustices ou quelques méprises à réparer. Un ancien *compte de tutèle*, auquel il ne comprenoit rien, manqua de lui tourner la tête & de le ruiner. Quoique le compte fût en règle, au dire des plus experts, il s'obstina toujours à se croire redevable. Les artifices de celle à qui il eut affaire, augmentant ses scrupules, il fit, à diverses repriſes, les plus grands efforts pour réparer des erreurs chimériques; en un mot, il paya ce qu'il ne devoit point. Ce n'est pas de lui que l'on tient ces détails, c'est d'une femme rustique & très-rusée. Cette femme, n'entendant plus parler de lui, alla trouver son ami; &, après bien des circonlocutions: — Je vous conjure, Monsieur, d'engager le bon M. l'abbé Blanchet à revoir, de temps en temps, notre petit *compte de tutèle*.

Ce dernier acte en ſuppoſe bien d'autres : mais je ne ſerois pas ſurpris que bien des gens ne le regardaſſent que comme l'abus ou la folie de la probité ; au reſte, cette ſorte de folie n'eſt pas contagieuſe.

Je vais enfin parler de ſon eſprit & de ſes Ouvrages, qui ne ſont que l'expreſſion de ſes propres ſentimens (1).

On ne voit pas que l'abbé Blanchet ait jamais eu d'autre but, en exerçant ſon eſprit, que de remplir ſon cœur de ſentimens honnêtes ; que de ſe rendre, de plus en plus, agréable à ceux qu'il fréquentoit. Quoiqu'il ait parfaitement réuſſi à ces deux égards, il n'en a pas moins prouvé que l'eſprit eſt comme la richeſſe, que ſouvent il ſert plus aux autres qu'au Propriétaire.

Il ne rivaliſoit avec perſonne ; &, ſans émulation, ſans ſonger aux éloges, il travailloit de toutes ſes forces, parce qu'il

(1) . . . . . *Quo ſit ut omnis*
Votivâ pateat veluti deſcripta tabellâ
Vita ſenis. HORAT. Lib. II, Sat. 1, v. 32.

n'étoit jamais plus heureux qu'en travaillant. Les Ouvrages des autres, ne lui inſpiroient que de l'indulgence, &, quelquefois, de l'enthouſiaſme. S'il ne louoit pas toujours, car il ne ſavoit pas mentir pour conſoler les gens, il n'a jamais bleſſé perſonne, même dans le ſilence du Cabinet. Bien différent de ceux qui laiſſent des libelles poſthumes, on n'a trouvé, dans ſes papiers, que des notes honorables ſur ceux qu'il a fréquentés; on n'y a trouvé que des projets de réconciliation.

Quant au goût, il en étoit l'Apôtre & non le ſatellite; de ſorte qu'il croyoit qu'on le ſoutient mieux par des exemples que par des ſarcaſmes. Quant au ſtyle, le négligé des graces lui plaiſoit beaucoup plus que toutes leurs parures. Malgré ſon extrême indulgence, il lui échappoit, cependant, des traits vigoureux, contre certains abus qui menacent les Lettres : je les ſupprime, afin de ne pas reſſembler à ceux qui ſe retranchent derrière les morts, pour attaquer impunément leurs contemporains.

Il eſt fâcheux que la modeſtie de M. de Chavane, ne me permette pas de publier les Lettres de ſon ami; car, indépendamment des graces, de la fineſſe & de l'enjouement, interrompus quelquefois, il eſt vrai, par des cris douloureux, on y trouve des Anecdotes piquantes, des portraits fort bien exécutés. On en pourra juger par cet échantillon : « Je ſouſcris de tout mon cœur au jugement que vous portez ſur feu M. le Cardinal de Fleury. C'étoit, ſelon moi, un homme ſage, un homme de bien. C'étoit même, j'oſe le dire, une grande ame : mais une ame tranquille & modérée, qui n'admiroit & ne mépriſoit rien; qui faiſoit du même air les grandes & petites choſes; qu'une attention particulière, jointe à beaucoup d'adreſſe & de patience, rendoit capable de tout voir, de tout conduire. C'étoit un Miniſtre modeſte & déſintéreſſé, qui aimoit l'Etat & le Roi, & qu'aucun ordre de l'Etat n'aimoit aſſez; un homme vraiment digne d'être admiré, qui ne vouloit pas l'être, & qui ne l'étoit pas, &c ».

La ſuite de cette Lettre caractériſe trop bien l'abbé Blanchet, pour ne pas continuer : « Voilà, ſi je ne me trompe, ajoute-t-il, un portrait dans les formes, cependant, il y manque un trait, qui fait bien de l'honneur à M. le Cardinal ; c'eſt le cas qu'il faiſoit des gens de bien, des gens de mon pays. Ce ſaint homme, qu'il a fait venir de Chartres, ou plutôt d'Auneau, & qu'il voulut, m'a-t-on dit, faire Evêque il y a trois ou quatre ans, ce M. Caſſegrain dont vous me parlez, eſt un homme que je connois aſſez particulièrement : le croiriez-vous, Monſieur ? c'eſt un homme de mon village, c'eſt le fils du Chirurgien d'Angerville. Rien n'eſt plus vrai que ce que j'ai l'honneur de vous dire, & vous pouvez m'en féliciter, &c ». Il faudroit avoir connu l'Abbé, pour ſentir toute la chaleur que recèle ce paſſage, dont l'expreſſion paroît ſi tempérée.

L'abbé Blanchet étudia long-temps, & n'oublia rien. Il s'attacha, ſur-tout, à l'art de bien narrer, tant en proſe qu'en vers : cet art, en fait de Littérature, lui paroiſſoit la

la clé de tous les autres. Il s'y diſpoſa par la lecture réfléchie des bons Auteurs Latins, Italiens, Eſpagnols & Anglois; ſans négliger ſa propre Langue, dont il avoit appris les fineſſes, dans les cercles choiſis, où l'idiome national s'épure & ſe maintient.

Pour ſe perfectionner, en même temps, dans l'art d'écrire & de parler, il eut recours au moyen le plus ſûr; il ſe mit à traduire: ce qu'il appeloit, en badinant, verſer du françois dans les moules des Anciens, afin, diſoit-il, de s'accoutumer aux belles formes.

Il s'exerça, d'abord, ſur Tite-Live & Tacite: Hiſtoriens également fameux, quoiqu'ils n'aient pas le même ton; & rivaux entre leſquels, la palme reſtera long-temps incertaine. L'abbé de la Bletterie, qui, dans le genre dont il s'agit, jouiſſoit déja d'une très-grande célébrité, voulut ſe l'aſſocier, pour concourir enſemble à la traduction de Tacite, qu'il avoit entrepriſe; mais l'abbé Blanchet, ſelon ſa coutume, craignit de prendre un engagement.

Il ne reſte de ſes nombreux eſſais, que deux grands morceaux de Traduction fort intéreſſans, & qui ſemblent demander grace, ne fût-ce qu'en faveur du ſtyle : nous les mettrons à la fin de ce Volume. Le premier de ces morceaux, eſt l'*Hiſtoire de la Famille d'Hiéron*, par Tite-Live ; le ſecond, eſt la *Conjuration de Piſon contre Néron*, par Tacite. En comparant ces traductions au texte des deux Auteurs, je me ſuis confirmé dans l'opinion où j'étois depuis long-temps ; c'eſt que lorſqu'il s'agit de rendre les Anciens, il eſt bien plus difficile d'en repréſenter l'élégance que la force : auſſi s'appercevra-t-on que l'Abbé Blanchet, quoique fort élégant, eſt bien plus loin de Tite-Live que de Tacite.

Du Latin, il paſſa à d'autres Langues : ce fut alors qu'il imita quelques Contes Eſpagnols & Anglois, & qu'il entreprit de traduire ce qu'ont de plus ingénieux le Spectateur & quelques autres Journaux qui parurent en Angleterre preſque en même temps.

Après avoir traduit, il voulut compoſer.

Ses Manuſcrits m'ont appris ſon ſecret ; c'eſt-à-dire comment il procédoit dans la compoſition, & comment la moitié de ſon eſprit y ſurveilloit l'autre. Si l'on trouvoit ces détails trop minutieux, je prie d'obſerver que Plutarque & Montaigne ne les dédaignoient point : ce n'eſt pas ſe comparer à ces grands Maîtres, que de les prendre pour modèles.

Voici comment il s'y prenoit, pour projeter & terminer un Conte : de jour à autre, il inſcrivoit différens ſujets ſur ſon *Agenda* ; quand ſa proviſion étoit faite, il les conſidéroit, les retournoit & les apoſtilloit : — Celui-ci eſt trop galant, il ne convient point à mon rabat ;.... Cet autre eſt un peu chatouilleux, qu'en diroit la Sorbonne ? .... L'idée de ce troiſième eſt brillante & féconde, mais elle eſt trop paſſionnée, &c. — Tout bien conſidéré, il ne s'en tenoit qu'aux ſujets qui promettoient de l'agrément ſans licence, de la force ſans audace, & toujours quelque choſe d'utile aux mœurs.

Le choix du Conte étant fait, il le traçoit d'abord en racourci : puis, il le recommen-

çoit juſqu'à ce qu'il l'eût amené au point que le ſentiment & le goût lui preſcrivoient; ce n'étoit qu'alors qu'il s'arrêtoit, du moins pour quelque temps, & s'obligeoit par ſerment à n'y plus revenir. Il le juroit en toutes ſortes de Langues, il l'écrivoit en marge; mais les marges ſe ſont remplies de ſes ſermens toujours violés.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces ſortes d'eſquiſſes, qui, toutes, ont le mérite d'une vraie compoſition, c'eſt la promptitude de l'eſprit & la ſûreté du trait: elles ſont telles que les copies de la même pièce, qui va toujours en augmentant, n'offrent rien d'incomplet, & preſque jamais de ratures. L'Abbé avoit ce que Montaigne appelle l'eſprit *prime-ſautier*, c'eſt-à-dire qu'il atteignoit le but du premier coup.

S'il m'eſt permis de déclarer ce que je penſe des Contes dont il s'agit, & ce que j'en augure, j'avoue que l'exécution m'en paroît telle, en général, que, ſi je ne me trompe, la Jeuneſſe les lira avec autant de fruit que de plaiſir, que les Gens de goût les reliront plus d'une fois, & que les Phi-

loſophes ne les dédaigneront pas. Si mes eſpérances ne ſont point fruſtrées, ce ne ſeroit pas, à l'époque où nous ſommes, une choſe indifférente que de voir réuſſir un Ouvrage qui brille principalement par les mœurs.

Convenons, cependant, que tout, dans ce Recueil, n'eſt pas de la même importance. Ce n'eſt quelquefois qu'une naïveté, comme dans *les Princeſſes bien-nées* (1); ou bien une facétie, comme dans *l'Académie ſilencieuſe* (2): mais c'eſt alors que l'Abbé montre le plus de talent; car il en faut beaucoup pour donner à des riens une ſorte de conſiſtance.

On a reproché à quelques Auteurs de *Contes Orientaux*, d'ailleurs fort ingénieux, de n'avoir preſque rien d'*oriental*, que le titre: j'eſpère que l'on ne fera pas ce reproche à l'abbé Blanchet. J'ai ſous les yeux une eſpèce de Dictionnaire, qu'il a fait avec beaucoup de ſoin, & dans lequel il a

(1) Apologue IV, page 10.
(2) Apologue VII, page 17.

raſſemblé tous les élémens néceſſaires aux ſujets qu'il avoit à traiter, mœurs, coſtumes, figures, images, &c. : travail étonnant de la part d'un homme qui, le plus ſouvent, auroit *mieux aimé*, diſoit-il, *faire deux lieues à pied, que d'écrire deux lignes* (1).

Il a encore ramaſſé beaucoup de Maximes & de Proverbes, dans des Auteurs de diverſes Nations : mais on ſe gardera bien d'en ſurcharger ſon Livre, on ſe contentera d'en citer quelques-uns.

Il ne réſulte de ce travail, me dira-t-on, qu'un très-mince volume; j'en conviens : mais l'Auteur s'étoit propoſé de parcourir une carrière beaucoup plus étendue. Ses papiers offrent pluſieurs ébauches de *Contes* & d'*Anecdotes*, qui auroient abſorbé la plupart de ſes matériaux (2), ſi ſa déplorable exiſtence lui avoit permis de ſe livrer plus conſtamment aux délices de la compoſition.

Cependant, il cultiva les Muſes Latines

(1) Voyez ci-devant, page xix.

(2) Voyez l'*Averti[ſ]ſement* que j'ai mis page 169.

& Françoiſes, avec beaucoup de ſuccès. « J'ai commencé, diſoit-il, par faire des vers ſur des Mariages illégitimes, j'en ai fait enſuite ſur des ſujets de dévotion, & vous ſavez qu'à préſent je n'en peux plus faire du tout, &c ». Il diſoit cela, plus de trente ans avant ſa mort : mais l'amitié, mais l'amour de ſon pays, lui en ont inſpiré juſqu'aux derniers momens. Auſſi, s'appliquoit-il ſouvent les beaux vers où Juvénal s'écrie : « Nous voudrions en vain abjurer cette » manie ambitieuſe, elle nous retient tou» jours dans ſes filets; & la rage d'écrire, » dont tant de gens ſont atteints, cette rage » incurable, ne finit qu'avec eux, &c (1) ».

Il publia, dans ſa jeuneſſe, une Ode contre les Incrédules; & il en uſa, dans cette conjoncture, comme ceux qui écrivent contre les paſſions qu'ils redoutent, ou dont ils cherchent à ſe guérir; car il

(1) *Nam ſi diſcedas, laqueo tenet ambitioſi*
Conſuetudo mali; tenet inſanabile multos
Scribendi cacoëthes, & ægrè in corde ſeneſcit.
Sat. VII, v. 50.

éprouva de bonne heure de grandes *perplexités*. Au reſte, quels que fuſſent ſes doutes, il vouloit *croire*, il le vouloit ſincèrement & même avec ardeur. Quelqu'un lui inſinua que ſa *foi* s'affermiroit en proportion de l'affoibliſſement de ſes organes : — Que le Ciel vous entende ! s'écria-t-il, en verſant un torrent de larmes ; & cette idée le conſola. Je ne connois point l'Ode dont il s'agit, & n'ai pu m'en procurer qu'une *ſtrophe* : mais je ſais que, dans le temps qu'elle parut, l'abbé Desfontaines la traita fort bien dans ſon Journal. Voici la ſtrophe en queſtion :

Aux accens de ſa voix féconde,
L'Etre éternel & tout-puiſſant,
Fit ſortir le Temps & le Monde,
Du ſombre abyme du Néant.
Dans une argile corruptible,
Il tranſmit ce ſouffle inviſible,
Qui nous fait penſer & ſentir :
Cette Ame, faite à ſon image,
Inaltérable, & qu'un Dieu ſage
Ne peut vouloir anéantir.

On a remarqué qu'il ne manquoit jamais l'occaſion de chanter les vertus utiles à ſon

pays, ſous quelques formes qu'elles ſe montraſſent. Le Comte de Giſors expire dans les champs de l'honneur, & il fait ſon *Epitaphe :*

Content d'avoir ſervi ma Patrie & mon Maître,
Je meurs au bord du Rhin :
J'étois déja Bayard, ne pouvant encore être
Dunois ni Dugueſclin.

Il a célébré un illuſtre Etranger, naturaliſé parmi nous, & qui a auſſi bien mérité de la France que de l'humanité :

N ***, tu ſus choiſir, tu ſus ſervir ton Roi :
Avec un eſprit juſte, avec un cœur ſenſible,
Tu réparas le mal, que l'on fit avant toi ;
Tu fis le bien, qu'on croyoit impoſſible.

De pluſieurs milliers de vers polis, galans, ingénieux, & quelquefois d'un ton fort élevé, qu'il a faits ſur toutes ſortes de ſujets, tant publics que domeſtiques, ce que j'en ai pu recueillir ſe réduit à peu de choſe ; encore, la plupart des pièces ſont-elles mutilées. Excepté celles qui ont tranſpiré dans les Journaux, nous avons perdu

les autres, parce qu'il ne les communiquoit à ſon ami, qui lui tenoit lieu de l'univers, qu'à condition de ne les montrer qu'à peu de gens, & de n'en pas laiſſer prendre copie. Il en vint au point d'exiger qu'on les lui renvoyât; & l'on ſait qu'il paſſoit de mauvaiſes nuits, quand il les recevoit trop tard. Comme il n'avoit pas toujours pris cette précaution, il eut bien de la peine à les rattraper, & ne ceſſa jamais de recourir après celles qui avoient échappé à toutes ſes recherches.

A meſure qu'il recouvroit ſes vers, qu'il avoit tant aimés! il avoit grand ſoin de les brûler, comme s'ils lui avoient reproché de n'avoir pas été toujours auſſi malheureux qu'il l'étoit: il en faiſoit, comme il le diſoit lui-même, un joli petit ſacrifice à Vulcain; & il ſe comparoit au vieux Saturne, qui dévoroit ſes enfans.

Il ne ſavoit pas que ſes amis regretteroient ſes vers irréprochables, comme on regrette l'innocence condamnée ſans ſujet & ſans formalité. On en a retenu quelques-uns, & l'on cite encore ce *Triolet*: Fonte-

nelle prétendoit que, dans ce genre, on ne pouvoit pas mieux faire :

A trois Sœurs.

Aimables Sœurs, entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il ſe rendre ?
Il n'a point fait encor de choix,
Aimables Sœurs, entre vous trois ;
Mais il ſe donneroit, je crois,
A la moins fière, à la plus tendre :
Aimables Sœurs, entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il ſe rendre ?

En voici d'autres, que j'ai ſouvent entendu réciter par des perſonnes qui, n'en connoiſſant pas l'Auteur, les attribuoient à nos Poètes les plus galans, qui ne s'en défendoient pas. Quand on le diſoit à l'abbé Blanchet, il répondoit : Je ſuis charmé que les Riches adoptent mes enfans.

Sur une jeune Perſonne habillée en Religieuſe.

Que cette Veſtale a d'appas !
Heureux celui qu'elle aime !
Le Bandeau ne lui meſſied pas,
Il ſemble un Diadême ;
Et s'il étoit deux doigts plus bas,
Ce ſeroit l'Amour même.

Le Portrait de Madame la Ducheſſe de *** parut du meilleur ton :

Telle eſt l'inconcevable Hortenſe :
Egalement fidèle au caprice, au devoir,
Vertueuſe ſans qu'elle y penſe,
Et charmante ſans le ſavoir.

On le plaiſanta, il y a quelques années, ſur ce qu'il n'avoit jamais fait d'*Enigmes :* il en fit une qui eut beaucoup de vogue, & qui donna la torture aux Amateurs de ce genre ; car on connoît de graves perſonnages qui changent à vue d'œil, quand ils ne peuvent pas deviner le Logogryphe ou l'Enigme du *Mercure*. Quoique ce ne ſoit pas, ici, le lieu de citer tant de Vers, je vais encore citer l'*Enigme* dont il s'agit, en faveur de nos jeunes Œdipes :

On vous annonce une Maiſon
A louer en toute ſaiſon.
Elle a deux portes, trois fenêtres,
Du logement pour quatre Maîtres,
Même pour cinq, en un beſoin ;
Ecurie & grenier au foin.
Elle eſt dans un quartier qui pourroit ne pas plaire ;
En ce cas, le Propriétaire,
Avec certains mots qui font peur,

Et ſa baguette d'Enchanteur,
Emportera Maiſon, Meubles & Locataire,
Et tant fera, qu'il les mettra
En tel endroit que l'on voudra.
On connoît cet hôtel célèbre
A ſon écriteau ſingulier,
Pris dans Barême ou dans l'Algèbre;
Et l'on trouve au Calendrier,
Son nom & celui du Sorcier.

Son talent pour la Poéſie & toutes les bagatelles ingénieuſes qui parurent ſous d'autres noms que le ſien, le firent moins rechercher, même par ceux qui ſavoient ſon ſecret, que le charme de ſes entretiens.

Ceux qui l'ont fréquenté dans ſes belles années, & pluſieurs vivent encore, conviennent qu'il les enchantoit par des récits toujours variés, ou par des réflexions tour-à-tour ſérieuſes & badines, que l'à-propos, le tour & l'expreſſion rendoient originales, lors même qu'elles n'avoient pas le mérite de la nouveauté. Pour exciter la curioſité, il jetoit habilement & en peu de mots, l'expoſition, le nœud & le dénouement, de l'hiſtoire la plus compliquée. Quand on ſe taiſoit, il gardoit le ſilence, & faiſoit, quelque temps après, une autre tentative.

Mais, le plus ſouvent, on lui demandoit des détails; & c'eſt alors qu'en ne paroiſſant qu'obéir, il ſe développoit avec aiſance, prenant bien garde, ſur-tout, de fatiguer ſes Auditeurs; car, diſoit-il, je ne ſache rien de plus ennuyeux qu'un..... qu'un Ennuyeux.

Que l'on ne croie pas, cependant, que ſa converſation ſentît le projet & l'apprêt: elle étoit ſimple, facile, naturelle, & les innocens artifices qu'il employoit pour plaire, ne portoient aucun préjudice à ſa naïveté; car, quoique fin, il étoit naïf. Notre La Fontaine a prouvé que ces deux qualités ne ſont pas incompatibles.

M. Bouvart étant, il y a environ quarante ans, à toute extrémité, dit à ſon ami Blanchet: — Du caractère dont je te connois, tu ne feras jamais rien pour ta fortune: il y a grande apparence, mon ami, que je n'irai pas loin; & quand je ſerai mort, que deviendras-tu? — L'Abbé vouloit répondre; mais le Malade, profitant de ſon avantage, lui impoſa ſilence, & dicta ſes volontés: — J'entends que, ta vie durante, tu

jouiſſes des dix mille écus que j'ai gagnés ;... ne t'effarouches point, le fonds retournera à ma famille. — M. Bouvart en revint. Quelque temps après, l'Abbé raconta ce trait à Madame la Ducheſſe d'Aumont, qui en fut ſi ravie, qu'elle le pria de recommencer. — Bon, Madame ! ce que je viens de vous dire n'eſt rien en comparaiſon de ce qui ſuit : quand mon pauvre Bouvart fut hors d'affaire, eſt-ce que je ne le trouvai pas tout honteux d'en être revenu ?

Tels furent le caractère, l'eſprit & les talens de cet homme de bien. Quant à ſa vie, gardons-nous de croire & d'affirmer, ſans reſtriction, qu'elle ait été malheureuſe parce que nous y voyons du malheur; eh ! quelle vie en eſt exempte ? Pour moi, je ſens enfin que la Vertu nous défend de déplorer le ſort de celui qui pouvoit ſe dire à la fin de ſa journée : Le Ciel m'en eſt témoin ! j'aime Dieu par deſſus tout, & les Hommes autant que moi-même..... Les Hommes ! il les a ſouvent aimés de préférence ; cette noble paſſion éclatoit dans ſes yeux, ſe manifeſtoit par ſes moindres diſ-

cours. N'a-t-on pas vu qu'il étoit le Génie tutélaire de tous ceux qu'il fréquentoit? Quand il ſentit que ſa fin s'approchoit, ne dit-il pas que tout ſon regret étoit de laiſſer après lui tant d'êtres malheureux? *O s'il étoit donné à un Mortel*, ajouta-t-il, *de pouvoir léguer le bonheur!*

M. l'abbé Blanchet eſt mort, à Saint-Germain-en-Laie, le 29 janvier 1784 : les Gens de bien le regrettent, ſes Amis le pleurent encore, & les Pauvres béniſſent ſa mémoire.

INCORRUPTA FIDES NUDAQUE VERITAS
QUANDO ULLUM INVENIENT PAREM?
Horat.

DERNIÈRE

DERNIÈRE LETTRE

DE

M. L'ABBÉ BLANCHET,

A L'ÉDITEUR DE SES OUVRAGES.

De Saint-Germain-en-Laie, le 19 Novembre 1783.

« JE croyois, mon cher parent, avoir laissé entre vos mains l'*inscription* que j'ai faite pour être mise au bas de votre portrait; & j'ai été fort surpris de la retrouver, ici, parmi les papiers que j'ai rapportés de Paris. Comme je desire beaucoup que vous la gardiez dans votre Cabinet, écrite & raturée de la main de l'Auteur, je vous l'envoie telle que je l'ai envoyée le 13 à M. de Sancy, en le priant de la faire mettre dans le *Mercure*, le plus tôt qu'il pourra : que ce galant homme ne perde point de temps, s'il veut me la faire lire imprimée; car je

crois, tous les ſoirs, ſaluer le ſoleil pour la dernière fois.

(*Comme les Vers dont il s'agit ont paru ſans l'aveu de celui qu'ils regardent, & que l'abbé Blanchet s'y eſt peint lui-même à ſon inſu, on a jugé à propos de les mettre au bas de ſon Portrait.*)

Recevez, mon cher parent, cette première marque de ma reconnoiſſance, qui ne ſera pas la dernière à ce que j'eſpère : recevez-la, ſeulement, avec la moitié du plaiſir que je ſens à vous la donner, & je ſerai bien content de vous & de moi. J'ai rayé votre nom : cette eſpèce de réticence, m'a paru plus convenable à votre caractère ; d'ailleurs, elle n'empêchera point que vous ne ſoyez reconnu, par quiconque a le bonheur de vous connoître un peu.

Ne me parlez plus de mes *Contes Orientaux* ; ils ne diſent plus rien à mon eſprit ni à mon cœur, & toute illuſion eſt détruite. Qu'importe à la ſociété que je publie, ou non, ces triſtes fruits d'une imagination mélancolique ? quand je le voudrois, mes

papiers ſont auſſi brouillés que ma tête. Que je vous plains! s'il vous prend jamais envie de les mettre en lumière. Je ne ſonge plus qu'à une choſe, mon cher parent, je ne ſonge plus qu'à mourir; & il y a long-temps que j'y ſonge! Je ſuis actuellement plus foible, plus malade & plus triſte que je ne l'ai jamais été: il faut vouloir ce que Dieu veut.

Tout malade que je ſuis, il m'a fallu envoyer à M. Debure la liſte des perſonnes auxquelles il veut bien faire diſtribuer, de ma part, les Exemplaires du Livre que vous avez pris la peine de revoir & de publier(1), & qui, ſans vous, n'auroit jamais paru: or, cette liſte ne finit point, & je crains toujours d'oublier quelques-uns de ceux qui ont eu la générosité de me ſupporter de mon vivant; car vous ſavez bien que, depuis long-temps, je ne ſuis plus de ce monde.

Je vous ai dit que tous mes exemplaires étoient à votre ſervice; pourquoi me refu-

(1) Il s'agit ici des *Variétés Morales & Amuſantes*, à Paris, chez Debure l'aîné, Libraire, quai des Auguſtins, M. DCC. LXXXIV.

ſer? Vous me ferez, en les acceptant, le plus grand plaiſir que vous puiſſiez me faire, & vous ne devez pas craindre de me cauſer la moindre privation: que je les diſtribue à mes amis, ou que vous les diſtribuiez aux vôtres, n'eſt-ce pas pour moi la même choſe? Vos amis, quels qu'ils ſoient, ſont & ſeront toujours les miens.

J'ai chargé mon Neveu de préſenter mon Livre, ou plutôt le vôtre, à nos chers & aimables Chartrains, dont je veux prendre congé le moins triſtement qu'il me ſera poſſible. Je lui ai recommandé, ſur-tout, de ne point oublier Mme votre Sœur, & de lui offrir reſpectueuſement, de ma part, le témoignage authentique de l'amitié que vous m'avez portée dès votre plus tendre enfance. Qui m'auroit dit, alors, ce qui devoit aujourd'hui ſe paſſer entre nous: qui m'auroit dit que vous feriez de moi une eſpèce d'Auteur, m'auroit bien ſurpris; c'eſt que j'ignorois que tous les inſtans de cette courte vie ne ſont que des ſurpriſes, & que notre prudence n'en ſauroit diſpoſer.

Si j'oublie quelque choſe, c'eſt autant d'oublié pour l'*Eternité :* que ce mot eſt impoſant !

Le Nautonnier des ſombres bords, m'a déja fait ſigne à pluſieurs repriſes. Adieu donc, mon cher Parent, adieu. Cette Lettre, que je n'oſe finir, achevera de me tuer, ſi je ne la finis ; je n'en puis plus, &c ».

Fin de la Vie de M. l'abbé Blanchet.

TABLE.

Vie de M. l'abbé Blanchet, page j
Dernière Lettre de M. l'abbé Blanchet à l'Éditeur de ſes Ouvrages, xlix

APOLOGUES ORIENTAUX.

I. *La Bibliothèque du Roi des Indes*, page 1
II. *La Reine de Gor*, 4
III. *La Royauté*, 6
IV. *Les Princeſſes bien-nées*, 10
V. *Les deux Serpens*, 11
VI. *La Cour de Perſe*, 15
VII. *L'Académie ſilencieuſe*, ou *les Emblêmes*, 17
VIII. *Caroun*, 20
IX. *L'Envieux*, 23
X. *Le Derviche inſulté*, 25
XI. *Tout eſt bien*, 27
XII. *L'Arabe affamé*, 28
XIII. *Le Mendiant & ſon Fils*, 29
XIV. *Les Amis & l'Argent*, 31
XV. *Le Juif & le Chrétien*, 32
XVI. *Le Teſtament*, 33

CONTES ORIENTAUX.

I. *Hamet & Raſchid, Conte Indien, &c.* 39
II. *Moyen de reſſuſciter les Morts, Conte Perſan,* 44
III. *Le Paradis de Schédad, Conte Arabe,* 54
IV. *Barkouf & Mani, Conte Chinois,* 63
V. *Almamolin, Conte Tartare, &c.* 73
VI. *Les Dix jours de l'Empereur Séged, Conte Ethiopien, &c.* 85
VII. *Les Oiſeaux de la Montagne de Caf, Conte Arabe,* 103
VIII. *Le Doyen de Badajoz, Conte moral, tiré de l'Eſpagnol,* 121

ANECDOTES ORIENTALES.

I. *L'Eunuque incorruptible,* 135
II. *Ce que l'on gagne à ſe lever matin,* 138
III. *Le Verre d'eau,* 140
IV. *Le Trône,* 142
V. *Trait de juſtice du Calife Moſtanged,* 144
VI. *Bienfaiſance du Calife Moſtanſer,* 145

VII. *L'Indienne ambitieuſe*, 148
VIII. *Le Trône des Turcomans*, 150
IX. *Hiſtoire du Sultan Thogrul Ben-Arſlam*, 152
X. *L'Eclipſe*, 156
XI. *Trait de ſageſſe d'un bon Prince*, 158
XII. *Plaiſanterie d'un Poète Perſan*,
XIII. *Coſroès Parviz & Siroès*, 162
Avertiſſement de l'Editeur, 169
XIV. *Hiſtoire d'Abou-Taher, Prince des Carmathes*, 173
Diſcours traduit du Spectateur, 187

MAXIMES ET PROVERBES.

Maximes Orientales, 197
Proverbes Italiens, 204
Proverbes Eſpagnols, 207
Proverbes Anglois, 209

Hiſtoire de la Famille d'Hiéron II, tirée & traduite du 24e Livre de Tite-Live, 213
Hiſtoire de la Conjuration de Piſon contre Néron, tirée & traduite du 15e Livre des Annales de Tacite, 243

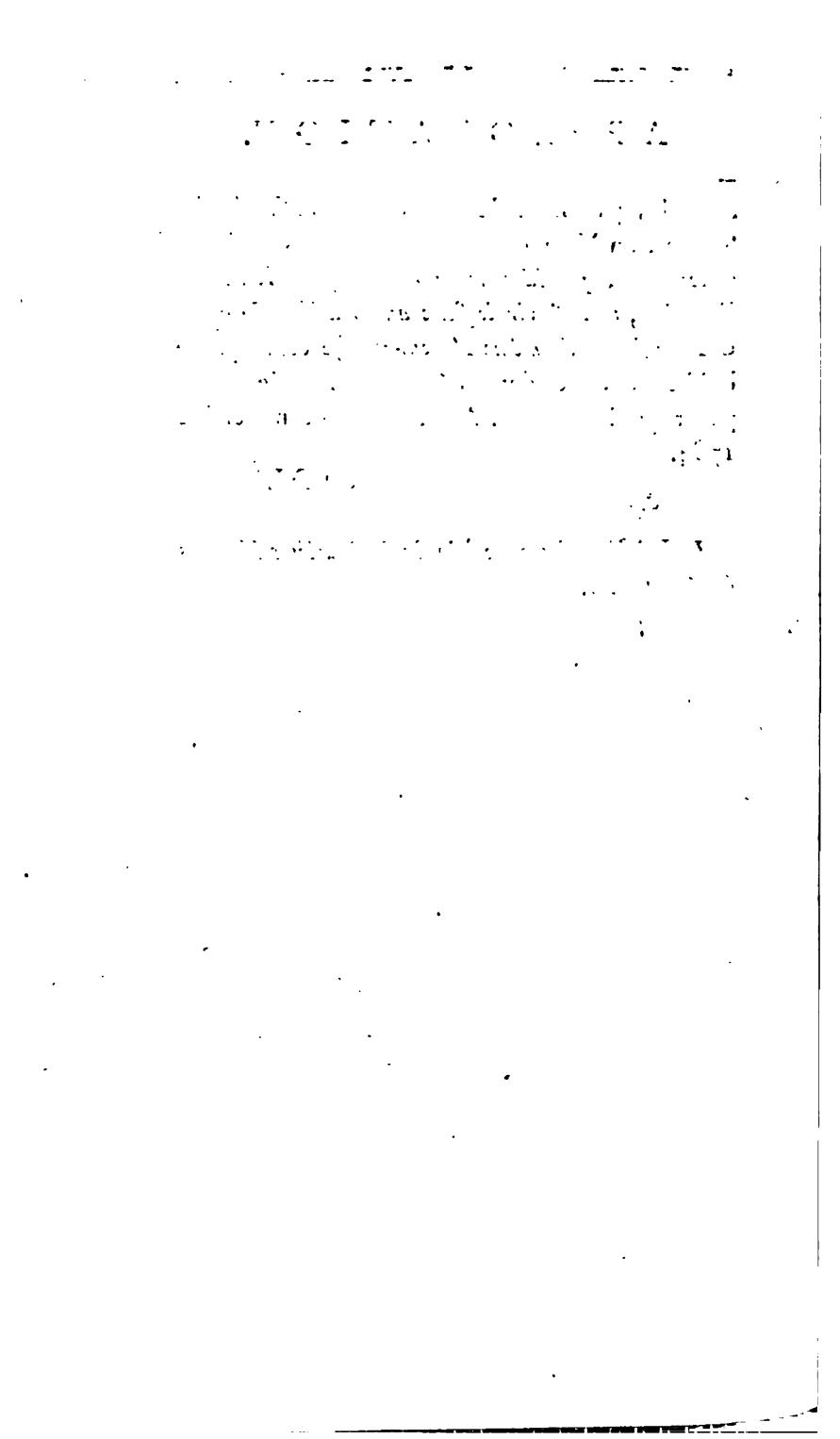
Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé *Apologues & Contes Orientaux, précédés de la Vie de feu M. l'Abbé Blanchet, pour ſervir de ſuite aux Variétés Morales & Amuſantes du même Auteur;* & je crois que le Public recevra ce dernier Ouvrage avec le même plaiſir que le premier. A Paris, ce 11 novembre 1784.

GUIDI.

Le Privilège ſe trouve à la fin des Variétés Morales & Amuſantes.



APOLOGUES ORIENTAUX.

APOLOGUE PREMIER.

La Bibliothèque du Roi des Indes.

DABCHELIM, Roi des Indes, avoit une bibliothèque ſi nombreuſe, qu'il falloit cent Brachmanes pour la tenir en ordre, & mille dromadaires pour la tranſporter. Comme il ne vouloit pas la lire toute entière, il chargea les Brachmanes d'en extraire, pour ſon uſage, ce qu'ils trouveroient de meilleur & de plus convenable. Ces Docteurs y travaillèrent avec tant de zèle, qu'en moins de vingt ans ils formèrent, de leurs extraits raſſemblés, une petite Encyclopédie

de douze mille volumes, que trente chameaux pouvoient porter ſans peine. Ils eurent l'honneur de la préſenter au Roi; mais ils furent fort étonnés de lui entendre dire, qu'il ne liroit pas la charge de trente chameaux. Ils réduiſirent donc les extraits à quinze, puis à dix, puis à quatre, puis à deux dromadaires; puis enfin il n'y en eut plus que pour charger un mulet de moyenne taille. Malheureuſement, Dabchelim avoit vieilli pendant qu'on abrégeoit ſa bibliothèque; il n'eſpéra pas de vivre aſſez longtemps pour lire juſqu'au bout ce dernier chef-d'œuvre de préciſion. Le ſage Pilpai ſon Viſir, lui dit alors: Sublime Majeſté, quoique je ne connoiſſe qu'imparfaitement la bibliothèque royale, j'en puis faire une eſpèce d'analyſe fort courte & aſſez utile. Vous l'aurez lue en une minute, & vous y trouverez de quoi méditer toute votre vie. Pilpai prit en même temps une feuille de palmier, ſur laquelle il écrivit, avec un poinçon d'or, les quatre maximes ſuivantes:

I. Dans la plupart des ſciences, il n'y a que ce ſeul mot, *peut-être*: il n'y en a que

trois dans toute l'Hiſtoire, *ils naquirent, ils ſouffrirent, ils moururent.*

II. N'aime rien que d'honnête, & fais tout ce que tu aimes : ne penſe rien que de vrai, & ne dis pas tout ce que tu penſes.

III. O Rois ! domptez vos paſſions, régnez ſur vous-même ; ce ne ſera plus qu'un jeu de gouverner le monde.

IV. O Rois ! ô peuples ! on ne vous l'a point encore aſſez dit, & de faux ſages oſent encore en douter : il n'eſt point de bonheur ſans vertu, ni de vertu ſans crainte des Dieux (1).

(1) Je me ſuis permis de ſubſtituer les maximes qu'on vient de lire, aux quatre maximes Indiennes, qui m'ont paru trop vulgaires, & peu convenables au ſujet. On peut les voir dans les *Bons-mots des Orientaux*, par M. Galland ; ou dans un ouvrage plus connu & mieux écrit, dans les *Mélanges de Littérature Orientale*, par M. Cardonne.

APOLOGUE II.

La Reine de Gor.

KATIFÉ, Reine de Gor, avoit toutes les vertus & tous les défauts, ou, pour mieux dire, elle avoit tous les caprices qu'on peut avoir. Elle ſe piquoit même de philoſophie, & elle dit un jour au ſage Zulbar : Je travaille ſérieuſement à me bien connoître ; mais j'ai beſoin d'être aidée dans une étude ſi digne d'une femme raiſonnable. Etudiez vous-même mon caractère, & faites-m'en un tableau où je me reconnoiſſe au premier coup-d'œil. Votre caractère ! répondit Zulbar : mais lequel, ſublime Majeſté ? Votre modeſtie vous fait-elle donc imaginer que vous n'avez qu'un caractère ? Les fleurs du printemps ſont moins nombreuſes & moins variées, que les vertus dont votre ame s'embellit à chaque inſtant. En les voyant, ces vertus, éclore & briller tout-à-coup, puis

diſparoître, puis reparoître encore; en les voyant ſe mêler, s'accorder, ſe combattre, je puis les admirer comme un autre : mais qui pourra jamais les décrire, ou ſeulement les compter? J'ai lu quelque part, ajouta le philoſophe, que la Lune voulut un jour qu'on lui fît une robe convenable à ſa taille, & d'une couleur favorable à ſon teint. L'Ouvrière qu'elle avoit mandée lui dit ingénuement : O Reine des aſtres! vous nous charmez ſous toutes les formes & dans tous les temps : mais vous êtes tantôt grande & tantôt petite, tantôt blanche, tantôt pâle, tantôt vermeille. Quelle meſure puis-je prendre ſur une taille qui n'eſt jamais la même? Quelle couleur puis-je aſſortir à un teint qui change d'une nuit à l'autre?

APOLOGUE III.

La Royauté.

UN Brame de Patna, ſortant de grand matin, vit ſur le ſeuil de ſa porte une corbeille de jonc où l'on avoit mis un enfant nouvellement né. Il le fit nourrir avec ſoin; & lui trouvant un eſprit vif, un cœur noble, il ſe plut à perfectionner l'un & l'autre par une excellente éducation. Son élève en profita ſi bien, qu'il parvint par degrés aux premières places de l'Etat, & qu'après la mort du Roi, la couronne, qui étoit élective, lui fut unanimement déférée.

Un jour qu'il rendoit la juſtice à ſes nouveaux ſujets, il remarqua dans la foule un pauvre vieillard, dont les yeux fixés ſur lui paroiſſoient mouillés de ces larmes que font couler la tendreſſe & la joie. Un moment après, un homme d'une phyſionomie extraordinaire étant entré dans la ſalle d'au-

dience, ce même vieillard ſe jeta ſur lui avec une eſpèce de fureur; &, malgré toute ſa réſiſtance, il le traîna juſqu'au pied du trône. Seigneur, dit-il au Roi, faites-moi juſtice de cet Aſtrologue, de ce méchant, & daignez écouter mon hiſtoire & la vôtre. Je ſuis votre père. Hélas! je n'oſois me faire connoître à un fils dont je ne ſuis pas digne, & que j'ai abandonné : mais voilà l'auteur de mon crime, & à ſa vue, je ne puis retenir ma colère, ni mon ſecret. A peine fûtes-vous né, que je vous préſentai à cet impoſteur, en le ſuppliant de vouloir bien me prédire votre deſtinée. Il fit ſemblant de conſulter les aſtres; & après de longues cérémonies où je ne compris rien, il me dit ces propres paroles, que j'ai bien retenues : *Dans quarante ans au plus tard, ton fils ſera l'homme le plus malheureux du royaume.* Cette affreuſe prédiction me troubla l'eſprit. Je craignis de vous conſerver une vie que le Ciel avoit maudite, & je vous expoſai en pleurant à la porte du digne Brame qui vous a ſi bien élevé. A préſent, Seigneur, vous avez quarante ans paſſés,

& vous voilà heureux, puiſque vous êtes Roi. Puniſſez donc ce prophète de malheur, ce menteur effronté, & pardonnez à votre père la faute qu'une pitié mal-aviſée lui a fait commettre.

Le ſilence & la confuſion de l'Aſtrologue, la colère naïve du vieillard, ſa douleur, ſa joie, tout prouvoit la vérité de ſon récit: auſſi le Roi n'en douta-t-il pas un inſtant. Il courut à ſon père; & l'embraſſant avec tranſport: Jouiſſez, dit-il, après les Dieux & mon peuple, de tout mon reſpect & de tout mon amour; mais diſpenſez-moi de punir pour cette fois votre Aſtrologue. Sa prédiction, toute téméraire qu'elle étoit, ne ſe trouve, hélas! que trop véritable. O mon père! qu'il y a loin de la royauté au bonheur! plus loin, ſans comparaiſon, que de mon humble corbeille à ce trône ſuperbe où l'on m'a fait monter malgré moi. Des plaiſirs tumultueux & inſipides, des peines cruelles qu'il faut dévorer en ſecret, point de liberté, point de repos; un monde de flatteurs, & pas un ami; voilà une légère idée des miſères auxquelles je ſuis con-

damné. Ce n'eſt pas aſſez de ſacrifier à mon devoir, mes paſſions les plus innocentes ; il faut encore qu'au riſque d'être haï, je réprime celles de tout un peuple : il faut que je les ramène à l'ordre public & au bien général, dont il eſt trop vrai qu'elles s'écartent preſque toujours. Mon bonheur, en un mot, dépend d'un miracle que le Ciel ne fera jamais. Non, ajouta-t-il, en s'adreſſant au peuple qui l'environnoit, non, mes enfans, il n'y aura de bonheur pour moi, que quand je vous verrai tous heureux & gens de bien.

APOLOGUE IV.

Les Princeſſes bien-nées.

CANZADE, Reine de Cachemire, diſoit à ſes deux filles, dont l'aînée n'avoit que neuf ans : Mes chères filles, votre tante, la Reine du Thibet, a une tourterelle qui pleure quand elle voit commettre une faute contre le devoir ou la bienſéance. Je veux lui demander cet oiſeau merveilleux; je penſe qu'il peut être utile à votre éducation. O mon auguſte mère ! répondit l'aînée des Princeſſes, je n'ai pas beſoin d'un oiſeau qui m'avertiſſe de mes fautes en les pleurant. Quand j'ai le malheur d'en commettre quelqu'une, mon cœur me la reproche, & je la pleure moi-même. N'importe, Maman, dit la cadette, faites venir cette pauvre petite tourterelle, qu'on fait peut-être pleurer chez ma tante, & donnez-la-moi. Je ſerai ſi ſage ! ſi ſage !.... que je la ferai rire.

APOLOGUE V.

Les deux Serpens.

LE Docteur Saheb, chargé par le Sultan de Carizme de l'éducation de ſon fils, avoit ordre d'apprendre tous les jours à ſon élève une hiſtoire propre à former les mœurs d'un jeune Prince. Il lui raconta un jour celle-ci, qui eſt tirée des Annales de Perſe, & qui n'en paroîtra pas moins incroyable.

Un Magicien ſe préſenta au Roi Zohak, & fit, aux yeux de toute ſa cour, divers prodiges, dont ce prince fut également ſurpris & ſatisfait. Roi des Rois, lui dit alors l'Enchanteur, ces jeux ordinaires de mon art ſont à peine dignes de votre attention; mais ſi vous me permettez de ſouffler deux fois dans votre oreille ſacrée, vous verrez tout-à-l'heure la plus étonnante des merveilles. Il obtint la permiſſion qu'il demandoit; & il n'en eut pas plutôt uſé, que Zohak, après quelques vertiges, ſentit au

dedans du corps un mouvement extraordinaire. Ce mouvement fut plus violent que douloureux, & il finit par l'éruption ſubite de deux têtes de ſerpent, qui parurent à la région du cœur. Perfide ! s'écria le Roi, que t'avois-je fait ? Pourquoi ton ſouffle impur a-t-il produit dans mes entrailles ces deux monſtres qui vont les déchirer ? Ne craignez rien, Prince, répondit le Magicien, & rendez-moi grace du don précieux que vous méconnoiſſez. Ces deux ſerpens ſont le gage aſſuré du bonheur de votre vie & de la gloire de votre règne. Tout dépend d'appaiſer leur faim, en leur fourniſſant le ſeul aliment qui leur convienne. Faites choiſir de temps en temps un certain nombre de vos ſujets, qu'on pourra prendre dans le petit peuple ; nourriſſez de leur chair ces animaux divins, & abreuvez-les de leur ſang. Sur-tout gardez-vous d'écouter une pitié lâche & dangereuſe : ſouvenez-vous bien que tout ce qui vous plaît eſt juſte, & que ce n'eſt pas être Roi que de n'oſer, quand il le faut, faire un peu de mal aux hommes. Zohak fut d'abord effrayé de ce

conſeil exécrable : mais on y attachoit ſon bonheur, il n'héſita plus à le ſuivre ; bientôt même ce Prince inhumain ſe félicita de l'avoir ſuivi. La faim des deux monſtres qu'on lui avoit incorporés étoit devenue la ſienne propre, & ils ne pouvoient l'aſſouvir, ſans lui faire éprouver, diſoit-il, une ſenſation délicieuſe. Il compta donc pour rien les cris & les larmes, le ſang & la vie des malheureux Perſans. Il ne vit dans ſon peuple qu'un vil troupeau, qui n'exiſtoit que pour être immolé à ſes moindres fantaiſies. Le peuple, de ſon côté, ne vit dans Zohak qu'un monſtre acharné à le détruire ; & à force de ſouffrir, il ceſſa de craindre. On ſe ſouleva contre le Tyran, on l'arracha du trône qu'il profanoit, & on l'enferma dans l'affreuſe caverne de la montagne de Damavend. Là, ſeul avec ſes deux ſerpens, & n'ayant plus de quoi fournir à leur voracité, l'impitoyable Zohak leur ſervit lui-même de pâture.

L'horrible hiſtoire ! s'écria le jeune Prince, quand ſon Précepteur eut achevé. De grace, contez-m'en une autre, que je

puiſſe entendre ſans frémir. Volontiers, Seigneur, répondit Saheb ; en voici une très-ſimple & très-courte.

Un jeune Sultan donna ſa confiance à un Eunuque artificieux & corrompu. Ce méchant homme lui remplit l'eſprit de fauſſes idées, ſur la gloire & le bonheur des Rois. Il fit naître dans ſon cœur l'orgueil & la molleſſe, le père & la mère de tous les crimes. Livré à ces deux paſſions, le jeune Monarque leur ſacrifia ſon peuple ; il mit ſa gloire à mépriſer les hommes, & ſon bonheur à les rendre malheureux. Qu'en arriva-t-il enfin ? Il perdit ſa couronne, ſes tréſors & ſes flatteurs : il ne lui reſta que ſon orgueil & ſa molleſſe ; & tout lui manquant pour les ſatisfaire, il mourut de honte & de rage.

Le Prince de Carizme, ne parut pas mécontent de cette dernière Hiſtoire. Je l'aime mieux que l'autre, dit-il ; elle eſt moins révoltante & moins atroce. Hélas ! Prince, reprit ſon Précepteur, c'eſt pourtant la même. (Bibliothèque orientale.)

APOLOGUE VI.

La Cour de Perſe.

SOUVIENS-TOI, diſoit à ſon fils un vieux Courtiſan, ſouviens-toi, Daoud, de cette belle maxime d'un Poëte Arabe : *Le Prince eſt une mer dont il faut ſe garder quand elle eſt orageuſe ; mais quand cette mer eſt tranquille, on y pêche des perles.* Tu as des vertus qui t'ont mérité l'eſtime du ſublime Sultan. Cultive-les, mon fils, & tâche d'acquérir les vices qui peuvent lui plaire. Un vice qui plaît au Prince eſt une vertu. Sur-tout applaudis ſans réſerve à toutes ſes actions, à toutes ſes paroles ; & s'il dit en plein jour : *Il eſt nuit*, hâte-toi de crier : *Voilà la Lune, voilà les Etoiles.* Non, Seigneur, répondit Daoud, je mourrai, s'il le faut, pour le ſublime Sultan ; mais je ne le flatterai point : mon cœur ne peut conſentir à cette lâcheté criminelle. J'irai ſervir à l'armée, moins effrayé des dangers de la guerre, que des mœurs de

la cour, & des périls honteux auxquels je vous vois exposé. Que faut-il pour vous perdre ? L'inimitié d'un Eunuque, une inattention de votre part, un moment de colère, un caprice de ce Sultan votre unique Dieu. J'ai connu un Guèbre qui, depuis quarante ans, adoroit le feu avec la plus religieuse exactitude. Un jour qu'il attisoit le brâsier sacré, quelqu'un l'y poussa, ou il s'y laissa tomber, & le feu dévora son adorateur.

(1) Les pensées & les expressions de ce Dialogue sont presque toutes empruntées du Gulistan.

APOLOGUE

APOLOGUE VII.

L'Académie silencieuse, ou *les Emblémes.*

Il y avoit à Amadan une célèbre Académie, dont le premier statut étoit conçu en ces termes : *Les Académiciens penseront beaucoup, écriront peu, & ne parleront que le moins qu'il sera possible.* On l'appeloit l'Académie silencieuse ; & il n'étoit point en Perse de vrai savant, qui n'eût l'ambition d'y être admis. Le Docteur Zeb, auteur d'un petit livre excellent, intitulé, *Le Bâton*, apprit au fond de sa province, qu'il vaquoit une place dans l'Académie silencieuse. Il part aussitôt, il arrive à Amadan ; & se présentant à la porte de la salle où les Académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au Président ce billet : *Le Docteur Zeb demande humblement la place vacante.* L'huissier s'acquitta sur le champ de la commission : mais le Docteur & son billet arrivoient trop tard ; la place étoit déja remplie.

L'Académie fut désolée de ce contre-temps. Elle avoit reçu un peu malgré elle, un Bel-ésprit de la cour, dont l'éloquence vive & légère, faisoit l'admiration de toutes les ruelles; & elle se voyoit réduite à refuser le Docteur Zeb, le fléau des bavards; une tête si bien faite, si bien meublée! Le Président, chargé d'annoncer au Docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvoit presque s'y résoudre, & ne savoit comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé, il fit remplir d'eau une grande coupe, mais si bien remplir, qu'une goutte de plus eût fait déborder la liqueur; puis il fit signe qu'on introduisît le candidat. Il parut avec cet air simple & modeste, qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le Président se leva, & sans proférer une parole, il lui montra d'un air affligé, la coupe emblématique, cette coupe si exactement pleine. Le Docteur comprit de reste, qu'il n'y avoit plus de place à l'Académie: mais, sans perdre courage, il songeoit à faire comprendre qu'un Académicien surnuméraire n'y dé-

rangeroit rien. Il voit à ſes pieds une feuille de roſe ; il la ramaſſe, il la poſe délicatement ſur la ſurface de l'eau, & fait ſi bien qu'il n'en échappe pas une ſeule goutte. A cette réponſe ingénieuſe, tout le monde battit des mains : on laiſſa dormir les règles pour ce jour-là, & le Docteur Zeb fut reçu par acclamation. On lui préſenta ſur le champ le regiſtre de l'Académie, où les récipiendaires devoient s'inſcrire eux-mêmes. Il s'y inſcrivit donc ; & il ne lui reſtoit plus qu'à prononcer, ſelon l'uſage, une phraſe de remerciement : mais en Académicien vraiment ſilencieux, le Docteur Zeb remercia ſans dire mot. Il écrivit en marge le nombre cent, c'étoit celui de ſes nouveaux confrères ; puis en mettant un zéro devant le chiffre, il écrivit au deſſous : *Ils n'en vaudront ni moins, ni plus.* (0100.) Le Préſident répondit au modeſte Docteur, avec autant de politeſſe que de préſence d'eſprit. Il mit le chiffre un devant le nombre cent, & il écrivit : *Ils en vaudront dix fois davantage* (1100).

APOLOGUE VIII.

Caroun.

MAHOMET dit un jour à ſes diſciples : Mes frères, faites du bien aux hommes, comme Dieu vous en a fait; & eſpérez en Dieu plutôt qu'aux hommes. Craignez de reſſembler au malheureux Caroun. Il étoit couſin-germain de Moyſe; & ce Prophète, touché de la misère où il languiſſoit, lui enſeigna charitablement l'art de changer les métaux en or. Ainſi Caroun devint bientôt riche : mais il devint en même temps ingrat, avare & impie. Il ſouleva le peuple contre Moyſe, il refuſa de payer à Dieu & aux Prêtres la dixme de ſes biens; &, ce que Dieu vit avec plus de colère, les larmes du pauvre n'amollirent jamais ſon cœur. Elles couloient ſur ce cœur dur, comme l'eau de la pluie ſur un globe de bronze. Moyſe, après avoir épuiſé toutes les reſſources de la douceur & de la patience, pria Dieu enfin de punir

avec éclat, ce pécheur ſcandaleux & incorrigible. Punis-le toi-même, répondit le Seigneur; je te l'abandonne, lui & tout ce qui lui appartient. Alors Moyſe commanda à la terre de s'ouvrir; & la terre, attentive à ſes ordres, engloutit d'abord les troupeaux de Caroun, puis ſes pavillons & ſes meubles, puis ſa femme auſſi avare & ſes enfans auſſi méchans que lui, puis ſes tréſors immenſes, plus chers à leur maître que ſa femme, que ſes enfans. Mais ces châtimens, toujours plus rigoureux, n'arrachèrent au coupable aucun ſigne de repentir. Enfin, il ſentit que la terre s'affaiſſoit peu à peu ſous ſes pieds, & formoit un gouffre où il étoit déjà enfoncé juſqu'aux genoux. Ce fut alors que la frayeur devint plus forte que l'orgueil. Caroun s'humilia devant Moyſe, & lui demanda pardon juſqu'à quatre fois : il n'étoit plus temps, Moyſe le laiſſa périr.

Mes frères, ajouta Mahomet, l'impie Caroun n'avoit que trop mérité ſon malheur. Cependant, quelques jours après, Dieu dit à ſon Prophète : O Moyſe ! Caroun

t'a demandé pardon juſqu'à quatre fois, & tu as été inexorable. S'il ſe fût adreſſé à moi, s'il m'eût demandé pardon une fois ſeulement, je lui aurois pardonné.

(Biblioth. Orient.)

APOLOGUE IX.

L'Envieux.

LE Santon Bazarlu ne mangeoit, pendant tout le Ramadan, qu'un grain de raiſin, à l'unique repas qu'il faiſoit quand le ſoleil étoit couché. Il avoit écrit ſur le mur de ſa cellule, ce monoſyllabe ſublime, *Hou* (1); il le méditoit ſans ceſſe; & il prioit avec tant de recueillement, que les oiſeaux, le prenant pour une ſtatue, venoient ſe percher ſur ſa tête. Cependant, ce fut moins ſa piété envers Dieu, que ſa charité pour les hommes, qui le rendit célèbre dans toute la Natolie. Son hermitage étoit le refuge des malheureux & des pénitens. Quelques peines que l'on ſouffrît, quelques péchés qu'on ſe reprochât, on alloit voir le bon Santon, & l'on revenoit conſolé. Un habitant de Smyrne vint le trouver un jour, & lui dit : O Santon! je

(1) *Hou*, il eſt.

ſuis pauvre, & je prendrois patience, ſi je voyois mon frère auſſi pauvre que moi; mais tout lui proſpère, & le Ciel répand ſur lui ſes dons, avec une profuſion qui m'irrite. Ce n'eſt pas tout: je ſuis haï & mépriſé; tandis que ce frère trop heureux jouit de l'eſtime publique, & de l'amitié de tous les honnêtes gens. Par-tout où je vas, il faut que j'entende l'éloge offenſant de ſes vertus, il faut même que j'y applaudiſſe. O Santon! je ſuis le plus malheureux de tous les hommes. Priez pour moi ſeul, & conſolez-moi, ſi vous pouvez. Les plaintes de cet envieux, furent les premières que le bon Santon eût écoutées ſans pitié. Fuis, lui dit-il, avec une ſainte indignation, fuis loin de mes yeux, ennemi de tout bien. Que l'enfer te conſole, toi qui voudrois que Dieu fût avare, & que ton frère fût malheureux & méchant.

APOLOGUE X.

Le Derviche inſulté (1).

LE favori d'un Sultan jeta une pierre à un pauvre Derviche, qui lui demandoit l'aumône. Le religieux outragé n'oſa rien dire : mais il ramaſſa la pierre & la garda, ſe promettant bien de la rejeter, tôt ou tard, à cet homme ſuperbe & cruel. Quelque temps après, on vint lui dire que le favori étoit diſgracié ; que, par ordre du Sultan, on le promenoit dans les rues monté ſur un chameau, & expoſé aux inſultes de la populace. A cette nouvelle, le

(1) J'ai pris l'idée de cet Apologue, & celle du Conte intitulé *Moyen de reſſuſciter les morts ;* j'ai pris, dis-je, ces deux idées dans un petit Livre aſſez mal fait, qui a pour titre, *Guliſtan*, ou *l'Empire des Roſes*, chez Prault père, 1737. J'avertis, au reſte, que quand je cite le *Guliſtan*, ce n'eſt point d'après cette prétendue traduction, où l'on a mêlé mal-à-propos beaucoup de choſes qui ne ſont point du Poète Sadi. Je me ſers toujours de la verſion latine & très-exacte que Gentius a donnée ſous ce titre : *Muſladini Sadi Roſarium Politicum.* Amſtel. Blaeu, 1651.

Derviche courut prendre ſa pierre : mais après un moment de réflexion, il la jeta dans un puits. Je ſens à préſent, dit-il, qu'il ne faut jamais ſe venger. Quand notre ennemi eſt puiſſant, c'eſt imprudence & folie : quand il eſt malheureux, c'eſt baſſeſſe & cruauté.

APOLOGUE XI.

Tout eſt bien.

SOUS le règne du Calife Motaſſem, il y avoit à Bagdat une ſecte de philoſophes, qui prétendoient qu'il n'y a dans le monde aucune eſpèce de mal. *Tout eſt bien*, diſoient-ils; c'étoit là leur dogme fondamental, & leur refrain perpétuel. L'un de ces Docteurs avoit une femme acariâtre & méchante, qu'il ſouffrit long-temps, & qu'enfin il étrangla, toujours en diſant que tout étoit bien. Le Calife, informé du crime, envoya prendre le coupable, & le fit empaler en ſa préſence, ſans qu'on pût lui arracher un cri ni un ſoupir. Faux ſage! lui dit le Commandeur des Croyans, que ne te plains-tu? les plaintes ſoulagent la douleur. De quoi me plaindrois-je? répondit le Philoſophe : ne ſuis-je pas bien empalé? *Tout eſt bien.*

Le diable emportoit, dit-on, un autre

Docteur de la même école. Celui-ci ne ſe plaignoit point de la voiture, & ne s'inquiétoit pas du gîte. Il diſoit tranquillement : Nous arriverons quelque part; & ailleurs comme ici, *Tout eſt bien.*

APOLOGUE XII.

L'Arabe affamé.

UN Arabe, égaré dans le déſert, n'avoit pas mangé depuis deux jours, & ſe voyoit menacé de mourir de faim. En paſſant près d'un de ces puits, où les caravannes viennent abreuver leurs chameaux, il voit ſur le ſable un petit ſac de cuir. Il le ramaſſe, il le tâte : *Alla ſoit béni*, dit-il ; *ce ſont, je crois, des dattes ou des noiſettes.* Plein de cette douce eſpérance, il ſe hâta d'ouvrir le ſac : mais à la vue de ce qu'il contenoit, *hélas !* s'écria-t-il douloureuſement, *ce ne ſont que des perles.* (Guliſtan.)

TAYLOR INST. OXFORD

APOLOGUE XIII.

Le Mendiant & ſon Fils.

UN mendiant de Schiras trouva un petit miroir, qui embelliſſoit, dit-on, la face la plus hideuſe. Il vit, tout d'un coup, l'uſage qu'il en pouvoit faire; & cette glace devint entre ſes mains un tréſor. Il la préſentoit aux paſſans d'un air dévot & gracieux : Contemplez, diſoit-il, le viſage charmant qu'Alla vous a donné; & faites l'aumône au plus pauvre de ſes ſerviteurs. Que pouvoit-on refuſer à un compliment, à un miroir ſi honnête ? Tout le monde donnoit de bon cœur, les femmes ſur-tout; elles ſont naturellement plus charitables que les hommes, & ne le prouvèrent jamais ſi bien qu'en cette occaſion. Un jour que ce maître gueux étoit malade, il confia à ſon fils le gagne-pain de la famille, & l'inſtruiſit avec ſoin de la manière de s'en ſervir. Ce fut peine perdue : le petit garçon revint le ſoir au logis, ſans avoir étrenné.

Il avoua qu'il avoit oublié de montrer aux bonnes ames, le miroir merveilleux; que s'y étant regardé lui-même, il s'étoit vu ſi beau! ſi beau! qu'il n'avoit pu moins faire que de s'admirer toute la journée. Petit imbécille, lui dit le vieux Narquois, qu'y as-tu gagné? En es-tu plus riche ou moins laid? Apprends de ton père, que ce qui diſtingue un homme d'eſprit d'un ſot, c'eſt qu'un ſot ſe flatte lui-même, & qu'un homme d'eſprit flatte les autres (1).

(1) La maxime du Gueux n'eſt vraie qu'en partie. C'eſt bien ſottiſe de ſe flatter ſoi-même; mais c'eſt ſottiſe encore de flatter les autres: ce qu'on y gagne quelquefois, ne vaut jamais ce qu'on y perd.

APOLOGUE XIV.

Les Amis & l'Argent.

UN riche Muſulman étoit malade, depuis quelques ſemaines, & s'étonnoit que deux ou trois de ſes amis ne le vinſſent point voir. Ils n'oſent, lui dit ſon homme d'affaire : vous leur avez prêté de groſſes ſommes, dont le paiement eſt échu, & qu'ils ne ſont pas en état de vous rendre. Eh! bien, répondit le malade, va leur dire de ma part, qu'ils ne me doivent plus rien : mais que je les prie de venir chercher leurs quittances. J'aime mieux perdre mon argent que mes amis.

On peut joindre à cette petite hiſtoire, le double expédient que donne le poète Sadi, pour ſe délivrer des importuns. S'ils ſont pauvres, dit-il, prêtez-leur de l'argent; s'ils ſont riches, priez-les de vous en prêter. Dans l'un & dans l'autre cas, vous êtes moralement sûr de ne les plus revoir (1).

(1) Notes de Gentius ſur le *Guliſtan*.

APOLOGUE XV.

Le Juif & le Chrétien.

ON veut, & tu ne veux pas : tu voudras, & on ne voudra plus. Cette maxime eſt, ſi je ne me trompe, d'un philoſophe Arabe, qui l'appuyoit de l'hiſtoire ſuivante. Un juif & un chrétien cauſoient de bonne amitié ſur le bord d'un puits. Le juif s'y laiſſa tomber ſans ſe faire beaucoup de mal; & le chrétien courut chercher une échelle, pour l'en tirer. Comme il s'empreſſoit à la deſcendre dans le puits : Ce n'eſt pas la peine, lui dit l'Iſraélite; je n'ai garde de monter ſur ton échelle, c'eſt aujourd'hui le jour du Sabbat. Il reſta donc enfoncé dans l'eau juſqu'au menton; & le lendemain matin, ſon camarade vint ſavoir comment il ſe trouvoit d'une nuit ſi fraîche. L'échelle, lui cria le juif, au nom de Dieu, rapporte l'échelle. Le ciel m'en préſerve, répondit le chrétien; c'eſt aujourd'hui Dimanche. (BONIFAC. Hiſt. Lud.)

APOLOGUE

APOLOGUE XVI.

Le Teſtament.

HASSAN BEN-AIOUB, riche citoyen de Balſora, veuf & ſans enfans, ſe voyoit attaqué d'une maladie incurable, & menacé d'une mort prochaine. Un jour que quelques amis l'étoient venus voir, il leur avoua qu'il alloit faire prier le Cadi, de venir recevoir ſon teſtament ce jour-là même. Agib, l'un d'entre eux, lui fit de tendres reproches ſur cet aveu ſi cruel, ſur cette réſolution ſi étrange, ſelon lui, & ſi prématurée. Mais après tout, ajouta-t-il, je vois, mon cher Haſſan, le motif reſpectable qui vous fait agir. Vous croyez ne pouvoir ſonger de trop bonne heure, à ce que deviendront après vous les biens conſidérables que le ciel vous a donnés. Vous craignez qu'ils ne tombent en des mains indignes, & que l'uſage criminel qu'elles en feroient ne vous fût imputé. Sage Haſſan, je n'ai plus rien à vous dire.

Je vais chercher moi-même l'officier public que vous demandez, & je vous l'amenerai incessamment. Agib sortit en essuyant ses yeux qui ne pleuroient point; & en moins d'une demi-heure, il reparut avec le Cadi. Le malade tirant alors de dessous son chevet un papier cacheté, dit au magistrat : Lumière de la loi, voilà les derniers desirs d'un homme mourant; je les dépose entre ces mains pures que l'or de la corruption n'ose souiller. Dès que l'Ange de la mort aura dégagé mon ame de sa prison, daignez ouvrir ce testament en présence de mes parens & de mes amis; mais sur-tout en présence de mon bon ami Agib. Hassan mourut quelques jours après; & à peine lui eut-on fermé les yeux, qu'Agib se hâta de conduire chez le Cadi tous ceux que le défunt y avoit appelés. Le juge Musulman, après leur avoir montré le cachet sain & entier, le rompit lui-même, & donna le testament tout ouvert à son Naïb, qui lut à haute voix ce qui suit.

» Au nom de Dieu juste & miséricordieux. Avant de quitter le Carvanserail de

ce monde, où j'ai passé une nuit courte & mauvaise, moi Hassan, fils d'Aïoub, fils d'Abdalla, j'y laisse cet écrit par lequel je dispose des biens prétendus, que je n'emporterai point avec moi.

J'ai menacé mes neveux, Daoud & Achmet, de les faire repentir de leur conduite, qui m'a quelquefois déplu; & je vais enfin leur tenir parole.... tout autrement qu'ils ne s'imaginent. Ils sont jeunes & un peu étourdis : mais le fussent-ils davantage, ils sont les fils d'un frère qui m'aimoit, & les petits-fils de mon père. Je leur laisse donc le bien que ce bon-père m'a laissé, & ce qu'y ont ajouté mes soins, mon économie, & la bénédiction du ciel. S'ils abusent de mon bienfait, que leur péché soit sur eux. Je leur laisse, dis-je, tout ce que je possède, à condition néanmoins qu'ils acquitteront fidèlement les legs ci-dessous spécifiés.

Je n'en fais aucun en faveur des pauvres Derviches, aucun même en faveur des hôpitaux. Mes mains, grace au ciel, s'ouvrirent toujours d'elles-mêmes, pour payer

à l'indigence le tribut qu'elles lui devoient: mais en mourant je les tiens fermées; c'eſt à mes héritiers à ouvrir les leurs. Quel mérite aurois-je à donner à Dieu ce qu'il va m'ôter ? & de quel œil voit-il ces charités poſthumes qui flattent l'orgueil du teſtateur, & ne coûtent rien à ſon avarice ?

Je veux qu'à compter du jour de mon décès, tous mes eſclaves, ſans exception, jouiſſent abſolument & pour toujours de leur liberté. Ils la méritent d'autant plus, qu'ils ne la deſirent, ce me ſemble, que depuis qu'ils craignent de me perdre. Je lègue à ceux d'entre eux, que l'âge ou les infirmités rendent inhabiles au travail, une penſion alimentaire, proportionnée à leurs beſoins, & qui ne pourra être au deſſous de cinquante pièces d'or.

Quant aux autres, je les aime trop pour expoſer leur vertu aux dangers de l'oiſiveté. Ils vivront en honnêtes citoyens des métiers que je leur ai fait apprendre; & je me contente de léguer à chacun d'eux cent cinquante pièces d'or une fois payées, qu'ils emploieront à former leurs petits établiſſemens.

Je lègue à l'Emir Manſour, mon cheval arabe, avec ſa généalogie authentique, & ſon harnois garni de perles de Bahrem.

Je lègue au Molla Saheb, mon écritoire d'or; & à ſon frère l'Iman, un ancien Alcoran, écrit en lettres d'or ſur vélin bleu, le même, dit-on, que le Calife Omar liſoit les vendredis, aux fidèles aſſemblés dans la grande Moſquée.

Ce livre excepté, je lègue au philoſophe Amrou toute la bibliothèque qu'il a pris la peine de me former lui-même. Je ſais qu'il aime les livres, & qu'il lui ſeroit plus facile d'en faire de bons que d'en acheter. Je lui laiſſe donc les miens : mais à cette condition très-expreſſe, qu'il acceptera préalablement la bourſe de mille pièces d'or, que depuis plus de vingt ans je le preſſe en vain de recevoir. S'il refuſe encore cette dernière marque de mon amitié, je renonce dès ce moment à la ſienne; & je prie nos amis communs, de venger ma mémoire inſultée, en ceſſant de voir ce philoſophe déraiſonnable.

J'aurai, je crois, moins de peine à faire

accepter un legs à mon bon ami Agib. Que ne lui dois-je point à ce cher Agib? Il s'eſt attaché à moi, preſque malgré moi, dès qu'il m'a vu vieux & infirme, & il ne me quitte plus depuis qu'il me voit mourant. C'eſt lui qui m'a fait appercevoir de mille perfections que je poſſédois ſans que je m'en doutaſſe, ni moi, ni perſonne. C'eſt lui qui a obſervé d'un œil ſévère, toutes les étourderies de mes neveux, qui en a tenu un regiſtre exact, & m'en a rendu un compte plus que fidèle. Mais que lui léguerai-je à cet ami ſi officieux & ſi zélé? Un bon conſeil, dont j'eſpère qu'il profitera. Choiſiſſez mieux vos dupes, mon cher Agib, & ne faites jamais votre métier d'ami, qu'auprès d'un riche bien imbécille & bien vain. Vous en trouverez tant de cette eſpèce!

Fait à Balſora, l'an de l'hégire 322, le ſixième jour de la lune de Régeb.

Haſſan Ben-Aïoub, ſerviteur de Dieu.«

CONTES ORIENTAUX.

I.

HAMET ET RASCHID,

CONTE INDIEN,

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

UNE ſechereſſe brûlante déſoloit depuis long-temps les campagnes de l'Inde, lorſque deux Paſteurs, Hamet & Raſchid, ſe rencontrèrent auprès des limites qui ſéparoient leurs héritages. Ils mouroient de ſoif; ils voyoient leurs troupeaux languir, haleter autour d'eux; & levant les yeux au Ciel, ils le conjuroient d'apporter un

prompt remède à des maux extrêmes. Tout-à-coup, il se fit dans les airs un silence profond : les oiseaux cessèrent de chanter, les troupeaux de bêler & de mugir ; & les deux bergers apperçurent dans le vallon un être de figure humaine, mais d'une taille plus haute & plus majestueuse que la nôtre. Il s'avançoit de leur côté, & en le voyant de plus près, ils le reconnurent. C'étoit le Génie distributeur des biens & des maux, tenant d'une main la gerbe d'abondance, & de l'autre le glaive de destruction. Saisis de frayeur, ils vouloient se dérober à sa présence ; mais le Génie les appela d'une voix aussi douce, que le murmure du zéphire, lorsqu'il se joue le soir dans les bocages parfumés de l'Arabie. Approchez, leur dit-il, enfans de la poussière ; ne fuyez point votre bienfaiteur. Je viens vous offrir un bien qui ne peut devenir inutile & pernicieux, que par votre imprudence. Vous demandez de l'eau, & me voilà prêt à vous donner de l'eau ; mais je veux savoir de vous-mêmes ce qu'il en faut pour vous satisfaire : ne vous hâtez

point de me répondre : faites réflexion qu'en tout ce qui a rapport aux beſoins & aux plaiſirs du corps, le trop n'eſt pas moins à craindre que le trop peu. Prenez garde, en un mot, que le tourment de la ſoif ne vous faſſe oublier le danger de la ſuffocation. Expliquez-vous à préſent; & toi, Hamet, parle le premier.

O bon Génie ! répondit Hamet, pardonne le trouble où me jette ton auguſte préſence... je demande un petit ruiſſeau qui ne tariſſe point en été, & qui ne déborde point en hiver. Tu l'auras, reprend le Génie ; & en même temps il frappe la terre de ſon glaive, devenu pour lors un inſtrument de bienfaiſance. Les deux bergers virent une fontaine ſourdre à leurs pieds en bouillonnant, & répandre ſes eaux pures dans les prairies d'Hamet. Les fleurs exhalèrent un nouveau parfum, les arbres ſe parèrent d'un feuillage plus vert, & les troupeaux de toute eſpèce étanchèrent la ſoif qui les dévoroit.

Le Génie ſe tournant enſuite vers l'autre Paſteur, lui fit ſigne de parler à ſon tour.

Ce que je demande, dit Raſchid, c'eſt qu'il te plaiſe de faire couler dans mes domaines, le Gange avec toutes ſes eaux & tous ſes poiſſons. Hamet, le trop ſimple Hamet admiroit la noble ambition de ſon camarade, & ſe reprochoit, tout bas, de n'avoir pas fait le premier cette magnifique requête; mais le Génie dit à Raſchid: Modère tes deſirs, homme foible & imprudent. Oſe compter pour rien tout ce qui te ſeroit inutile. Pourquoi te faut-il plus qu'à ton voiſin? as-tu d'autres beſoins que les ſiens? Malgré ce ſage avis, Raſchid perſiſta dans ſa demande; il rioit déja en lui-même de la chétive figure qu'Hamet alloit faire devant lui, devant le ſeigneur & le propriétaire du Gange. Le Génie s'avança donc vers le fleuve, laiſſant les bergers dans l'attente de ce qu'il alloit faire. Tandis que Raſchid obſervoit d'un air dédaigneux la contenance de ſon camarade, le mugiſſement des flots ſe fit entendre tout-à-coup, & le torrent impétueux qu'on vit accourir, annonça que les digues du Gange étoient rompues. Ce déluge immenſe, ravagea en

un clin-d'œil toutes les poſſeſſions de Raſchid; il déracina ſes arbres, il engloutit, il entraîna ſes troupeaux. Hélas! il l'emporta lui-même, & le propriétaire du Gange fut dévoré par un crocodile.

(The Rambler, vol. 1, n° 38.)

II.

MOYEN
DE RESSUSCITER LES MORTS,
CONTE PERSAN.

FÉRIDOUN, Roi de Perſe, avoit vu mourir entre ſes bras la belle Irandocte, & vouloit ſuivre au tombeau cette épouſe tendre & vertueuſe. Déja il avoit paſſé trois jours & trois nuits ſans nourriture, ſans ſommeil, ſans autre compagnie que ſon déſeſpoir. Déja la mort ſe préparoit à frapper cette nouvelle victime, lorſqu'un philoſophe Indien, que le Monarque honoroit de ſa confiance, entra tout-à-coup dans le réduit lugubre où il s'étoit confiné. Roi des Rois, lui dit ce ſage ami, daignez m'écouter un moment. Je ne viens point irriter votre douleur par des conſolations frivoles : je viens vous annoncer le retour

prochain du bien que vous n'eſpérez plus. Bientôt, n'en doutez point, bientôt la Reine elle-même eſſuiera les pleurs qu'elle fait couler. Elle vivra, elle fera encore votre bonheur & le nôtre... Je vois l'étonnement où ce diſcours vous jette; mais ſachez, ſeigneur, que je viens de découvrir dans les écrits d'un ancien ſage, un moyen de rappeler à la vie l'aimable Irandocte, un moyen ſûr, & qui paroît auſſi ſimple que facile. Il ne s'agit que de trouver trois perſonnes vraiment heureuſes, & de graver leurs noms ſur ſon tombeau. La vertu ſeule de ces trois noms vous rendra votre auguſte épouſe, & à vos ſujets leur Reine & leur mère. Je veux vivre, s'écria le Roi; oui, je vivrai encore pour tenter cette expérience merveilleuſe. Cherchez, choiſiſſez vous-même, ſage Koulai, ces heureux mortels dont vous avez beſoin. S'ils me rendent ma chère Irandocte, je ſerai plus heureux moi ſeul, qu'ils ne peuvent l'être tous trois enſemble. Il fit publier auſſitôt que tous ceux qui jouiſſoient d'un vrai bonheur euſſent à ſe préſenter devant

le philoſophe Koulai ; qu'ils répondiſſent ſincérement à ſes queſtions, & lui laiſſaſſent leurs noms correctement écrits ; qu'à leur prompte obéiſſance en tous ces points, le ciel avoit attaché la vie de Féridoun, & la réſurrection d'Irandocte.

A peine eut-on fait cette proclamation dans la grande place d'Eſtékar, qu'un jeune homme arriva preſque eſſoufflé chez le Philoſophe Indien, & lui dit bruſquement: Je m'appelle Kobad, . . . voilà mon nom bien écrit, . . . reſſuſcitez la Reine. Il reprit haleine, & il ajouta: Mais dès aujourd'hui, s'il ſe peut; je vous avertis, ſeigneur Koulai, qu'il n'y a pas de temps à perdre. Pourquoi cette précipitation? demanda le Philoſophe. Seigneur, reprit Kobad, j'adore la charmante, la divine Ménoulon, la plus parfaite créature que le ciel ſe ſoit plu à former! Mais, oſerai-je proférer cette eſpèce de blaſphême? La divine Ménoulon n'eſt pas exempte des caprices qu'on reproche à ſon ſexe. Hier elle me bannit inhumainement de ſa préſence; elle me rappelle aujourd'hui; je ſuis aujourd'hui le plus heu-

reux des hommes. Que ſais-je ſi demain ... J'entends, interrompit Koulai, vous êtes le plus heureux des hommes, tant que vous êtes aimé de la divine Ménoulon; & elle vous aime, ou vous chaſſe, ſelon le temps qu'il fait: voilà une étrange félicité! J'aimerois mieux, pour moi, une fièvre intermittente; les accès ſont réglés, & l'on ſait à quoi s'en tenir. Franchement, ſeigneur Kobad, remportez votre nom; il ne peut rien pour la réſurrection de la Reine.

Deux amans reſpectables ſe préſentèrent quelques jours après, & furent beaucoup mieux reçus. Depuis plus de quatre ans, Zalzer & Balkis avoient conçu l'un pour l'autre l'eſtime la mieux fondée, l'amour le plus raiſonnable & le plus tendre. Cet amour, toujours traverſé, avoit enfin vaincu tous les obſtacles. Ils s'étoient épouſés ce jour-là même; & ce fut du pied de l'autel, où ils avoient aſſuré leur bonheur, qu'ils vinrent en faire une peinture auſſi vive que touchante. Le Philoſophe en parut enchanté; mais il fit comprendre aux

aux nouveaux mariés, qu'il convenoit de ſoumettre à quelque eſpèce d'épreuve une félicité dont la date étoit ſi récente. L'épreuve, ajouta-t-il, ne ſera ni longue, ni pénible. Jouiſſez pendant huit jours du plaiſir de vous voir & de vous poſſéder; mais jouiſſez-en ſans interruption, ſans diſtraction, dans une ſolitude parfaite. Vous vous ſuffiſez l'un à l'autre: pour deux cœurs bien épris, le monde n'eſt plus rien. Charmés de ce conſeil, les deux époux coururent goûter toutes les délices d'un tête-à-tête de huit jours. Qu'elles furent douces, qu'elles furent vives pendant la première journée! Le lendemain, elles le furent moins; le lendemain, on s'ennuya; le lendemain, on ſe querella; & le cinquième jour on ſe quitta.

Après les deux époux, deux hommes de peu d'apparence, qui avoient l'air aſſez triſte, vinrent demander à Koulai un moment d'audience. Ils étoient frères, & ce fut l'aîné qui porta la parole. Nous ſommes, dit-il, ſans naiſſance, ſans amis; & dans la petite ville où nous vivons, à peine ſommes-nous

mes-nous connus de nos voiſins : en un mot, ſeigneur philoſophe, nous ne ſommes pas heureux, il s'en faut de beaucoup; mais s'il plaiſoit au Roi, nous le ſerions bientôt, & plus qu'il ne faudroit pour reſſuſciter la Reine. Il ne s'agiroit que de donner à mon frère le gouvernement de notre petite ville; & à moi, dont les inclinations ſont moins nobles & plus ſenſées, il ſuffiroit de me faire compter vingt mille pièces d'or. Ce que vous demandez l'un & l'autre eſt très-faiſable, répondit Koulai; j'en parlerai volontiers au Roi, qui ne vous refuſera pas ſi peu de choſe; mais ſouffrez que j'y mette une condition. Il faut que vous m'ameniez, vous, un homme riche de vingt mille pièces d'or, de cent mille, ſi vous voulez; vous, le gouverneur d'une ville, petite ou grande, & que ces deux perſonnes ſoient vraiment contentes de leur état. Je fais alors votre affaire, & la réſurrection d'Irandocte eſt immanquable; au lieu de trois heureux que nous cherchons, nous en aurons quatre. Les deux frères ſe chargèrent gaiement de la commiſſion,

& promirent de revenir bientôt, chacun avec un camarade : mais ils ne revinrent point ; ils ne trouvèrent, dit-on, que des riches qui vouloient s'enrichir, & des gouverneurs de villes qui demandoient des gouvernemens de provinces.

Ce fut par de pareils expédiens, que Koulai ſe débarraſſa d'une foule de viſionnaires, qui promettoient tous d'être heureux, s'ils pouvoient avoir une terre, une charge, un titre honorifique, &c. Mais parmi tant d'ames vaines ou intéreſſées, il lui vint enfin des frontières de la Perſe, un galant homme qui ne demandoit rien, qui ne déſiroit rien. Seigneur, lui dit ce fortuné mortel, j'aime uniquement le plaiſir, mais je l'aime ſagement, & pour le mieux goûter, je le varie, je le modère, je m'en prive même quelquefois. Je ſuis jeune encore, je jouis d'une ſanté excellente & d'un bien conſidérable. Ajoutez une humeur douce & gaie, des amis qui ne me gênent point, une maitreſſe charmante que je n'aime ni trop, ni trop peu ; & jugez, d'après tout cela, ſi j'ai raiſon de me

croire heureux. — Vous avez raiſon, ſans doute; & j'avoue qu'à votre place, j'aurois grand'peur de mourir. — Eh! mais..., j'en ai bien auſſi quelque peur. Les biens de la vie ſeroient trop peu de choſe, ſi on ne craignoit pas de les perdre. — Fort bien..., mais quand j'y penſe, les biens de la vie ſont-ils fort purs, ſont-ce de vrais biens, dès que cette crainte les empoiſonne? — Je ne ſonge à la mort, que le moins que je peux. — Faites mieux encore, n'y ſongez point du tout; ou, ce qui n'eſt guère plus difficile, trouvez un ſecret pour ne point mourir. Je pourrai alors vous faire inſcrire ſur le tombeau d'Irandocte,.... encore, ne ſais-je.

L'homme de plaiſir s'en retourna, en tâchant de ne plus penſer à la mort; mais cela même, c'étoit y penſer; & Koulai ſongea tout de bon à finir cette eſpèce de Tragi-comédie, où il jouoit depuis trois mois un rôle aſſez fatigant. Il alla trouver le Roi, dont la douleur étoit devenue beaucoup plus traitable; & il ne craignit point de lui avouer le peu de fruit de ſes recher-

ches. Mais après tout, lui dit ce Prince, qu'avons-nous beſoin de tant de perquiſitions & d'interrogatoires? Que ne mettez-vous tout d'un coup ſur le tombeau de la Reine les noms de deux de vos confrères... & le vôtre tout le premier? Où eſt donc ce bonheur ſi pur, que les Philoſophes ſe vantent de goûter dans la poſſeſſion de la ſageſſe?—Hélas! Seigneur, les Philoſophes ſont hommes; ils ſe trompent ſouvent, & ils mentent quelquefois. Pour ce qui me regarde, j'ai travaillé trente ans à acquérir la ſageſſe & le bonheur; & il eſt trop vrai que je ne poſſède ni l'un ni l'autre. — Mais, mon cher Koulai, perſonne n'eſt donc heureux? — Non, Seigneur, puiſqu'il faut enfin vous l'avouer; perſonne n'eſt heureux; & perſonne ne peut l'être ſur une terre que le ciel a maudite. L'Héroïne que vous pleurez, comprit de bonne heure cette vérité triſte & ſalutaire. Elle ſe ſoumit courageuſement à l'arrêt du ciel, & en uſant bien d'une vie malheureuſe, elle en a mérité, ſans doute, une meilleure. O Roi des Rois! imitez votre auguſte épouſe;

& ceſſez, enfin, de vous affliger de ſon bonheur.

Le Roi, toute réflexion faite, ſut bon gré au Philoſophe du ſtratagême & de l'intention. Il ne ſongea plus à reſſuſciter la Reine, & il ſe conſola, comme on ſe conſole ordinairement : le temps, la diſſipation, & de nouvelles peines, lui firent oublier les peines paſſées.

(Empire des Roſes.)

III.

LE PARADIS DE SCHEDAD,

CONTE ARABE.

LONG-TEMPS avant que le Prophète des vrais croyans eût éclairé le monde, & que le ſaint Alcoran fût deſcendu du ſeptième ciel, Schédad régnoit dans l'Yémen, avec un pouvoir abſolu, dont il uſoit ſans modération. C'étoit un tyran voluptueux & cruel, extravagant & impie : c'étoit un monſtre plutôt qu'un homme, & il avoit l'ambition d'être un Dieu. S'il n'eût voulu l'être que dans ſa cour, on dit que les courtiſans de ce temps-là l'euſſent adoré ſans ſcrupule, lui, ſon ſinge & ſon perroquet; mais Schédad vouloit que tous ſes ſujets reconnuſſent ſa divinité prétendue ; qu'ils y cruſſent ſérieuſement, & de bonne foi.

Pour réuſſir dans ce projet, il imagina un moyen qui lui parut infaillible. Il fit

bâtir dans le plus beau canton de l'Yémen, un mur circulaire, d'une hauteur & d'une étendue prodigieuſe (1). Ce mur étoit bordé en dedans d'une futaie de pins, qui ſervoit de ceinture ou de couronne au jardin le plus vaſte & le plus magnifique qu'on puiſſe imaginer. C'étoient des prairies ornées de toutes les fleurs du printemps, & des vergers qui promettoient toutes les richeſſes de l'automne. C'étoient des ruiſſeaux qui couloient en ſilence ſur un ſable d'or; ou qui, roulant rapidement ſur un lit de perles, mêloient leur murmure au ramage des oiſeaux. Ici, on ſe mire dans un petit lac où ſe jouent des poiſſons de toute eſpèce & de toute couleur. Là, on deſcend dans un vallon délicieux, dont la fraîcheur eſt entretenue par une nappe d'eau qui tombe d'un rocher. Plus loin, on ſe promène entre des boſquets parfumés & toujours verts, où le nard, le baume & l'aloès croiſſent aux pieds des palmiers & des cèdres. Par-tout, la nature ſe montre avec

(1) Voyez la Bibliothèque Orientale, au mot *Iram*.

tous ſes charmes ; & l'art timide qui l'a parée, ſe laiſſe à peine appercevoir.

Au centre de cette ſolitude enchantée, une montagne ronde s'élevoit en rampe douce ; puis, s'applatiſſant tout-à-coup, formoit ſur ſa cime une vaſte eſplanade. Ce fut là que Schédad fit conſtruire un palais ſuperbe, qu'il meubla avec autant d'élégance que de ſomptuoſité. On y trouvoit la pompe du luxe, jointe aux recherches de la molleſſe, & à l'attirail immenſe des petites commodités. On y trouvoit tous les artiſtes du plaiſir, des cuiſiniers, des muſiciens, des danſeurs, des bouffons, & même des poëtes. Schédad faiſoit peu de cas de ces derniers : mais ce qu'il priſoit plus que tout le reſte, c'étoit un eſſaim nombreux de jeunes filles qu'il prit ſoin de répandre & dans le palais, & dans les jardins. Elles étoient belles comme les céleſtes Houris, un peu moins pures, probablement, mais beaucoup plus vives & plus éveillées.

Quand tout fut prêt pour l'exécution de ſon deſſein, Schédad ſe hâta de publier

cet étrange édit, qu'il fit afficher aux portes de tous les Temples :

» Schédad, Dieu de l'Yémen, à nos fidèles adorateurs, ſalut & béatitude. Comme nous nous propoſons de ſurpaſſer en libéralité les autres Dieux qui ne promettent le bonheur qu'après la mort, nous vous faiſons ſavoir que nous avons créé dans la plaine d'Iram, un Paradis où vous jouirez de toutes les délices de la vie préſente. Nous y admettrons, dans le temps convenable, ceux d'entre vous qui, négligeant toute vertu ſuperflue, auront cru ſincérement en nous, & ſe ſeront ſoumis ſans réſerve à notre divine volonté. Nous y admettons même dès à préſent, & ſans plus longue épreuve, nos bienheureux ſerviteurs dont les noms ſont compris dans la liſte annexée au préſent édit. O peuples de l'Yémen! animez-vous à ſuivre l'exemple qu'ils vous laiſſent, & méritez la couronne qu'ils ont obtenue. «

Ces bienheureux ſerviteurs de Schédad étoient, ſi on veut le ſavoir, quelques-uns de ſes flatteurs les plus impudens,

quelques miniſtres de ſes violences & de ſes débauches ; des femmes mépriſables, qui avoient cédé à ſes déſirs ; d'autres plus artificieuſes, qui promettoient ſeulement de s'y rendre, & celles-ci furent les mieux traitées dans la promotion. Du reſte, à peine fut-elle publiée, que Schédad tint parole aux nouveaux ſaints. Il les conduiſit ſolemnellement au palais d'Iram, où il les laiſſa, en les invitant à jouir en paix de la félicité qu'il leur avoit préparée, & que ſes viſites fréquentes rendroient encore plus parfaite. Il ferma lui-même, en ſortant, la porte de l'enceinte ſacrée, avec ordre aux ſoldats qui la gardoient en dehors, d'immoler au pied du mur, tout profane qui oſeroit en approcher.

Cependant les bienheureux ſe livroient, ſans réſerve, au raviſſement où les avoit jetés la vue ſeule de leur nouvelle habitation. Pour la première fois de leur vie, ils admirèrent, ils aimèrent preſque le tyran de l'Yémen. Ils crurent même, comme il s'y étoit attendu, que l'auteur de tant de délices ne pouvoit être qu'un Dieu. Mais

leur foi ne dura pas plus que leur béatitude, qui fut très-courte. Des plaiſirs variés en apparence, & au fond toujours les mêmes; des plaiſirs faciles, continuels, immodérés, devinrent bientôt des occupations inſipides ou des corvées odieuſes. A force d'en jouir, on ne les ſentit plus: on ſentit, au contraire, que le dégoût & l'ennui ne reſpectoient point le Paradis de Schédad, & qu'inceſſamment les maladies ne le reſpecteroient pas davantage. Ce ne fut pas tout. Les bienheureux s'étoient un peu connus dans le monde, & ils ne s'étoient pas aimés; mais en ſe voyant de plus près, ils ſe connurent mieux, & ſe déteſtèrent. Dès-lors, plus de ſociété, plus de converſation. Renfermés dans leurs appartemens, ou diſperſés ſur les terraſſes du palais, ils regardent triſtement les jardins délicieux qui l'environnent; ils n'y voient plus que le préau de leur priſon. Leur vue ſe fixe plus volontiers ſur la mer Rouge, & ſur une chaîne de rochers qu'on apperçoit dans le lointain. Que ne donneroient-ils point pour errer en liberté ſur ces ro-

chers affreux, ou pour voguer ſur cette mer décriée par tant de naufrages !

Les bienheureux en étoient là, lorſque le Dieu de l'Yémen les honora de ſa première viſite. Il venoit ajouter le bien ſuprême de ſa préſence, aux plaiſirs dont il les croyoit enivrés. Qu'on juge de ſa ſurpriſe & de ſon indignation, quand il vit la triſteſſe peinte ſur tous les viſages ; & qu'au lieu d'hymnes & de cantiques, il n'entendit que des plaintes & des murmures ! Il diſſimula pourtant, & ſe contint le mieux qu'il put ; il mêla les careſſes aux reproches ; & à force de gronder ſes ſaints, & de les cajoler, il leur fit promettre qu'ils tâcheroient de s'accoutumer au Paradis, & de prendre leur bonheur en patience. Mais cette promeſſe extorquée, ne le raſſura que foiblement. Il compta plus ſur un ordre qu'il laiſſa aux gardes du mur extérieur ; ce fut d'aſſommer ſans miſéricorde, non plus les profanes, mais les ſaints eux-mêmes, s'ils tentoient de l'eſcalader.

Malgré toutes ces précautions, Schédad ne revint à ſa capitale, qu'avec une in-

quiétude très-vive & très-bien fondée. Il ne ſe flatta point; il vit que ſon Paradis & ſa divinité alloient tomber dans un diſcrédit dont ils ne ſe releveroient plus; &, pour parer ce coup fatal, il eut recours au ſeul expédient qui lui reſtoit. Il annonça par un ſecond édit, que vu l'ingratitude de ſon peuple, & ſon peu d'empreſſement à mériter le Paradis, il alloit créer un Enfer, dont les incrédules & les impies ne ſe moqueroient point. Comme il eſt plus aiſé de tourmenter les hommes que de les rendre heureux, le nouveau projet eût peut-être mieux réuſſi que l'autre; mais on ne laiſſa pas à Schédad le temps de l'exécuter. Cette extravagance cruelle, alarma le peuple & les grands, & mit à bout leur patience. Le Tyran fut détrôné, & on délibéra long-temps ſur le ſupplice qu'on lui feroit ſubir. Enfin, on n'en trouva point de plus convenable, que de l'enfermer dans le jardin d'Iram, avec les vils ſcélérats dont il l'avoit peuplé, & de murer la porte de ce Paradis infernal. Là, déchiré de remords, & accablé d'outrages,

le Dieu de l'Yémen dut ſe convaincre qu'il eſt un Dieu ſuprême qui confond les projets de l'impiété, & qui n'a promis le bonheur qu'à la vertu.

IV.

BARKOUF ET MANI,

CONTE CHINOIS.

UN Mandarin, Vice-Roi de Johor, gouvernoit sa province avec tant d'injustice & de cruauté, que le peuple, poussé à bout, massacra ce petit tyran, & secoua le joug du souverain légitime. C'étoit Chaou-Malon, Roi de Siam, le monarque le plus orgueilleux & le plus imbécille de son siècle. Il parut bientôt avec une armée formidable, tout prêt à répandre un déluge de sang. Mais les rebelles consternés, n'opposant à sa colère que leur soumission & leurs larmes, il se contenta de livrer leurs chefs à ses éléphans; & il convoqua les états de la province dans la grande salle du palais de Johor. Là, élevé sur un trône superbe, & entouré d'une garde menaçante, Chaou-Malon harangua l'assemblée en ces termes: » Vils insectes, qui n'avez pas craint d'irriter

le Roi de l'éléphant blanc, je ne vous écraſe point encore : je veux bien éprouver la ſincérité de votre repentir ; & vous exiſterez juſqu'à nouvel ordre. Mais vous ne méritez plus d'être gouvernés par un de mes Mandarins. Proſternez-vous devant le Vice-Roi que je vous ai choiſi, & rendez-vous dignes de ma clémence & de ſa protection. Viens, Barkouf, dit-il à un chien énorme qu'on voyoit couché à ſes pieds, viens t'aſſeoir ſur ce trône où tu me repréſenteras déſormais. Règne en mon nom ſur ces miſérables, & extermine-les, s'ils te déſobéiſſent. Puis s'adreſſant à un Chinois établi depuis longtemps à Johor : Toi, Mani, lui dit-il, tu ſeras le principal miniſtre du Vice-Roi Barkouf. Sers-le fidélement ; fais reſpecter ſes volontés, comme les miennes ; & s'il en a beſoin quelquefois, donne-lui des conſeil dignes de ta ſageſſe. «

Mani étoit effectivement un homme ſage, & un homme d'eſprit, qui ſavoit fort bien qu'on ne contredit point un deſpote irrité ; & qu'on fait accroire ce qu'on veut à des Siamois. Il prit ſur le champ ſon parti : ce fut

de

de tromper à bonne intention le Roi de Siam & ſon peuple, de faire, ſous le nom de Barkouf, tout le bien qu'il pourroit; mais de façon que Barkouf ſeul en courût les riſques, & en eût auſſi tout l'honneur. Sublime majeſté, répondit-il avec un ſang-froid admirable, le ſéréniſſime Vice-Roi ne trouvera dans ſon miniſtre, que du zèle & des intentions louables; mais j'eſpère qu'il daignera me former lui-même aux grandes affaires, & que ſon génie ſuppléera à mon peu de capacité. Heureuſement, j'ai un avantage peu commun, ſans lequel il ſeroit difficile de lui demander ſes ordres, & de les comprendre. J'entends fort bien la langue des chiens, & je la parle même avec aſſez d'élégance & de facilité. Qu'il me ſoit permis de m'en ſervir, pour rendre, au nom de la province, l'humble hommage que nous devons à votre repréſentant. Alors Mani ſe tourna vers le dogue, & après avoir frappé trois fois la terre de ſon front, il aboya pendant quelques minutes, du ton le plus doux & le plus reſpectueux. Barkouf fit une réponſe, dont les voûtes du palais

retentirent; & cette réponſe, habilement interprétée, donna la plus haute opinion de ſes lumières & de ſes ſentimens. Toute l'aſſemblée étoit ravie; Chaou-Malon, ſurtout, ne ſe laſſoit point d'admirer l'éloquence noble du Vice-Roi, & la rare érudition de ſon interprète. Il partit peu de jours après, très-content du double choix qu'il venoit de faire, & prédiſant hautement que la province de Johor ſeroit une des mieux gouvernées de ſon Empire. On va voir ſi cette eſpérance fut trompée.

Malgré ſon air un peu féroce, Barkouf étoit au fond le meilleur chien du monde, le plus traitable & le plus docile. Touché des ſoins & des careſſes de Mani, il aima bientôt ce ſage miniſtre, & profita ſi bien de ſes leçons, qu'il joua le rôle de Vice-Roi avec autant d'aiſance que de dignité. Il ſe levoit de bonne heure, ſe prêtoit pour la forme à l'étiquette du lever, & ſe hâtoit de paſſer dans la ſalle du Conſeil. Là, le premier miniſtre propoſoit l'objet de la délibération; on le diſcutoit mûrement, & on opinoit en toute liberté. Le Vice-Roi,

après en avoir aboyé avec Mani, prononçoit lui-même sa décision; & celui-ci la rendoit en Siamois, avec une fidélité qui ne fut jamais soupçonnée. Au sortir du Conseil, Barkouf entroit dans la salle d'Audience, où une foule de peuple l'attendoit dans un silence respectueux. Il y paroissoit sans pompe & sans faste, remuant bénignement la queue, & présentant la patte à quiconque vouloit la baiser. Il écoutoit patiemment, accordoit avec prudence, refusoit avec douceur. En un mot, ils faisoient si bien lui & son interprète, que tout ce peuple de supplians, s'en retournoit ou content ou consolé. On servoit ensuite au Vice-Roi un dîné simple, mais ample & solide, qu'il mangeoit avec l'appétit d'un Héros des premiers siècles. Il se divertissoit après le dîné, à voir manœuvrer les troupes, ou à chasser dans son parc. Rentré au palais, il s'enfermoit avec Mani, régloit les affaires de moindre importance, & signoit les dépêches, en y appliquant sa patte trempée dans l'encre; c'étoit tout à-la-fois sa signature & son sceau. Le travail fini, on aboyoit

familiérement pendant une demi-heure: le Vice-Roi ſoupoit comme il avoit dîné, & ſe couchoit en ſortant de table.

Gouverne-toi bien, dit le proverbe Chinois, *& tu ſauras gouverner le Monde.* On peut donc croire qu'avec une conduite ſi ſage, & un miniſtre ſi habile, le Vice-Roi de Johor n'eut pas de peine à gouverner ſa province. Il y rétablit les lois preſque abolies par ſon prédéceſſeur. Il n'en fit de nouvelles, que pour éclaircir & perfectionner les anciennes; & il tint conſtamment la main à l'exécution des unes & des autres. Il fit plus, il corrigea les mœurs de ſon peuple, ou, pour mieux dire, elles ſe réformèrent d'elles-mêmes ſur les ſiennes; réforme ſalutaire, dont l'influence ſe fit ſentir dans toutes les parties du gouvernement. L'adminiſtration de la juſtice, celle des finances, l'agriculture, le commerce, les arts, tout reprit une nouvelle vie, tout rentra dans l'ordre, & tout proſpéra.

On ne ſongeoit plus qu'à jouir en paix de la félicité publique, lorſqu'une armée de Barbares, ſortant tout-à-coup de la

preſqu'île de Malaca, ſe jeta dans la province, & y répandit le ravage & la déſolation. A cette nouvelle, Barkouf & ſon miniſtre raſſemblent le peu de troupes que le Roi leur a laiſſées, y joignent les volontaires qui ſe préſentent en foule, & marchent fièrement au devant des ennemis. Comme le Vice-Roi entendoit peu la tactique, il laiſſa à Mani & aux Officiers généraux le ſoin de choiſir un poſte avantageux, & d'y ranger l'armée en bataille. Pour lui, après avoir parcouru les rangs, & animé les ſoldats par ſes cris guerriers, il ſe mit à la tête de ſes gardes; &, ſans autre armure qu'un gorgerin garni de pointes d'acier, il chargea avec une intrépidité plus qu'humaine. Les Malais furent mis en fuite, ou taillés en pièces; mais le brave Barkouf ne ſurvécut pas long-temps à ſa victoire. Il mourut d'une flèche empoiſonnée, dont il fut bleſſé en pourſuivant les fuyards.

Je ne m'arrêterai point à décrire les regrets & le déſeſpoir de toute la province. On peut en juger par le diſcours des Députés, qui vinrent, en manteaux de deuil, noti-

fier au Roi ce triſte événement : » Sublime Majeſté, lui dit Mani, chef de la députation, la mort nous a ravi le don ineſtimable que nous tenions de votre bonté ; le Prince Barkouf, notre Vice-Roi, notre père, j'ai preſque dit un autre vous-même. Il a joint la probité d'un particulier, aux lumières & aux talens d'un homme d'état : des mœurs pures & des manières ſimples, à des ſentimens & à des actions héroïques. Il a réparé dans votre province de Johor, le mal qu'il n'avoit point fait, & il y a fait le bien qu'on avoit rendu preſque impoſſible. Il n'a vécu que pour le bonheur public ; & il eſt mort en combattant pour notre ſalut & pour votre gloire. Hélas ! votre fidèle Province n'a pas trop de toutes ſes larmes pour une perte ſi accablante. Que ſeroit-ce, ſi en pleurant le vertueux Barkouf, il lui falloit pleurer encore l'orgueil, les vexations, les rapines, les cruautés de ſon ſucceſſeur ? O Roi de l'Eléphant blanc ! vous l'avez dit vous-même, nous ne méritons pas d'être gouvernés par un de vos Mandarins : daignez donc ordonner que nous le ſoyons toujours

par un dogue. Nous le méritons peut-être, & s'il nous eſt permis de l'avouer, nous l'aimons mieux. «

Chaou-Malon ſe garda bien d'accorder une demande, dont les ſuites lui parurent extrêmement dangereuſes. Il craignit qu'en s'affectionnant trop aux quadrupèdes, les peuples ne ſe dégoûtaſſent pour jamais de ſes Mandarins, de lui-même peut-être, & que ſa couronne ne paſſât bientôt ſur la tête de l'Eléphant blanc. Il répondit donc avec une bonté affectée, qu'il vouloit rendre à ſa province de Johor, plus encore qu'elle n'avoit perdu; qu'il lui donnoit pour Vice-Roi le Mandarin Miracha, la meilleure tête de ſon Conſeil, & le plus beau génie des deux Indes; qu'il vouloit de plus, que Mani, dont on paroiſſoit content, conſervât ſous Miracha le poſte de confiance qu'il avoit occupé ſous Barkouf. Mais quel fut l'effet de cette politique? Le merveilleux Miracha étoit une bête préſomptueuſe, qui voulut faire mieux que Barkouf, & ne daigna pas écouter Mani. Il fit des ſottiſes ſans nombre; & tous ſes efforts pour effacer la mémoire

de ſon prédéceſſeur, ne ſervirent qu'à la rendre plus chère & plus reſpectable.

Le lettré Chinois qui nous a conſervé l'hiſtoire de Barkouf, la termine par cette réflexion ſingulière. Après un Prince tel que notre auguſte Empereur qui veut & qui ſait régner par lui-même, le meilleur de tous ſeroit, ce ſemble, un Prince peu capable, qui ſe laiſſeroit conduire, comme Barkouf, par un Miniſtre habile & bien intentionné.

V.

ALMAMOLIN,

CONTE TARTARE,

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

SOUS le règne de Genghiz, conquérant de l'Asie, Noureddin, négociant de Samarcande, s'étoit rendu célèbre par son exacte probité, & par l'étendue prodigieuse de son commerce. Les marchandises des pays les plus éloignés, les raretés de la nature, les curiosités de l'art, tout ce qu'on connoissoit d'utile & de précieux, arrivoit en foule chez Noureddin, & se hâtoit de remplir ses magasins. Les chemins gémissoient sous le poids de ses chariots; les flots de l'Oxus se lassoient à porter ses barques; la mer étoit couverte de ses vaisseaux, & l'air n'avoit point de vent qui ne soufflât pour l'enrichir.

Au milieu de ces prospérités, Noureddin se sentit attaqué d'une maladie de lan-

gueur. Il eſſaya d'abord d'y faire diverſion, en s'appliquant fortement à d'autres objets: puis il s'imagina qu'une vie douce & voluptueuſe, la diſſiperoit inſenſiblement; mais ſentant que ſes forces diminuoient de jour en jour, il eut peur enfin, & ſe hâta de recourir aux Médecins les plus éclairés. Ces Docteurs firent pleuvoir chez lui les antidotes, les élixirs & les reſtaurans. Les perles de l'Océan furent diſſoutes, les aromates de l'Arabie furent diſtillés; tout ce que la nature a de plus puiſſant fut employé pour fournir à ſes nerfs de nouveaux eſprits, & pour répandre un nouveau baume dans ſon ſang. Mais tandis qu'on l'amuſe de belles promeſſes, qu'on le ſoulage par des lénitifs, qu'on le ranime avec des cordiaux, le mal conſume peu-à-peu les parties nobles; & le malade, indigné, s'apperçoit enfin que la ſanté ne s'achète point au prix de l'or. Bientôt les Médecins l'abandonnèrent, ſes amis le négligèrent; & il languiſſoit dans ſon lit, ſe promettant toujours de vivre, parce qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à mourir.

Enfin, après une nuit paſſée dans le trou-

ble & l'accablement, Noureddin fit appeler Almamolin, ſon fils unique; & faiſant ſigne aux eſclaves de ſe retirer, il lui parla en ces termes : » Vois dans ton père, ô mon fils! » un exemple frappant de la foibleſſe de » l'homme; & jette, en même temps, un » regard ſur le paſſé. Il n'y a pas long-temps » que tu m'as vu puiſſant & heureux. Mon » viſage avoit la fraîcheur de la roſe. J'étois » fort comme le cèdre des montagnes. Le » commerce & les arts ſe réjouiſſoient à » l'ombre de mes rameaux, & les peuples » de l'Aſie s'abreuvoient de la roſée de mes » feuilles. L'envie m'a vu, & elle a dit en » gémiſſant : hélas! ſes racines pénètrent » juſqu'au centre de la terre, il eſt arroſé » des eaux de l'Oxus, & il étend au loin ſes » branches ſuperbes, ſans craindre la fureur » des vents. Appuyée ſur le tronc, la Pru- » dence veille au pied de l'arbre, tandis que » la Proſpérité voltige gaiement ſur la cime. » Voilà, mon fils, ce que j'étois : vois ce » que je ſuis aujourd'hui, un arbre abattu, » flétri, deſſéché; vois, dis-je, & réfléchis. » J'ai trafiqué, j'ai gagné beaucoup, & beau-

» coup dépenſé. J'habite une belle maiſon, » j'ai une table ſplendide, un nombreux » demeſtique; & je ne montre pourtant que » la moindre partie de mes richeſſes. La » crainte d'irriter l'envie, & de tenter la » rapacité, m'a fait réſoudre à entaſſer le » reſte dans des tours, à l'enfouir dans des » cavernes, à le cacher, en un mot, dans » les dépots ſecrets que cet écrit te fera con- » noître. Hélas! je me propoſois de renon- » cer au commerce dans dix mois au plus » tard, & de faire paſſer mes richeſſes dans » un pays moins dangereux. Là, j'aurois » donné ſept ans aux amuſemens, aux fêtes, » aux plaiſirs; puis j'aurois conſacré le reſte » de mes jours à la ſolitude & aux auſtérités. » Vains projets! la main de la mort m'a ſaiſi, » un froid fatal ſe gliſſe dans mes veines, & » je ſens qu'il faut quitter le fruit de tant de » travaux. C'eſt à toi, mon fils, d'en jouir » avec ſageſſe..... Hélas! ton père n'en » jouira plus. « L'idée de perdre ſes tréſors affecta Noureddin ſi vivement, qu'il tomba en convulſion, le délire ſurvint, & bientôt après le malade expira.

Almamolin ſentit, comme il le dut, la perte d'un père qu'il aimoit tendrement. Accablé d'une douleur reſpectable, il reſta pendant deux heures immobile ſur un ſiège, ſans ouvrir ſeulement le papier qu'il tenoit dans ſa main. Il ſe retira enfin dans ſa chambre, prêt à ſuccomber à ſon affliction; & ce fut là, qu'il lut l'inventaire de ſes nouvelles richeſſes. Cette lecture eſſuya les larmes de l'orphelin, elle épanouit ſon cœur; & il eut l'eſprit aſſez libre, pour ordonner lui-même la pompe funèbre de ſon père. Il y mit une magnificence modeſte, convenable tout à-la-fois à la fortune immenſe du défunt, & au rang médiocre qu'il avoit eu dans la ſociété. Il employa les deux nuits ſuivantes, à viſiter la tour & les caves du tréſor, & ce qu'il y vit de richeſſes ſurpaſſa tout ce qu'il en avoit imaginé.

Élevé ſelon les principes d'une économie ſévère, Almamolin avoit regardé d'un œil jaloux, le luxe & les dépenſes des jeunes gens de ſon âge. Il crut qu'il ne tenoit plus qu'à lui d'être heureux, puiſqu'il pouvoit ſe donner tant de belles choſes qu'on lui avoit refu-

ſées ; & lâchant la bride à ſes deſirs, il ſe promit de jouir ſans ménagement de tout ce qu'il avoit deſiré. Il ſe hâta donc de prendre un équipage magnifique ; la broderie brilla ſur les caſaques de ſes eſclaves ; l'or fut prodigué ſur les harnois de ſes chevaux ; & il ne paroiſſoit point en public, ſans répandre dans les rues une pluie d'argent. Mais, tandis que ſon orgueil ſe repaiſſoit des acclamations publiques, les Grands frémiſſoient d'indignation, les Miniſtres méditoient ſa ruine, & les Chefs de la milice menaçoient de le faire mettre en pièces. Effrayé de l'orage qui ſe formoit, il parut devant ſes ennemis avec la robe de deuil ; & il ne parvint à les appaiſer, qu'à force de préſens & de baſſeſſes.

Cette diſgrace le fit ſonger à ſe faire un appui, en ſe mariant dans une maiſon ſouveraine. Il parcourut les Cours de Tartarie, offrant à qui voudroit lui donner une Princeſſe, plus d'or qu'il n'en falloit pour acheter un Royaume : mais ſa demande & ſes préſens, furent rejetés par-tout avec mépris. Une Princeſſe d'Aſtracan daigna,

pourtant, l'admettre en ſa préſence. Elle le reçut aſſiſe ſur un trône, vêtue du manteau royal, & toute reſplendiſſante du feu de ſes diamans. Ses yeux commandoient le reſpect, & la majeſté ſévère régnoit ſur ſon front. Almamolin s'avance; il pâlit, il ſe déconcerte; & l'altière Princeſſe voit ſon trouble ſans pitié. » Quelle lâcheté, » dit-elle, & quelle inſolence ! il veut ſe » faire des droits à ma ſoumiſſion; & d'un » coup-d'œil je le fais trembler ! Va, mi- » ſérable; goûte, dans l'oſtentation de ton » opulence, un bonheur digne de toi : ſois » riche; tu n'es pas fait pour être grand. «

Almamolin, profitant de cette leçon, ſe borna, déſormais, aux plaiſirs tranquilles d'un riche particulier. Il bâtit un palais, il planta des jardins, il ſe plut à changer autour de lui la face de la terre. Les forêts furent tranſplantées, les montagnes applanies, les bornes de l'horizon reculées au loin. Il fit ſourdre des fontaines au ſommet des tours, & força les rivières à couler dans de nouveaux canaux.

Ces occupations, qui l'amuſèrent d'a-

bord, ne le défendirent pas long-temps contre l'ennui. Bientôt il ne ſentit plus le parfum de ſes fleurs, ni la fraîcheur de ſes allées, ni le murmure de ſes ruiſſeaux. Nouveau projet. Il achète de grandes terres en différentes provinces; & il bâtit des maiſons de plaiſance, donnant à chacune tous les agrémens convenables à la ſaiſon où il ſe propoſe de l'habiter. Le changement de lieu, réveilla un peu ſa ſenſibilité : mais les charmes de ces nouvelles demeures paſſèrent bien vîte. Almamolin ſentoit ſon cœur vide de bonheur, & plein de deſirs inquiets, qui, faute d'objets extérieurs, rentroient en dedans, & dévoroient ce cœur infortuné.

Il retourna donc à Samarcande; & il ouvrit ſa porte à ces hommes frivoles, qui n'ont d'autre emploi que de chercher le plaiſir. Ce fut pour eux qu'il couvrit ſa table de mets délicats, que l'élite des vins pétilla dans des coupes d'or, & que des lampes de criſtal exhalèrent les plus rares parfums. Le ſon du luth & la voix du Muſicien chaſſoient bien loin la triſteſſe. Chaque inſtant amenoit

ameuloit une foule de plaiſirs; & le jour finiſſoit comme il avoit commencé, dans les feſtins, dans les danſes, dans tous les emportemens de la joie. Almamolin s'écria: » Enfin, j'ai trouvé le véritable uſage » des richeſſes. Je vis dans une ſociété, où » ma fortune eſt vue ſans envie; où je » goûte tout à-la-fois le bonheur d'un » Prince aimé de ſon peuple, & la tran» quillité d'un citoyen obſcur. Heureux Al» mamolin! on s'empreſſe à contribuer à » tes plaiſirs; & c'eſt de toi qu'on attend les » ſiens. Que pourrois-tu craindre? tu ne » vois autour de toi que des amis. «

Almamolin ſe livroit un jour à ces douces rêveries, en contemplant la joyeuſe aſſemblée qui ſe régaloit à ſes dépens. Mais il fut déſagréablement interrompu, par un Officier de juſtice, qui vint lui ſignifier en forme légale, un ordre de comparoître au pied du trône. Les convives reſtèrent, d'abord, immobiles d'étonnement: puis ils défilèrent l'un après l'autre; & Almamolin fut emmené, ſans que de tant d'amis il s'en trouvât un ſeul qui voulût ouvrir la bouche

en ſa faveur. Il trouva au Palais un de ſes Courtiſans les plus aſſidus, qui, dans l'eſpérance de profiter de la confiſcation de ſes biens, l'accuſoit devant l'Empereur d'un complot contre l'Etat. L'infortuné Almamolin, ſe voyoit ſans Avocat & ſans protecteur : mais l'innocence & la vérité lui en tinrent lieu, & le juſtifièrent ſans peine. L'Empereur le fit reconduire honorablement dans ſa maiſon, & condamna ſon calomniateur à périr dans un cachot.

Almamolin vit, alors, avec quelle imprudence il avoit compté ſur l'attachement & la probité de ces ames viles, qui ſacrifient tout au plaiſir des ſens. Dégoûté de ſes expériences, las de chercher en vain le bonheur, il alla conſulter un Sage, qui, après avoir voyagé pour s'inſtruire, s'étoit fixé dans une petite habitation, ſur les bords de l'Oxus. Là ce Philoſophe, dégagé des ſoins vulgaires, ne voyoit d'autres hommes que ceux qui venoient demander ſes conſeils. » Mon frère, dit-il à Almamolin, les vaines » eſpérances, & les apparences trompeuſes, » ſe ſont jouées miſérablement de ta raiſon.

» En désirant de bonne heure les richesses,
» tu t'es accoutumé à y supposer une valeur
» que la Nature n'y a point mise. Tu as
» toujours attendu d'elles, ce que tu vois
» enfin qu'elles ne peuvent donner. Don-
» neroient-elles la sagesse, elles qui, à
» ton entrée dans le monde, te firent
» acheter si cher des acclamations frivoles
» & dangereuses? Donneroient-elles le
» courage & la grandeur d'ame? Je le
» demande à celui qui craignit un être,
» que la Nature lui a tout au plus égalé; à
» celui qu'on vit, à Astracan, trembler
» devant une femme. Peuvent-elles nous
» procurer des plaisirs réels & durables?
» Juges-en par ces palais, par ces jardins
» délicieux, d'où l'ennui t'a sitôt chassé.
» Fourniſſent-elles enfin un moyen tou-
» jours sûr de se faire des amis? Tu peux
» le dire mieux que personne, toi que tous
» les tiens viennent d'abandonner si lâche-
» ment. Ne pense pas, pourtant, que les
» richesses soient inutiles: il est des usages
» auxquels un homme raisonnable se plaît
» à les appliquer. Distribuées sagement aux

» malheureux, elles calment les douleurs » de la maladie, & les tourmens de l'in- » quiétude. Elles ſauvent l'innocence op- » primée ; elles raniment la foibleſſe prête » à ſuccomber ſous le poids de la miſère. » Voilà le noble emploi que tu peux faire » de tes tréſors ; & c'eſt-là que tu trouveras » le ſeul bonheur qui convienne à la vie » préſente, je veux dire la faveur de l'Être » ſuprême, & l'eſpoir des récompenſes fu- » tures. « (The Rambler, vol. 3, n° 122.)

VI.

LES DIX JOURS DE L'EMPEREUR SÉGED,

CONTE ÉTHIOPIEN,

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

» SÉGED, Empereur d'Ethiopie, aux » Habitans du Monde, salut. Paix aux affli- » gés, crainte & modestie aux enfans de la » présomption. Sachez tous qu'en la vingt- » septième année de son règne, Séged, le » Monarque de quarante Nations, le distri- » buteur des eaux du Nil, fit en lui-même » les réflexions suivantes. — O Séged! te » voilà parvenu au terme de tes travaux. » Tu as appaisé les murmures & étouffé les » rebellions; tu as banni de ta Cour la » jalousie & la discorde; & cent forteresses, » bâties dans le pays ennemi, ont mis tes » frontières à l'abri de toute insulte. Pour » se faire obéir, ta voix n'a qu'à se faire

» entendre. Tes ennemis tremblent devant
» toi; & les ſauterelles de l'été ſont moins
» nombreuſes, les vents peſtilentiels moins
» terribles, que les armées dont tu envi-
» ronnes ton trône. Joins à tes armées, tes
» magaſins ſi bien fournis, tes campagnes ſi
» fertiles, tes villes ſi opulentes, & ce tré-
» ſor, où tu vois regorger l'or des Rois tes
» tributaires. Que dirai-je encore? La terre
» s'épouvante au moindre ſigne de ton in-
» dignation, & ton ſourire la réjouit comme
» l'aurore d'un beau jour..... Tu entends
» dans ton palais la muſique la plus douce,
» celle des louanges ſincères; & tu n'en
» ſors point ſans reſpirer le parfum des bé-
» nédictions publiques. Ton peuple ne
» craint plus ni dangers, ni malheurs; il
» ne ſonge qu'à célébrer ta grandeur & à
» jouir de ta bonté. Eh! quoi, Séged, feras-
» tu le ſeul qui te refuſeras au bonheur
» commun, à la félicité dont tu es l'auteur?
» Verra-t-on toujours ſur ton front le
» nuage de l'inquiétude, tandis que le
» moindre de tes ſujets ne compte que des
» jours ſereins & des nuits tranquilles?

» Penſes-y bien, Séged, & prends ton parti » en homme ſage. Que t'ont valu tes vic- » toires, ſi tu n'oſes goûter un peu de re- » pos ? & que feras-tu de tes richeſſes, ſi » tu ne les fais pas ſervir à ton bonheur ? «

En conſéquence de ces réflexions, Séged ordonna que le palais du lac de Dambée fût préparé pour le recevoir avec une Cour choiſie. » C'eſt là, ſe diſoit-il, que » je veux paſſer dix jours, loin du tumulte » & des ſoucis, loin des conſeils & des af- » faires. Je ſais qu'un long repos, n'eſt pas » permis aux Maîtres du Monde : mais qui » pourroit m'envier un délaſſement ſi court, » une félicité de dix jours ? Au reſte, moins » elle doit durer, plus il m'eſt facile de » prévenir tout ce qui tendroit à la dé- » truire, ou à l'interrompre. J'exclurai de » mon palais, je bannirai de mon eſprit » tout ce qui pourroit troubler la gaieté de » mes feſtins, & l'harmonie de mes con- » certs. Je veux ouvrir mon cœur à la joie, » & qu'il s'en rempliſſe tout entier. Sachons » ce que c'eſt que de vivre ſans contrarier » un ſeul de ſes deſirs. «

Les ordres de Séged furent promptement exécutés, & il se hâta de partir pour le palais de Dambée. Ce palais est situé au milieu du lac, dans une île cultivée uniquement pour le plaisir. On y a planté toutes les fleurs qui étalent au soleil des couleurs brillantes, tous les arbustes qui répandent dans l'air un parfum exquis. Ici, de belles allées s'étendent à perte de vue, & semblent inviter à la promenade du matin. Là, des sources fraîches, de sombres bocages, des berceaux paisibles, offrent un asyle délicieux contre la chaleur du jour. Tout ce qui peut flatter les sens ou égayer l'imagination, tout ce que l'industrie peut tirer de la Nature, tout ce que la richesse peut fournir à l'art, les fruits de la victoire, les dons de la reconnoissance publique, tout cela se trouve rassemblé dans le palais de Dambée & dans ses vastes jardins. Tout y conspire à exciter le goût des plaisirs, & à le satisfaire.

Ce fut donc à ce séjour enchanté, que Séged invita ceux qu'il crut les plus propres à en sentir & à en augmenter les charmes.

On peut croire qu'il fut obéi. Tout ce que la Cour avoit d'aimable dans les deux ſexes, la jeuneſſe & la beauté, l'eſprit & l'enjouement, volèrent à la félicité qu'on leur promettoit. Ils voguoient légèrement ſur le Lac, dont les eaux ſembloient s'applanir devant eux. L'attente du plaiſir, avoit épanoui tous les cœurs; & une muſique délicieuſe, calmoit un peu l'impatience d'arriver. En abordant avec cette flotte joyeuſe, Séged dit adieu pour dix jours aux chagrins & aux ſoucis; il ſe promit de conſacrer ces jours de repos au bonheur le plus pur, ſauf à revenir enſuite au mélange de biens & de maux, dont la vie humaine eſt diverſifiée.

Il ſe retira d'abord dans ſon cabinet, pour déterminer le point où il feroit commencer le cercle de ſon bonheur. Il avoit ſous ſa main les artiſtes de tous les plaiſirs; mais à quel plaiſir donner la préférence? Il ne pouvoit en goûter un, ſans différer la jouiſſance des autres. Il choiſit, il rejette; il forme un plan de fêtes, puis un autre, puis un autre encore; tant qu'à la fin ſa tête ſe fatigue &

ſes idées ſe confondent. Il ſe rendit alors dans le ſallon, où ſa Cour l'attendoit : mais il y parut avec un air ſombre & les yeux chargés d'une triſteſſe qui ſe répandit ſur toute l'aſſemblée. Cet effet de ſa préſence ne le flatta pas beaucoup ; & il ſentit avec dépit, qu'au lieu de diſſiper ſa mauvaiſe humeur, ſes Courtiſans ne ſervoient qu'à l'augmenter. Il revient donc à ſon cabinet, pour chercher, dans ſes penſées, un remède moins déſagréable que leur converſation. Là, tandis qu'il penſe ou qu'il rêve aſſez triſtement, tandis que ſon imagination le promène ſur divers objets, le temps coule avec ſa rapidité ordinaire. Enfin, Séged ſe trouva plus tranquille ; & s'approchant d'une fenêtre, il vit que le ſoleil, prêt à ſe coucher, doroit de ſes rayons la ſurface du Lac. Ainſi paſſe, dit-il en ſoupirant, ce jour plus long, qu'on appelle la vie humaine : il s'écoule avant qu'on ait appris à le bien employer.

Le regret d'avoir perdu ſon premier jour preſque entier, ne permit pas à l'Empereur de jouir au moins de la ſoirée. Ce ne fut que

par bonté pour ſes Courtiſans, qu'il tâcha de prendre un air de ſatisfaction, & de leur inſpirer une joie qu'il ne reſſentoit pas. Mais il eſpéra mieux du lendemain, & en l'attendant, il alla partager les douceurs du ſommeil, avec les eſclaves du travail & de la pauvreté.

Le lendemain, Séged ſe leva de grand matin, bien réſolu d'être heureux ce jour-là. Il commença par faire afficher un Edit, portant défenſes, pour les neuf jours qui reſtoient, de paroître devant l'Empereur avec un viſage triſte, d'y proférer aucune parole de plainte, d'y donner le moindre ſigne de mauvaiſe humeur; le tout, ſous peine d'être banni à perpétuité du palais de Dambée. Ces défenſes, publiées dans les appartemens & dans les jardins, effarouchèrent par-tout les jeux & les ris. Plus de chanſons dans les boſquets, plus de danſes ſur les boulingrins. On ne ſongea plus qu'à ſe faire un viſage ſelon l'Edit, qu'à éviter ſoigneuſement tout ce qui pouvoit bleſſer l'Empereur, & attirer l'exil.

Séged trouva donc la gaieté répandue

dans toute sa Cour ; mais une gaieté de commande, qui laissoit appercevoir la contrainte & la peur. Il aborda ses favoris & leur parla avec bonté ; mais ils n'osoient répondre sans préparation, de peur d'être pris par leurs paroles, & condamnés comme mécontens. Il proposa aux Courtisans des divertissemens tranquilles, qui ne leur plurent point ; ils eussent mieux aimé, pour la plupart, se signaler par les éclats d'une joie bruyante. N'importe, les propositions de l'Empereur furent généralement applaudies ; on eût cru se perdre en disant quelque chose qui eût l'air d'une objection. Séged mit ensuite sur le tapis divers sujets d'entretien ; mais il ne put tirer de la compagnie, que des plaisanteries forcées & un rire pénible. Enfin, après bien des efforts pour rendre à sa Cour la confiance & la joie, il reconnut que les Rois ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent ; & le second jour, fut encore un jour de mécompte & d'ennui.

Séged ne quitta pourtant point ses Courtisans, sans les avoir assez bien guéris de leur frayeur. Retiré ensuite dans sa chambre, il

y arrangea un système de félicité pour les jours suivans, & il se mit au lit. Mais il rêva qu'un déluge avoit inondé tout-à-coup son palais & ses jardins, & il se réveilla dans le trouble & l'agitation d'un homme qui se noie. Il se rendort, & voici un nouveau désastre : il se figure qu'une armée formidable a envahi ses Etats ; il veut agir, il veut combattre ; mais, ce qui arrive assez souvent dans les rêves, il sent qu'il ne peut se remuer : il en conclut que ses sujets le livrent à l'ennemi, pieds & mains liés ; & il se réveille encore, en tressaillant de peur & de colère.

Le jour paroissoit déjà, & l'Empereur se trouvoit si agité, qu'il n'espéra plus de se rendormir. Il se leva donc, la tête pleine du déluge & de l'invasion, ne pouvant écarter ces idées funestes, ni se prêter au moindre divertissement. Sa raison prit pourtant le dessus, & il ne voulut plus se tourmenter pour des chimères ; mais avant que cette résolution fût bien affermie, la moitié du jour s'étoit écoulée : nouvelle preuve, pour Séged, du néant de nos projets ; il la sentit, & ne put s'empêcher de

gémir sur la foiblesse de l'homme, que de vains fantômes peuvent persécuter, dans le sein même du repos. Ses songes, l'avoient troublé avant & après son réveil; il s'afflige à présent, il se désole d'avoir pu être troublé par des songes. A la fin, il s'apperçoit que son affliction n'est pas plus raisonnable que l'avoient été ses frayeurs, & que c'est vouloir perpétuer les chagrins, que de perdre le présent à se lamenter sur le passé. Telle fut, à peu près, l'histoire du troisième jour; &, le soir venu, Séged remit encore son bonheur au lendemain.

Après un sommeil tranquille, Séged se leva de bonne heure, frais, vigoureux, plein de santé & d'espérance. Il descendit dans les jardins, suivi des Grands & des Dames de sa Cour; & voyant briller la gaieté sur tous les visages, il dit en lui-même: Ce jour sera certainement un jour heureux. Les rayons du soleil se jouoient sur la surface de l'eau, les oiseaux chantoient dans les bocages, & l'haleine des zéphirs agitoit doucement le feuillage des arbres. L'Empereur erroit à l'aventure dans ces lieux ri-

chantés, & s'arrêtoit de temps en temps pour entendre un concert ou pour se mêler dans une danse : tantôt il s'abandonnoit aux saillies d'une imagination vive & gaie : tantôt, prenant un ton plus grave, il faisoit des réflexions sérieuses, il proféroit des sentences qu'on trouvoit sublimes, & il goûtoit secrettement le plaisir d'être admiré.

Ainsi s'écouloit le quatrième jour, dans une paix qu'aucune idée triste, aucun accident fâcheux n'avoit encore troublée : la vue seule de l'Empereur, inspiroit la joie à ses Courtisans ; & la vue d'un bonheur, qu'il créoit en quelque sorte, le rempliſſoit lui-même de la joie la plus douce : ainsi, dis-je, s'étoient déjà passées trois heures entières, lorsque Séged fut frappé d'un cri perçant, que jetèrent toutes les femmes à-la-fois : il regarde, & il voit fuir avec précipitation les femmes, les hommes, en un mot toute sa Cour. Ce désordre étoit causé par un jeune crocodile, que la faim ou l'envie de changer d'élément avoit fait sortir du lac pour se promener dans les jardins. Outré de ce contre-temps, Séged va droit au perturbateur de

ſes plaiſirs, & le force à ſe rejeter dans le lac : mais il ne put retenir les fuyards, ni calmer ſitôt leurs terreurs paniques. Les Dames, enfermées dans leurs appartemens, ne s'y croyoient pas encore en ſûreté ; on ne ſongeoit qu'à la gueule du monſtre, dont on avoit eu tant de peine à ſe ſauver. Comment ſe livrer aux ſaillies de la gaieté ? On ne pouvoit pas même ſe prêter à une converſation tranquille.

Séged eut donc tout le temps de réfléchir ſur les accidens ſans nombre qui ſont partout en embuſcade pour intercepter le bonheur de l'homme, & qui attendent le moment même du plaiſir, comme le ſignal de leur fâcheuſe apparition : il eut, du moins, la conſolation de penſer qu'il n'y avoit point eu de ſa faute dans cette dernière aventure, & qu'il ſeroit aiſé de ſe précautionner contre un ſemblable malheur. Il ſongea, enſuite, aux plaiſirs du jour ſuivant ; & comme il avoit déjà vu que les menaces de l'autorité ne peuvent rien contre l'ennui, qu'on n'attire & qu'on ne fixe le plaiſir que dans le pays de la liberté, il révoqua la loi pénale qu'il avoit imprudemment

imprudemment publiée. Il ne s'en tint pas là. Pour répandre, à coup sûr, la joie parmi les courtisans, il annonça des prix pour ceux qui se distingueroient dans les fêtes du lendemain. L'or & les perles, les étoffes, les bijoux, les couronnes, furent étalés dans une salle du palais, & promis à tous ceux qui perfectionneroient les plaisirs, en augmenteroient la somme.

A la vue de ces trésors, l'alégresse éclata dans tous les yeux, toutes les bouches s'ouvrirent pour célébrer la magnificence de l'Empereur; & l'émulation générale, si puissamment excitée, promettoit les fêtes les plus charmantes qu'on eût encore vues. Mais on s'apperçut, bientôt, que toute passion trop vive ôte à l'ame sa tranquillité ; que semblable à un doux zéphir, la joie ne se fait sentir que dans le calme : ce qu'on desire beaucoup, on craint beaucoup de ne pas l'obtenir. Or, comment la joie pourroit-elle habiter avec la crainte?

Le lendemain ne fut donc, pour les prétendans aux prix, qu'un jour de travail, de peine & d'inquiétude; ils ne disoient, ils ne

faiſoient rien qu'avec un effort viſible, dont on ſouffroit preſque autant qu'eux-mêmes. On les admiroit quelquefois : mais ils vouloient trop plaire, & ils ne plurent point; ajoutez que Séged ne put voir, ſans quelque dépit, qu'ils fiſſent pour ces prix, beaucoup plus qu'ils n'avoient jamais fait pour lui-même. Cependant le ſoir approchoit, & l'émulation n'en devenoit que plus ardente & plus pénible. Ceux qui, ſentant leur infériorité, ne pouvoient s'empêcher de prévoir leur défaite, ſoulageoient déjà leur mauvaiſe humeur, par des regards irrités & des murmures injurieux. L'Empereur, de ſon côté, n'étoit guère plus à ſon aiſe. Perſuadé que des prix diſputés avec tant d'ardeur ne pouvoient être diſtribués avec une juſtice trop exacte, il n'oſoit ſe permettre un moment d'inattention. Il employa tout le jour à peſer les talens, à évaluer, à comparer les divers genres de mérite, à ſe tourmenter beaucoup ſans pouvoir ſe décider. A la fin, il fit réflexion que toute ſon équité ne conſoleroit pas les vaincus; & que, dans un jour deſtiné au plaiſir, il y auroit une

eſpèce de cruauté, à faire tant de malheureux. Il prononça donc, que les prétendans avoient tous également bien fait; & il les renvoya tous, avec de riches préſens, d'une valeur parfaitement égale.

Mais il vit, bientôt, qu'en voulant contenter tout le monde, il n'avoit pas choiſi un fort bon moyen d'y réuſſir: ceux qui avoient compté ſur les prix, s'indignèrent de ſe voir confondus dans la foule; ils avoient, pourtant, reçu des préſens plus magnifiques encore que ces prix. Magnificence perdue. Ils trouvèrent mauvais qu'on leur refuſât tout à-la-fois & la diſtinction qu'ils avoient méritée, & le plaiſir de jouir de la mortification de leurs rivaux. Voilà donc, dit Séged, voilà ce que doit ſe promettre l'homme qui fait dépendre ſon bonheur du bonheur des autres. Il ſe retira, pour ſe livrer à ſes réflexions; &, pendant qu'on murmuroit contre ſa libéralité, il vit finir fort triſtement le cinquiéme jour.

Le matin du ſixième, Séged ne manqua pas de renouveler ſon ferme propos d'être heureux; mais ſes fêtes les mieux conçues

& les mieux préparées, lui avoient ſi mal réuſſi, qu'il ne voulut, pour les plaiſirs de cette journée, d'autre ordonnateur que le haſard. Il déclara qu'il ſeroit permis à chacun d'amuſer les autres à ſa mode, & de ſe divertir lui-même à ſa fantaiſie.

Cette diſpenſe de toute gêne, fut le ſignal de l'alégreſſe univerſelle, & l'Empereur crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit. On courut aux jardins, & il s'y promenoit tranquillement, lorſqu'il entendit un Courtiſan qui, rêvant ſeul dans un cabinet de verdure, diſoit aſſez haut : Qu'a-t-il donc plus que nous, ce Séged qui exige notre vénération & nos hommages? Il a fait, dit-on, de grandes choſes : mais que fait-il à préſent? La molleſſe à laquelle il s'abandonne, ne le met-elle pas au niveau du dernier de ſes ſujets? Séged ſe ſentit d'autant plus indigné de ce monologue, que l'homme qui parloit s'étoit toujours montré le plus vil de ſes adulateurs. Il fut tenté de prendre un parti violent : mais il fit réflexion que ce que le Courtiſan s'étoit dit à lui-même, & ſans vouloir être entendu, n'étoit, à proprement

parler, qu'une penſée ; il voulut croire même que cette penſée injurieuſe, n'étoit qu'une ſaillie d'humeur, qu'une boutade ſans conſéquence ; en un mot, au lieu de perdre ou de flétrir ſon indigne Cenſeur, il ſe promit ſeulement de l'éloigner de la Cour, ſous quelque prétexte honnête. Cette réſolution priſe, & tout deſir de vengeance étouffé, il trouva dans la victoire ſecrette qu'il remportoit ſur lui-même, un calme & une joie qui ſe répandirent ſur tout le reſte de ſa journée.

Le lendemain, ſeptième jour, Séged ſe ſentoit encore dans cette heureuſe ſituation ; & tout alla bien juſqu'au moment où il leva les yeux, par haſard, ſur un arbre au pied duquel il étoit aſſis : il ſe reſſouvint, alors, que c'étoit ſous un pareil arbre qu'il avoit paſſé une nuit cruelle, après ſa défaite dans le royaume de Goïama. Cette défaite, & tous les malheurs qui l'avoient ſuivie, lui remplirent l'eſprit d'images lugubres, qu'il eut bien de la peine à diſſiper. Il en vint pourtant à bout, & il commençoit à renouer le fil de ſes plaiſirs, lorſqu'il le vit rompre encore par ces querelles que les prix avoient

occaſionnées. Il tâcha de les calmer, par des repréſentations pleines de raiſon & de bonté; mais ce fut en vain : il ſe vit déſagréablement réduit à employer l'autorité & les menaces.

Le huitième jour, l'Empereur fut éveillé, de grand matin, par un mouvement extraordinaire qui ſe fit dans les appartemens : il en demanda la cauſe, & on lui apprit que la Princeſſe Balkis, ſa fille unique, venoit de tomber malade. Il ſe lève; il mande, il interroge les médecins; & il voit, par leurs réponſes, qu'ils n'eſpèrent que foiblement la guériſon de la Princeſſe. Ici, finiſſent les fêtes du Palais de Dambée. Séged ne s'occupa plus que de ſa chère fille; &, le dixième jour, il lui ferma les yeux.

Tels furent les dix jours, que Séged deſtinoit à ſe délaſſer des fatigues de la guerre, & des ſoins du gouvernement. C'eſt lui-même qui tranſmet cette hiſtoire à la poſtérité. Profitez-en, mortels préſomptueux, & ne dites jamais : Ce jour ſera un jour de bonheur.

(The Rambler, vol. 4, n°s 204 & 205.)

VII.

LES OISEAUX

DE LA MONTAGNE DE CAF,

CONTE ARABE.

SAPHEDDIN ALI, Sultan de Damas, étoit un Prince assez bon, mais peu religieux, & excessivement vain; qui se piquoit d'une politique profonde, & se croyoit habile, parce qu'il n'avoit pas encore été malheureux. Il avoit à sa Cour le Cheik Ibrahim, surnommé le favori du Prophète; & quoiqu'il ne s'avisât guère de consulter ce saint Docteur, quoiqu'il ne crût point au don des miracles dont le Ciel l'avoit doué, il respectoit du moins, avec toute l'Asie, l'éminence de ses vertus & la sublimité de ses connoissances. Un jour qu'il s'entretenoit avec lui familièrement, il lui dit: Favori du Prophète, que pensez-vous de la prospérité de mon règne, & des fondemens sur lesquels

je l'ai appuyée? J'ai étudié les hommes en philoſophe & en roi, & je me flatte de les bien connoître: c'eſt pour cela, que je n'ai pu me réſoudre à confier le ſceau & l'épée de l'Etat à l'Emir Morad, votre ami: il ne manque pourtant ni de bon ſens, ni de bravoure, & je conviens avec vous qu'il a toutes les vertus d'un bon Muſulman; mais, mon cher Docteur, ce n'eſt pas là l'étoffe dont on fait un Viſir. J'ai préféré Schabour, en qui j'ai trouvé des idées plus étendues, & des principes moins gênans; du génie, de l'activité, de l'adreſſe, ce qu'il falloit enfin pour entrer dans mes vues & pour les ſuivre. L'événement a juſtifié mon choix. En ſuivant le plan que je lui ai tracé, Schabour a battu le Sultan d'Alep; il lui a enlevé ſes plus fortes places, & l'a réduit à ſigner la paix, aux conditions un peu dures que j'ai preſcrites. Il me ramène actuellement l'armée victorieuſe, dont il a ordre de licencier, en chemin, la meilleure partie. Pendant que mon Viſir jouoit ſur la frontière un rôle aſſez brillant pour s'en laiſſer peut-être éblouir, je tenois à portée de mon cimeterre une tête qui me

répondoit de ſa fidélité, la tête de ſon fils, à qui j'avois donné, ſans affectation, le gouvernement de ma capitale. Je veillois de près aux affaires du dedans; j'éclairois la conduite des Emirs, des gens de Loi, de mes tréſoriers, ſur-tout, & je contenois le peuple, que la rigueur des impôts faiſoit murmurer. Enfin, après une guerre heureuſe, qui n'a point trop appauvri mon épargne, j'ai, grace à mes ſoins, des miniſtres habiles & fidèles, des troupes invincibles, un peuple accoutumé à la patience & au travail, un peuple qui me craint, & qui m'aimera, ſans doute, dès que je lui aurai fait goûter les douceurs de la paix. Convenez donc, Docteur, que la prudence humaine, dont vous dites tant de mal, ne laiſſe pas d'avoir ſon prix & ſon utilité. Je ne lis pas, comme vous, ce qui eſt écrit ſur la table de lumiere; mais, je m'imagine qu'on y lit en gros caracteres : *Malheur aux imprudens!* N'en doutez point, Seigneur, répondit le ſage Ibrahim, & ſachez qu'on y lit auſſi : *Malheur aux ſuperbes!* Hélas! votre prudence & votre proſpérité ſont

peut-être également vaines : mais, en les ſuppoſant réelles, ſont-elles à vous, & n'eſt-ce pas du Ciel que vous tenez l'une & l'autre ? Avez-vous pu, ſans lui, connoître le vrai & faire le bien ? O Sultan de Damas ! que penſeriez-vous d'un aveugle qui diroit *je vois le chemin*, ou d'un paralytique qui ſe vanteroit d'y marcher ?

Le Sultan ſourit de cette grave remontrance, qu'il traita de pieuſe incartade ; mais il n'eut pas le temps d'y répondre. On vint l'avertir que l'Emir Morad, arrivé de l'armée, demandoit à lui annoncer, dans le moment même, une nouvelle très-importante. L'Emir entra donc, & dit ſa nouvelle, qui ne pouvoit être ni plus importante, ni plus fâcheuſe. Schabour avoit publié l'ordre qui lui enjoignoit de licencier une partie des troupes ; mais le perfide ne s'étoit pas preſſé de le mettre en exécution. Les ſoldats murmurèrent, comme il l'avoit prévu, contre un congé ſans récompenſe, qui les renvoyoit à de vils travaux, dont ils avoient perdu l'habitude ; & le Viſir, ſous prétexte d'éteindre le feu, fit tout ce qu'il falloit pour

l'allumer de plus en plus. Il blâma mollement les mutins, il parut les plaindre; &, s'ouvrant davantage à quelques-uns de leurs Officiers, il parla du tréſor de Saphed-din; il fit entendre que ſi on lui en donnoit la clef, tout le monde ſeroit content. Cependant, il s'approchoit toujours de Damas, & il n'en étoit plus qu'à deux petites journées, lorſque, voyant les choſes au point où il les ſouhaitoit, depuis long-temps, il leva le maſque, & fit révolter toute l'armée : en un mot, il venoit d'être proclamé Sultan. En vain Morad avoit-il tenté de s'oppoſer à la révolution. Il avoit vu tailler en pièces une poignée de braves gens qui s'étoient joints à lui; & préférant, enfin, le ſalut de ſon maître à la gloire de mourir comme eux, il s'étoit fait jour, le cimeterre à la main, & venoit lui annoncer en hâte le danger qui menaçoit ſa propre perſonne. Hélas! Seigneur, ajouta-t-il, ce danger eſt plus preſſant encore que vous ne penſez : Togrul, le digne fils de Schabour, a ſéduit les habitans de votre capitale, il a corrompu juſqu'à vos gardes, & il n'attend, m'a-t-on dit, qu'un

courrier de ſon père, pour porter ſur vous ſes mains criminelles. Ce courier eſt peut-être aux portes de Damas ; &, pour ſauver votre tête ſacrée, je n'ai que le moment où je vous parle. O mon auguſte maître ! ſouffrez que je vous conduiſe à la fortereſſe de Mervat, où le brave Sélim commande en votre nom, & ſous mes ordres. Là, vous pourrez attendre qu'il plaiſe au Ciel de changer le cœur des rebelles, ou de confondre leur audace : là, du moins, vous n'aurez pas un ſoldat qui ne mette ſon bonheur à mourir à vos pieds, s'il ne peut vous défendre.

Frappé de ce coup terrible, Sapheddin ne répondit au fidèle Morad que par un regard, où ſe peignirent ſa reconnnoiſſance & ſa douleur. Il ſe tourna enſuite vers le Cheik, comme pour lui demander ſon avis dans une conjoncture ſi critique. Partons, lui dit le ſaint homme, partons, Seigneur, ſans différer ; recevons le mal qu'Alla nous envoie, & attendons le bien qu'il nous réſerve. A l'inſtant même, le Sultan chargea l'Emir de tenir des chevaux prêts, à une porte ſecrette du ſérail, où il ſe rendit bientôt lui-même,

accompagné du Cheik, & déguisé en esclave. Ils partirent tous trois; & courant toujours, par des chemins peu fréquentés, ils arrivèrent heureusement à Mervat, sur les frontières de la Palestine.

Cependant, Schabour marchoit à Damas, avec l'armée complice de sa rebellion. Il y fut reçu aux acclamations du peuple, toujours ami & toujours dupe de la nouveauté; mais ces vains applaudissemens, ne le consolèrent point de l'évasion du Sultan. Schabour, comme tous les héros scélérats, pensoit qu'un grand crime n'est funeste à son auteur, que quand il n'ose ou ne peut le consommer. Ainsi, dès qu'il sut que Saphed-din s'étoit jeté dans Mervat, il détacha un gros corps de cavalerie, pour bloquer exactement cette fortereſſe, en attendant qu'on l'assiégeât dans les formes. S'il eût pu s'éloigner de la capitale, où il falloit affermir son usurpation, il ne se fût fié qu'à lui-même d'un siège si important; mais il crut devoir s'en reposer sur Togrul, qu'il fit partir peu de jours après, en lui donnant ses meilleures troupes & ses plus habiles officiers.

Togrul jura de reprendre le captif qui lui étoit échappé, & commença le siège, d'un air à faire juger qu'il ne seroit pas long. Effectivement, malgré la vigilance de Morad, malgré le courage de la garnison, animée par son exemple & par la présence du Sultan, la place fut battue avec tant d'ardeur & de succès, que le vingt-cinquième jour tout fut prêt pour donner l'assaut. Ce jour-là, dès le grand matin, cinquante éléphans, rangés de front & chargés de tours, d'où partoit une grêle de flèches, avancèrent lentement jusques sur le bord du fossé, où, défilant à droite & à gauche, ils démasquèrent l'armée rebelle, dont ils avoient couvert l'approche. Elle étoit de trente mille hommes, & formoit une longue colonne divisée en trois corps, qui, se suivant de près & se soutenant l'un l'autre, marchoient avec autant d'ordre que de résolution. Les assiégés, réduits à quelques centaines de combattans, virent de dessus la brèche cet appareil formidable avec une morne intrépidité, sans frayeur & sans espérance. Mourons, dit le Sultan au Cheik, cédons à mon malheur,

puiſqu'il m'arrache des mains les armes ſecrettes que je préparois. En arrivant ici, je dépêchai à Damas un officier de la garniſon, chargé de lettres & d'inſtructions pour quelques Emirs eſtimables, que le torrent de la révolution a ſans doute entraînés malgré eux. J'en envoyai un autre au Sultan de Jéruſalem, pour l'inviter à ne pas trahir la cauſe des Rois, & à prévenir les ſuites du mauvais exemple que mon peuple donne aux peuples voiſins. J'eſpérois qu'avec un peu plus de temps, ces meſures... Le temps n'y feroit rien, interrompit l'homme de Dieu; vos meſures, Seigneur, ont échoué. Le Sultan de Jéruſalem ne vous craint plus, & il ne vous pardonne pas la paix ruineuſe & humiliante que vous avez donnée à ſon ancien allié, le Sultan d'Alep. Il a répondu à votre Envoyé qu'il s'en rapportoit à la déciſion du ciel; qu'il vivroit, en bon voiſin, avec le Prince qu'on verroit aſſis ſur le trône de Damas. L'autre officier, a été découvert & arrêté en arrivant; & les lettres dont vous l'aviez chargé pour vos amis ſecrets, ne ſerviront qu'à montrer au Tyran les têtes qu'il

doit abattre. Mourons donc, s'écria encore une fois Sapheddin ; le Ciel laiſſe triompher le crime & mon ennemi ; le Ciel, qui devroit me venger, veut me perdre. Non, Prince, reprit gravement le ſaint Docteur, le Ciel veut vous ſauver ; &, ce que vous lui rendez moins facile, il veut vous corriger & vous inſtruire. Il pouvoit prévenir vos malheurs, il pouvoit les réparer, ſoit par les moyens que vous avez choiſis, ſoit par d'autres du même ordre ; mais votre orgueil ſe fût obſtiné à méconnoître ſa providence. Ce qu'elle eût fait pour vous, en ſe cachant ſous le voile des événemens humains, vous l'euſſiez attribué aux hommes, & ſur-tout à vous-même : la reconnoîtrez-vous, du moins, dans le prodige dont vous allez être ſpectateur ? Levez les yeux, Prince ; & voyez l'armée auxiliaire qu'Alla vous envoie, des extrémités du monde.

Le Sultan leva les yeux, & vit arriver, du côté de l'orient, une armée d'oiſeaux, moins nombreuſe que celle des aſſiégeans, mais rangée dans le même ordre, & qui s'étendit ſur leurs trois diviſions, comme un triple

triple nuage (1). Ces oiſeaux, plus gros que les aigles, & plus noirs que les corbeaux de nos contrées, tenoient chacun trois cailloux, un dans leur bec & deux dans leurs ſerres; & ſur chaque caillou étoit écrit le nom du rebelle qu'il devoit frapper. A la tête de l'avant-garde, & hors de rang, le Général de l'armée aérienne ſe faiſoit reconnoître à ſon plumage pourpre & blanc, à la nobleſſe de ſa figure & à la fierté de ſon vol. Deux oiſeaux bleux, de moindre apparence, voloient à ſa ſuite, & pouvoient paſſer pour ſes aides-de-camp. Ces derniers jeterent un grand cri, qui fut le ſignal du maſſacre univerſel. En un inſtant, les pierres fatales tombèrent à leur deſtination : les têtes proſcrites furent écraſées; & dans toute l'armée ennemie il ne reſta d'homme vivant que le Général, qui ſe mit à fuir vers Damas, avec une viteſſe digne de ſa frayeur. Le Général oiſeau prit ſon vol du même côté; ſes deux officiers s'abattirent aux pieds du Cheik; & l'armée victorieuſe, mê-

(1) Voyez la Bibliothèque Orientale, au mot *Ashab-fil*.

lant ſes cris aux cris de joie des aſſiégés, revola vers la région du ciel, d'où elle étoit venue.

Le Sultan, ravi de ſa délivrance, quoiqu'un peu fâché que ſa politique n'y entrât pour rien, céda aux ſentimens de religion, qu'un bonheur ineſpéré fait naître dans l'ame la moins pieuſe. Puiſſance d'Alla, s'écria-t-il, vous égalez ſa bonté! Qui peut vous comprendre l'une ou l'autre? O Docteur! je l'avoue enfin, tout eſt impoſſible à l'homme, & rien n'eſt difficile à Dieu. Bientôt, Seigneur, vous le verrez encore mieux, répondit Ibrahim; laiſſons aux défenſeurs de Mervat le ſoin de recueillir les dépouilles, & ſuivons, ſi vous m'en croyez, le malheureux chef de cette armée de morts; voyons ce que produira dans votre Capitale l'étrange nouvelle qu'il eſt réduit à y porter lui-même. En même temps, le ſaint homme frappant la terre du pied, on en vit ſortir un petit char d'ébène, où le Sultan conſentit à s'aſſeoir avec lui. Quatre longues treſſes de ſoie s'attachoient ſur le devant à quatre anneaux d'or, & formoient à l'autre bout

deux colliers légers & commodes; les oiſeaux bleux y paſſèrent le cou, en prenant un eſſor proportionné à la longueur de leurs traits, & le char roula rapidement ſur le chemin de Damas. Au reſte, le char & l'attelage étoient enveloppés d'un nuage léger, tranſparent du dedans au dehors, comme ces étoffes claires qu'on applique aux jalouſies des ſultanes; enſorte que, ſans être vus, les deux voyageurs appercevoient diſtinctement tous les objets. Ils virent donc à peu de diſtance devant eux, le fils de Schabour fuyant à toute bride, & l'oiſeau vainqueur qui, réglant ſon vol ſur la courſe du cheval, ſembloit garder à vue ſon fugitif. Favori du Prophète, dit alors Sapheddin, que dois-je penſer du libérateur que le Ciel m'a choiſi? quel eſt ce merveilleux oiſeau? d'où vient-il, & où a-t-il levé l'armée volante qui vient de diſparoître? Le ſaint Docteur répondit: Prince, votre libérateur eſt le Simorgue (1), cet oiſeau immortel, à

(1) Voyez la Bibliothèque Orientale, aux mots *Simorg* & *Caf.*

qui le Ciel a donné l'intelligence & la parole, qui lit le ſaint Alcoran ſans commentaire, & qui ſe déclara proſélyte du Prophète long-temps avant que le Prophète fût né : il règne ſur la montagne de Caf, & c'eſt de là qu'il vous a lui-même amené un détachement de ſa nombreuſe armée. Cette montagne, qui environne la terre comme un cercle d'émeraude, eſt peuplée d'animaux prodigieux, dont les eſpèces nous ſont inconnues, & de créatures raiſonnables, plus parfaites que les enfans d'Adam. C'eſt là qu'habitent les Péris & les Périſes, les Dives mâles & femelles, les Génies bons & mauvais. C'eſt là, comme dans un arſenal ſecret, qu'Alla tient en réſerve les machines extraordinaires de ſa providence. Hélas ! Prince, vous l'avez réduit à les employer, pour vaincre l'orgueil de votre fauſſe ſageſſe. Profitez au moins du prodige que vous lui coûtez, & gémiſſez d'en avoir eu beſoin.

Pendant que Sapheddin écoutoit attentivement les inſtructions de l'homme de Dieu, Togrul couroit à Damas avec tant de rapi-

dité, qu'il y arriva le ſoir du même jour. Il trouva le peuple dans la grande place, occupé des fêtes qu'y donnoit l'uſurpateur à l'occaſion de ſon couronnement. La foule s'écartant par reſpect, Togrul, toujours ſuivi du char inviſible, parvint au pied d'une eſtrade ſuperbement décorée, où paroiſſoit Schabour, environné d'une cour brillante, & aſſis ſur un trône d'or. Venez, Prince, cria le Tyran à ſon fils, venez mettre le comble à la joie publique; ſachons de vous-même le détail de votre victoire & le ſort de notre ennemi. Togrul monta ſur l'eſtrade, comme un criminel ſur l'échafaud, & conta ſuccintement ſa malheureuſe hiſtoire, l'extrémité où il avoit réduit les aſſiégés, l'apparition des oiſeaux noirs, & l'entière deſtruction de ſon armée: il finit en montrant au haut des airs le Général ennemi, qui ſembloit ne l'avoir ſuivi juſqu'à Damas, que pour atteſter un événement ſi peu croyable. Qu'on me donne mes flèches, s'écria Schabour, en s'élançant hors de ſon trône; lâche, avant de te poignarder, je veux percer, à tes yeux, ce monſtre ridicule,

que tu m'annonces comme ton vainqueur. Alors, l'oiseau immortel ouvrant les serres, laissa tomber sur le père & sur le fils, deux cailloux énormes qu'il leur gardoit; & d'une voix qui ébranla les minarets, il fit entendre ces paroles: *Gloire à Dieu, malheur aux tyrans & à leurs complices!* Les spectateurs, effrayés du prodige, s'appliquèrent la menace: ils se prosternèrent la face contre terre, en demandant pardon de leur révolte; puis, se relevant comme de concert, ils firent retentir la place de ces cris sans cesse répétés: *Vive le Sultan Sapheddin Ali! les cœurs de ses esclaves sont dans sa main; que les têtes de ses ennemis soient sous la plante de ses pieds!*

A ces marques de repentir, que le Simorgue attendoit, il revola paisiblement à la montagne de Caf; les oiseaux bleux se dételèrent & le suivirent; & le nuage qui environnoit le char se dissipant tout-à-coup, on vit paroître le légitime Sultan & le favori du Prophète. Sapheddin alla s'asseoir sur le trône, que ses infidèles sujets avoient préparé pour Schabour. De là, jetant sur eux un

regard ſerein, ce bon Prince eut pitié de leur confuſion & de leur frayeur; il fit ſigne au Cheik, qui ſe tenoit debout ſur l'eſtrade, de raſſurer ce peuple éperdu : Muſulmans, dit alors le ſaint homme, Alla & le Sultan connoiſſent la ſincérité de votre repentir, ils vous aiment & ils vous pardonnent; ſouvenez-vous de la faute qu'ils ont oubliée, & n'y voyez plus qu'un nouveau motif de fidélité : & vous, ſublime Sultan, faites ſervir à votre bonheur & au nôtre les lumières & les vertus que le Ciel vous a données; mais défiez-vous des illuſions de la ſageſſe mondaine, de cette ſageſſe préſomptueuſe qui veut & croit tout voir, qui s'embarraſſe dans ſes propres ſubtilités, & appelle de loin le malheur, par les précautions mêmes qu'elle prend contre lui. Soyez prudent, ſans raffinement & ſans inquiétude. Joignez, à une prévoyance raiſonnable, une activité modérée; & quand vous aurez fait tout ce qui dépend de vous, attendez tout du Ciel, comme ſi vous n'aviez rien fait.

Sapheddin fit de ces maximes la règle de ſa conduite. Il donna la place de Schabour

au vertueux Morad ; il n'entreprit rien d'important ſans conſulter ce digne Vifir & l'homme de Dieu : en un mot, Sapheddin fut déſormais un prince religieux, vraiment ſage, & d'autant plus ſage, qu'il crut moins l'être.

VIII.

LE DOYEN DE BADAJOZ.

CONTE MORAL,

TIRÉ DE L'ESPAGNOL (1).

LE Doyen de la cathédrale de Badajoz, étoit plus ſavant lui ſeul que tous les Docteurs de Salamanque, en y joignant ceux de Conimbre & d'Alcala. Il entendoit toutes les langues mortes & vivantes; il poſſédoit toutes les ſciences divines & humaines : mais malheureuſement il ne ſavoit pas la magie, & il en étoit inconſolable. On lui dit qu'il y avoit dans un fauxbourg de Tolède un Magicien très-habile, qui ſe

(1) Ce Conte n'eſt point oriental; mais il peut figurer avec les pièces les plus ingénieuſes de ce Recueil. M. l'abbé Blanchet a tiré l'idée de ce Conte d'un ancien livre fort eſtimé en Eſpagne, lequel a pour titre : *El Conde Lucanor.* Le Prince Dom Manuel eſt auteur de la fiction, qui ſe réduit à peu de choſe; mais le reſte appartient à l'Abbé.

nommoit Dom Torribio. Sur-le-champ il fait ſeller une bonne mule, il part pour Tolède, & va deſcendre à la porte d'une aſſez vilaine maiſon, où ce grand homme étoit logé. Seigneur Magicien, lui dit-il en l'abordant, je ſuis le Doyen de Badajoz. Les ſavans d'Eſpagne me font l'honneur de m'appeler leur maître; mais je viens vous demander un titre plus glorieux, celui de votre diſciple. Daignez m'initier aux myſtères de votre art, & comptez ſur une reconnoiſſance digne du bienfait & de ſon auteur.

Dom Torribio n'étoit pas fort poli, quoiqu'il ſe piquât de vivre avec la meilleure compagnie de l'Enfer. Il répondit à Monſieur le Doyen, qu'il pouvoit chercher ailleurs un maître de magie; que pour lui il étoit las d'un métier où il n'avoit gagné que des complimens & des promeſſes, & qu'il ne déshonoreroit plus les ſciences occultes, en les proſtituant à des ingrats. A des ingrats! s'écria le Doyen; quoi! Seigneur Dom Torribio, vous avez trouvé des ingrats! & vous auriez l'injuſtice de me

confondre avec de pareils monſtres ! Alors il étala tout ce qu'il avoit lu d'apophthegmes & de maximes ſur la reconnoiſſance ; il débita, du ton le plus doux & de l'air le plus vrai, tous les ſentimens honnêtes que ſa mémoire put lui fournir : en un mot, il parla ſi bien, qu'après avoir rêvé un moment, le Sorcier avoua qu'il ne pouvoit rien refuſer à un galant homme, qui ſavoit tant de beaux paſſages. Jacinthe, dit-il à ſa gouvernante, vous mettrez deux perdrix à la broche ; j'eſpère que M. le Doyen me fera l'honneur de ſouper ici. En même-temps il le prend par la main, & le fait paſſer dans ſon cabinet. Là, il le touche au front, en murmurant ces trois paroles myſtérieuſes, qu'on prie le Lecteur de ne point oublier : *Ortobolan*, *Piſtafrier*, *Onagriouf* ; puis, ſans autres préparations, il ſe met à lui expliquer, avec beaucoup de netteté, les prolégomènes du grimoire.

Le nouveau diſciple écoutoit avec une attention qui lui permettoit à peine de reſpirer, lorſque Jacinthe entra bruſquement, ſuivie d'un petit homme botté juſqu'à

la ceinture, & crotté juſqu'aux épaules, qui demandoit à parler à M. le Doyen, pour une affaire très-preſſée; c'étoit le poſtillon de ſon oncle l'Evêque de Badajoz, qu'on avoit dépêché après lui, & qui avoit couru juſqu'à Tolède ſans pouvoir l'atteindre: il venoit lui apprendre que, quelques heures après ſon départ, Monſeigneur avoit eu une attaque d'apoplexie ſi violente, qu'elle faiſoit craindre les ſuites les plus funeſtes. Le Doyen jura de bon cœur, tout bas pourtant & ſans ſcandale, contre la maladie, le malade & le courrier, qui effectivement prenoient tous trois leur temps on ne peut pas plus mal. Il ſe débarraſſa du poſtillon, en lui diſant de retourner bien vîte à Badajoz, & qu'il ne tarderoit pas à le ſuivre; après quoi on reprit la leçon, comme s'il n'y avoit eu dans le monde ni oncles, ni apoplexies.

Quelques jours après, on reçut encore des nouvelles de Badajoz; mais celles-là valoient la peine d'être écoutées. Le Grand-Chantre & deux anciens Chanoines vinrent notifier à M. le Doyen, que ſon oncle, le

révérendiſſime Evêque, étoit allé recevoir dans le ciel la récompenſe de ſes vertus; que le Chapitre, canoniquement aſſemblé, l'avoit élu pour remplir le Siège vacant, & qu'on le ſupplioit de venir conſoler, par ſa préſence, l'Egliſe de Badajoz, ſa nouvelle épouſe. Dom Torribio, préſent à la harangue des députés, profita de l'occaſion en habile homme. Il prit en particulier le nouvel Evêque, & après un petit compliment convenable aux circonſtances, il lui dit qu'il avoit un fils, nommé Dom Benjamin, né avec de l'eſprit & de bonnes inclinations; mais dans lequel il n'avoit apperçu ni goût, ni talent pour les ſciences occultes : que s'étant propoſé d'en faire un bon prêtre, il avoit réuſſi, grace au ciel, dans ce pieux deſſein, & qu'il avoit la conſolation d'entendre citer ſon cher fils comme le meilleur ſujet du Clergé de Tolède; enfin, qu'il ſupplioit très-humblement Sa Grandeur de vouloir bien réſigner à Dom Benjamin le Doyenné de Badajoz, qu'elle ne pouvoit conſerver avec l'Evêché. Hélas! répondit le Prélat, d'un air un peu embar-

raſſé, je ferai toujours tout ce qui pourra vous être agréable : cependant, il faut vous dire que j'ai un parent dont je ſuis l'héritier, un vieil eccléſiaſtique, qui n'eſt bon qu'à être Doyen, & que, ſi je ne lui donne pas cette place, me voilà brouillé avec toute ma famille, que j'aime juſqu'à la foibleſſe. Mais, ajouta-t-il d'un ton plus affectueux, ne comptez-vous pas venir à Badajoz ? auriez-vous la cruauté de m'abandonner, préciſément quand je commence à pouvoir vous être utile ? Croyez-moi, mon cher maître, partons enſemble, & ne ſongez qu'à l'inſtruction de votre diſciple. Vous pouvez être tranquille ſur l'établiſſement de Dom Benjamin, je m'en charge ; &, tôt ou tard, je ferai pour lui plus que ſon père ne demande : un mince Doyenné, au fond de l'Eſtrémadure, n'eſt point un bénéfice qui convienne au fils d'un homme tel que vous.

Il y avoit ſimonie, diſent les Canoniſtes, dans le marché que le Prélat propoſoit au Magicien ; cependant, il eſt certain que ce marché fut conclu, ſans que deux perſon-

nages ſi éclairés en aient jamais eu le moindre ſcrupule. Don Torribio ſuivit à Badajoz ſon illuſtre élève; il eut un bel appartement dans le palais épiſcopal, & il ſe vit reſpecté de tout le diocèſe, comme le favori de Monſeigneur, comme une eſpèce de Grand Vicaire.

Sous la conduite d'un ſi habile maître, l'Evêque de Badajoz fit des progrès rapides dans les ſciences ſecrettes: il s'y livra même dans les commencemens avec une ardeur qui pouvoit paroître exceſſive; mais il modéra peu à peu cette eſpèce d'intempérance; & il fit ſi bien, que les études magiques ne nuiſirent point aux devoirs de l'Epiſcopat. Il s'étoit intimement convaincu d'une maxime très-importante aux Eccléſiaſtiques ſorciers, ou ſimplement philoſophes & gens de lettres, que ce n'eſt pas aſſez pour eux d'aller au Sabbat, & d'orner leur eſprit de ce que les ſciences humaines ont de plus curieux; qu'ils doivent encore enſeigner aux autres le chemin du ciel, & faire fleurir dans l'ame des fidèles la ſaine doctrine & les bonnes mœurs.

Ce fut en ſe conduiſant par des principes ſi ſages, que le ſavant Prélat remplit bientôt toute la chrétienté du bruit de ſon mérite; & que, lorſqu'il y penſoit le moins, il ſe vit nommé à l'Archevêché de Compoſtelle. Le peuple & le clergé de Badajoz gémirent, comme on peut croire, de l'événement qui leur enlevoit un ſi digne paſteur; & les Chanoines de la Cathédrale, pour lui donner une dernière marque de leur reſpect, lui déférèrent unaniment le choix de ſon ſucceſſeur.

Dom Torribio, ne s'endormit pas dans une ſi belle occaſion de placer ſon fils. Il demanda l'Evêché au nouvel Archevêque; & ce fut avec toutes les graces imaginables, que le nouvel Archevêque le lui refuſa. Il avoit tant de vénération pour ſon cher maître! il étoit ſi affligé, ſi honteux de lui refuſer une choſe qui paroiſſoit toute ſimple! mais pouvoit-il faire autrement? Dom Fernand de Lara, Connétable de Caſtille, demandoit ce même Evêché pour ſon fils naturel: ſans avoir jamais vu ce Seigneur, il lui avoit, diſoit-il, des obligations ſecrettes,

crettes, importantes, & ſur-tout très-anciennes. C'étoit donc un devoir indiſpenſable, de préférer l'ancien Bienfaiteur au nouveau; mais, à le bien prendre, ce trait d'équité n'avoit rien que de fort agréable pour Dom Torribio; il voyoit par-là, ce qu'il devoit attendre quand ſon tour ſeroit venu, & ſon tour viendroit infailliblement à la première occaſion. Le Magicien eut l'honnêteté de croire l'anecdote des anciennes obligations, & il ſe réjouit tant qu'il put d'être ſacrifié à Dom Fernand. On ne ſongea plus qu'aux préparatifs du départ, & on alla s'établir à Compoſtelle; mais ce n'étoit preſque pas la peine, vu le peu de temps qu'on avoit à y demeurer. Au bout de quelques mois, il vint de Rome un Camérier du Pape, qui apporta la barrette à l'Archevêque, avec un bref très-honorable, par lequel Sa Sainteté l'invitoit à venir l'aider de ſes conſeils, dans le gouvernement du monde chrétien; lui permettant, de plus, de diſpoſer de ſa mitre en faveur du ſujet qu'il voudroit choiſir.

Dom Torribio n'étoit point à Compoſ-

telle, quand le courrier du S. Père y arriva; il étoit allé voir ſon cher fils, qui étoit toujours Prêtre habitué dans une petite paroiſſe de Tolède; mais il revint bientôt, & à ſon retour, il n'eut pas la peine de demander l'Archevêché vacant. Le Prélat courut au devant de lui, les bras ouverts : Mon cher Maître, lui dit-il, je vous annonce deux bonnes nouvelles au lieu d'une; votre diſciple eſt Cardinal, & votre fils va bientôt l'être, ou je n'aurai point de crédit à Rome. Je voulois, en attendant, le faire Archevêque de Compoſtelle; mais admirez ſon malheur, ou plutôt le mien : ma mère, que nous avons laiſſée à Badajoz, m'a écrit, pendant votre abſence, une cruelle lettre, qui rompt toutes mes meſures. Elle veut, à toute force, me donner pour ſucceſſeur l'archidiacre de mon ancienne Egliſe, le licencié Dom Pablos de Salazar, dont elle eſt l'intime amie & la pénitente. Elle me menace de mourir de douleur, ſi elle ne peut rien obtenir pour ce cher père en Dieu, & je ne doute pas un moment qu'elle ne tienne parole. Mettez-vous à ma place, mon

cher Maître : tuerai-je ma mère ? Dom Torribio n'étoit pas homme à conseiller un parricide ; il applaudit à la nomination de Dom Pablos, & ne se permit pas le moindre ressentiment contre la mère du Prélat. Cette mère, si on veut le savoir, étoit une bonne femme presque imbécille, qui vivoit avec son chat & sa femme de chambre, & savoit à peine le nom de son confesseur. Etoit-ce bien elle qui faisoit donner l'Archevêché à Dom Pablos ? n'étoit-ce pas plutôt une dame Galicienne, parente de cet Archidiacre, une jeune veuve fort dévote & fort jolie, chez laquelle Monseigneur alloit s'édifier assidument, depuis qu'il demeuroit à Compostelle ?

Quoi qu'il en soit, Dom Torribio suivit à Rome la nouvelle Eminence ; & à peine y étoit-elle arrivée, que le Pape mourut : il est aisé de prévoir où cet événement va nous conduire. On entre au conclave ; toutes les voix du sacré Collège se réunissent en faveur du Cardinal Espagnol : le voilà Pape. Après les cérémonies de l'exaltation, Dom Torribio, admis à une audience secrette, pleura

de joie en baiſant les pieds de ce cher élève, qu'il voyoit remplir avec tant de dignité le Trône Pontifical. Il repréſenta modeſtement ſes longs & fidèles ſervices; il rappela les promeſſes de Sa Sainteté, promeſſes inviolables, qu'elle avoit renouvelées avant d'entrer au conclave: il gliſſa quelques mots ſur le chapeau qu'elle venoit de quitter en recevant la thiare; mais au lieu de demander ce chapeau pour Dom Benjamin, il finit par un trait de modération qu'on ne comprend pas; il proteſta, que renonçant à toute eſpérance ambitieuſe, ils ſe trouveroient trop contens, ſon fils & lui, s'il plaiſoit à Sa Sainteté de leur accorder, avec ſa bénédiction, le moindre bienfait temporel, une penſion viagère qui pût ſuffire aux beſoins modeſtes d'un Eccléſiaſtique & d'un Philoſophe.

Pendant cette petite harangue, le ſouverain Pontife ſe demandoit à lui-même ce qu'il feroit de ſon Précepteur. Ne pouvoit-il enfin ſe paſſer de lui, & ne ſavoit-il pas plus de magie qu'il n'en falloit pour un Pape? lui conviendroit-il même de paroître

encore au Sabbat, & de ſe ſoumettre à l'étiquette indécente qui s'y obſerve? Toute réflexion faite, Sa Sainteté jugea que Dom Torribio n'étoit plus qu'un homme inutile, & même incommode; & ce point décidé, elle ne fut plus en peine de ce qu'elle avoit à répondre. Voici, en propres termes, ce qu'elle répondit: —Nous avons appris avec douleur que, ſous prétexte de ſciences occultes, vous entretenez un commerce abominable avec l'Eſprit de ténèbres & de menſonge; c'eſt pourquoi nous vous exhortons paternellement, à expier ce crime par une pénitence proportionnée à ſon énormité; de plus, nous vous enjoignons de ſortir des terres de l'Egliſe dans l'eſpace de trois jours, ſous peine d'être livré au bras ſéculier & à la rigueur des flammes.

Dom Torribio, ſans ſe déconcerter, répéta à rebours les trois paroles myſtérieuſes, dont le Lecteur doit ſe reſſouvenir; & s'approchant d'une fenêtre, il cria tant qu'il put: Jacinthe, ne mettez qu'une perdrix à la broche; Monſieur le Doyen ne ſoupera point ici. Ce fut là un coup de ton-

nerre pour le prétendu Pape. Il revint ſubitement d'une eſpèce d'extaſe où l'avoient jeté les trois paroles magiques, la première fois qu'elles furent prononcées. Il vit qu'au lieu d'être au Vatican, il étoit encore à Tolède dans le cabinet de Dom Torribio; il vit même, à la pendule, qu'il n'y avoit pas une heure entière qu'il étoit entré dans ce cabinet fatal, où l'on faiſoit de ſi beaux rêves. En moins d'une heure, il avoit cru être Magicien, Evêque, Archevêque, Cardinal, Pape; & il trouvoit au bout du compte, qu'il n'étoit qu'une dupe & un fripon. Tout avoit été illuſion, excepté les preuves qu'il avoit données de ſa fauſſeté & de ſon mauvais cœur. Il ſortit ſans dire mot, retrouva ſa mule où il l'avoit laiſſée, & reprit avec elle le chemin de Badajoz, ſans avoir appris ſeulement à nouer l'aiguillette.

ANECDOTES ORIENTALES.

ANECDOTE PREMIERE.

L'Eunuque incorruptible.

BAHARAM, fils du roi de Perſe Isdegerde premier, aimoit paſſionnément une jeune eſclave de la reine ſa mère; pour voir cette fille, il oſa entrer dans le harem, lieu ſacré, dont l'accès eſt défendu aux hommes, ſous les peines les plus terribles. Il y fut ſurpris par le Roi, qui lui dit d'un ton ſévère : — Prince, vous méritez la mort; mais je ſuis père, & je ne veux voir dans votre crime que l'étourderie d'un jeune

homme. Je me contente, pour cette fois, d'une légère punition, dont vous ne ſerez même que l'exécuteur. Appliquez, de votre main, trente coups de fouet à l'Eunuque qui vous a laiſſé entrer; & mettez vous-même à ſa place, un autre huiſſier dont vous me répondrez. Le prince obéit. Il donna à ſon introducteur, trente coup de fouet, accompagnés de quelques excuſes; & il gratifia du poſte vacant, un autre Eunuque, qu'il avoit toujours vu très-attentif à lui faire ſa cour. Quelques jours après, il ne manqua pas de retourner au harem; mais le nouvel huiſſier lui refuſa la porte, avec autant de fermeté que de reſpect. Les reproches, les menaces, les prières, les préſens promis & offerts, tout fut inutile; tout cela, du moins, ne valut au prince de Perſe, qu'un compliment qui l'étonna beaucoup. Fils du Roi des rois, lui dit ſon protégé, daignez enfin vous retirer; ou trouvez bon que je vous rende ce que vous avez donné à mon prédéceſſeur.

L'Hiſtoire ne nous apprend rien de plus: mais je m'imagine que le jeune Prince ſe

retira, en ſe promettant bien de faire empaler quelque jour cet huiſſier ingrat & inſolent. Je m'imagine encore qu'étant devenu Roi, il nomma ce même huiſſier, chef du harem, ou peut-être garde du tréſor royal.

(Biblioth. Orient.)

ANECDOTE II.

Ce que l'on gagne à ſe lever matin.

COSROÈS NOUSCHIRVAN avoit confié au ſage Buzurge ce qu'il avoit de plus cher, ſon peuple & ſon fils ; il l'avoit fait premier Viſir, & gouverneur du Prince de Perſe. Ce jeune Prince aimoit à ſe lever tard ; & ce défaut, ſi léger en apparence, ne put trouver grace devant le ſévère Buzurge. Craignez la pareſſe, diſoit-il à ſon élève, craignez, ſeigneur, un vice auſſi dangereux qu'il eſt difficile à vaincre. Ce qu'on donne de trop au ſommeil, eſt perdu pour les affaires, & même pour les plaiſirs. C'eſt autant de retranché, ſur une vie déja trop courte. Dormir, c'eſt ne pas vivre. Malheureuſement, des remontrances ſi ſages ne produiſoient rien ; & pour faire lever le Prince de Perſe, il falloit que, tous les matins, le premier Viſir vînt en perſonne l'arracher du lit. On croira ſans peine que cette perſécution ſalutaire, déplut beau-

coup à celui qui en étoit l'objet : mais on ne devinera jamais l'expédient qu'il imagina pour s'en délivrer. Il dit à quelques-uns de ſes gens de ſe mettre en embuſcade dans une petite cour, que le Viſir traverſoit le matin en venant chez lui ; de l'attendre là bien deguiſés, & de le voler dans toutes les formes. Tout cela fut exécuté mieux qu'une bonne action. Le lendemain, à la pointe du jour, le Viſir fut volé ſi exactement, qu'en arrivant chez ſon pupille, il n'avoit d'habits que ce qu'il en faut pour n'être par nu. Après l'avoir éveillé, il demanda pardon du déſordre dans lequel il ſe montroit, & il conta ſon aventure. Eh ! bien, Viſir, lui dit en riant le jeune Prince, me prêcherez-vous encore la vigilance ? Voilà ce que vous avez gagné à vous lever ſi matin. Seigneur, répondit Buzurge, les voleurs m'ont pris ma robe & mon turban ; une ceinture aſſez riche, une bourſe de cent pièces d'or, & un très-beau diamant que le Roi m'avoit donné. Voilà ce qu'ils ont gagné à ſe lever plus matin que moi. (Biblioth. Orient.)

ANECDOTE III.

Le Verre d'eau.

Le défenſeur de la Perſe, le brave Hormouzan, après avoir combattu ſoixante-dix fois contre les Arabes, tomba entre les mains de ces fiers conquérans, & fut conduit au Calife Omar, qui le condamna ſur le champ à perdre la tête. La mort, qu'Hormouzan avoit bravée dans les batailles, lui parut terrible ſur un échafaud. Il demanda un verre d'eau, & on le lui apporta : mais il étoit ſi troublé qu'il oublioit de boire. Bois, lui dit Omar, je te permets d'uſer encore une fois des dons du Créateur; tu ne mourras point ſans avoir bu. Comme il ne profitoit point de la permiſſion, Omar, impatienté, commanda enfin qu'on le menât au ſupplice. Prince trompeur, s'écria Hormouzan, ne viens-tu pas de me promettre que je ne mourrois point ſans avoir bu? Je n'ai pas bu. Eh!

bien, reprit le Calife, ton bon-mot ſera payé d'une bonne action. Bois & ne meurs point, je te fais grace.

(Bons-mots des Orientaux.)

ANECDOTE IV.

Le Trône.

BEHLOUL étoit un perſonnage ſingulier, moitié philoſophe & moitié bouffon, qui divertiſſoit le Calife Haroun Al-Raschid, & lui diſoit quelquefois la vérité. Un jour qu'il y avoit une cérémonie dans la grande ſalle du palais, Behloul ne trouvant plus de place, alla s'aſſeoir, ſans façon, ſur le trône même du Calife qu'on attendoit. Cette ſaillie fit rire l'aſſemblée : mais les huiſſiers n'en rirent point, & ils détrônèrent le Calife Behloul à grands coups de canne. Il en pleuroit encore, lorſque le vrai Calife entra, & lui demanda en paſſant le ſujet de ſes larmes. Commandeur des Croyans, répondit Behloul, je pleure les châtimens terribles qui te menacent. J'ai été roué de coups, pour m'être aſſis un moment à cette place dangereuſe : juge de ce que le Ciel te réſerve, à toi qui l'as ſi

long-temps occupée. Tout bon Prince que tu es, tu as fait là plus de mal que je n'y en ai fait.

(Bons-mots des Orientaux.)

ANECDOTE V.

Trait de juſtice du Calife Moſtanged.

LE Calife Moſtanged avoit fait mettre en priſon un calomniateur inſigne; & promettoit d'en faire un exemple, dont ſes pareils ſeroient à jamais effrayés. Un Courtiſan n'eut pas honte de s'intéreſſer en faveur de ce méchant homme. Il n'épargna pour le ſauver, ni ſollicitations, ni flatteries, ni intrigues. Il oſa même propoſer au Calife deux mille pièces d'or, tribut honorable, diſoit-il, qu'il paieroit de bon cœur à la clémence du Prince, ſi elle daignoit..... Parlons de ma juſtice, interrompit Moſtanged. Ton protégé mourra: mais nous ferons, ſi tu veux, un autre marché. Livre entre mes mains un ſcélérat de la même trempe, & je te fais compter dix mille pièces d'or.

(Biblioth. Orient.)

ANECDOTE VI.

Bienfaiſance du Caliſe Moſtanſer.

LE Caliſe Moſtanſer vit des fenêtres de ſon palais, beaucoup de vieilles hardes, étendues ſur les terraſſes des maiſons voiſines. Il demanda ce que ſignifioit cet étalage déſagréable. Prince des Fidèles, lui répondit un jeune Courtiſan, ce ſont les beaux habits de tous les gredins du quartier. Après les avoir lavés aſſez inutilement, ils les ont mis ſécher au ſoleil; & ils comptent s'en parer bientôt à la fête du Beiram. Ils mériteroient bien qu'on ſeringuât de l'huile ſur cette fripperie, pour leur apprendre à l'expoſer ainſi à vos regards. Laiſſez-moi faire, dit le Caliſe, je veux leur jouer un tour plus plaiſant. En même temps, il fit jeter en moule quelques centaines de balles d'or; puis s'étant fait donner une arbalêtre, il s'amuſa à tirer ſur ces terraſſes ſi mal ornées. Quand il n'eut plus de balles, Me voilà content, dit-il, ces pauvres gens

auront des robes neuves ; & s'ils diſent que le Calife eſt un eſpiègle, au moins ne diront-ils pas que ſes malices ſoient bien noires.

Voici un autre trait, qui peint encore mieux l'ame noble & généreuſe de ce bon Calife. Dès qu'il eut pris poſſeſſion du trône, un vieux Viſir le conduiſit dans un ſouterrain du palais, où il lui montra une vaſte citerne, toute remplie de pièces d'or. Que de biens ! s'écria le nouveau Monarque, & que de bonnes actions à faire ! Combien d'honnêtes gens peuvent trouver, ici, la récompenſe de leurs ſervices ! Combien de malheureux y peuvent trouver le ſoulagement de leurs peines ! O Ciel ! fais-moi bien uſer du tréſor que tu me confies, & laiſſe-moi vivre aſſez long-temps pour l'épuiſer. A ces dernières paroles, le Calife remarqua que ſon conducteur en étoit vivement ému : il voulut ſavoir pourquoi. Je ſonge, répondit le vieillard, à un ſouhait bien différent, que j'ai entendu faire au Calife Naſſer, votre aïeul. Il me prit avec lui, un jour qu'il vint viſiter cette citerne ;

& je me ſouviens qu'il s'en falloit, alors, deux ou trois braſſes qu'elle ne fût pleine. Faſſe le Ciel, dit Naſſer, que je vive aſſez long-temps pour la remplir juſqu'au bord. Hélas ! ce Calife eſt puni peut-être de tant de peines qu'il a priſes pour accumuler ces richeſſes énormes : & vous, Seigneur, vous ſerez à jamais récompenſé du plaiſir que vous aurez eu à les répandre.

(Biblioth. Orient.)

ANECDOTE VII.

L'Indienne ambitieuſe.

DANS la ville de Behlar, ville des Indes autrefois célèbre & capitale d'un grand royaume, une femme du peuple alla conſulter un Aſtrologue, ſur la deſtinée de l'enfant dont elle étoit enceinte. L'Aſtrologue lui dit qu'elle auroit un fils qui monteroit ſur le trône de Behlar, pourvu qu'elle n'accouchât point avant une certaine heure qu'il lui marqua. Elle revint chez elle, éblouie de ſa grandeur future, étudiant déjà ſon rôle de Reine-Mère; & quelques ſemaines après, elle ſentit les premières douleurs de l'accouchement. Le malheur fut, qu'elles vinrent un peu trop tôt; la Reine-Mère ſe vit menacée de ne mettre au monde qu'un vil citoyen. Que faire, pour prévenir un revers ſi humiliant? Elle ſe fit pendre par les pieds au plancher de ſa chambre; & dans cette ſituation qui

fait frémir, elle attendit le moment heureux, déterminé par les Aſtres. Ce moment arrivé, elle ſe fit détacher promptement, elle accoucha & elle mourut. Que ne peut point ſur une ame foible, cette paſſion qui ne remue, dit-on, que les grandes ames! Une femmelette ambitieuſe ſe condamne elle-même à un tourment, que le Tyran le plus cruel n'eût pas imaginé. Ce n'eſt point en voyant la mort de loin, c'eſt en la ſentant déjà, qu'elle prononce dans ſon cœur le mot atroce d'une Princeſſe Romaine: *Qu'il me tue, pourvu qu'il règne.* Le fils de l'Indienne régna en effet, ſi l'on en croit les Hiſtoriens Orientaux, & il régna même avec aſſez de gloire. Mais, ſans avoir été méchant comme le fils d'Agrippine, il finit preſque auſſi miſérablement que lui.

(Biblioth. Orient.)

ANECDOTE VIII.

Le Trône des Turcomans.

LES Turcomans, nation pauvre & mépriſée, avoient long-temps payé au Sultan du Khoraſſan, un tribut de vingt-quatre mille moutons. Excédés, enfin, de vexations & d'avanies, ils chaſſèrent les officiers qui levoient ce tribut, & ſe révoltèrent ouvertement contre le Sultan. C'étoit Sangiar le Selgiucide, l'un des plus fiers & des plus puiſſans Monarques de l'Aſie. Il marcha à la tête d'une armée formidable, réſolu, diſoit-il, d'exterminer ces Pâtres inſolens: mais l'armée fut taillée en pièces, & le Sultan tomba entre les mains des vainqueurs. Tout ſimples & tout groſſiers qu'étoient ces pauvres gens, ils conçurent qu'ils ne pouvoient traiter avec trop de reſpect un priſonnier de cette importance, ni le garder avec trop de précaution. Ils élevèrent donc un trône magnifique à leur mode,

& paré de ce qu'ils connoiſſoient de plus précieux. Tous les jours, de grand matin, ils y faiſoient monter le Prince captif, & l'y tenoient majeſtueuſement aſſis juſqu'à la fin de la journée. Les Grands de la nation, en robes de peaux d'agneau, étoient debout au pied du trône, dans un profond ſilence, les yeux baiſſés, & les mains croiſées ſur la poitrine. Enfin, la nuit venue, on ſe proſternoit devant le ſublime Sultan, on prenoit congé de lui; & pour être plus ſûr de le retrouver le lendemain, on l'enfermoit dans une cage de fer. Elle étoit aſſez grande pour qu'il pût s'y étendre & s'y tourner à ſon aiſe; & il ſe trouvoit, dit-on, beaucoup mieux là que ſur ſon trône.

(Biblioth. Orient.)

ANECDOTE IX.

Hiſtoire du Sultan Thogrul-Ben-Arſlam.

APRÈS de longues guerres heureuſement terminées, Thogrul Ben-Arſlam, Sultan de l'Irak Perſienne, ne ſongeoit plus qu'à jouir de ſes victoires, & à goûter enfin les douceurs de la paix. Il ne les goûta que trop, pour ſa gloire & pour ſa vertu. Il s'abandonna inſenſiblement à la nonchalance, à la volupté, à la débauche, ſur-tout à celle du vin; & l'on vit un Monarque Muſulman boire & s'enivrer, comme le plus vil des infidèles. A cette paſſion, Thogrul en joignit une autre moins honteuſe, & plus ridicule, la manie de faire des vers. Il en faiſoit d'aſſez bons, diſent les Hiſtoriens Perſans; & ils aſſurent même que ſa verve échauffée par le vin de Schiras, produiſoit quelquefois de vrais chef-d'œuvres. On peut les en croire, ſi l'on veut; mais qu'on s'imagine ce que ce

pouvoit être, qu'un royaume gouverné par un poëte crapuleux. Les déſordres s'y multiplioient de jour en jour, ſans que le Sultan s'en mît en peine, ou ſans qu'il y apportât d'autres remèdes, que des édits en vers, des ſatires & des couplets de ſa compoſition. On murmura, on ſe plaignit; on fit en proſe des remontrances très-ſenſées, mais très-inutiles & très-mal reçues. Enfin, quelques Émirs invitèrent ſecrettement le Roi de Carizme à venir délivrer la Perſe d'un Prince odieux & mépriſable, qui ne pouvoit ni la gouverner ni la défendre.

Le Carizmien charmé de cette propoſition, ſe prépare à envahir les Etats de ſon voiſin; & Thogrul, ce qu'on n'eſpéroit plus, Thogrul ſe réveillant au bruit des armes, ſemble avoir retrouvé tout-à-coup ſon courage & ſa raiſon. Il aſſemble ſes troupes, il les careſſe, il les anime; & ſûr des ſoldats comme de leurs chefs, il s'avance fièrement au devant de l'Uſurpateur: mais, qu'un mal qu'on aime eſt difficile à guérir! Thogrul retomba bientôt dans ſa

double maladie : il faiſoit des vers pendant les marches, & s'enivroit à tous les campemens. Un jour qu'il avoit bu comme de coutume, ſes coureurs vinrent lui annoncer l'armée ennemie qu'il croyoit bien loin, & qui arrivoit en bon ordre, toute prête à l'envelopper. A cette nouvelle, il monte à cheval ; les troupes ſe rangent comme elles peuvent, &, plus diſpoſées à fuir qu'à combattre, elles ne laiſſent pas de ſuivre leur indigne Général. On n'étoit plus qu'à la portée du trait, lorſque Thogrul élevant la voix, ſe mit à déclamer cette tirade magnifique d'un ancien Poëte Perſan : » D'un ſeul coup ma maſſe d'armes » fend en deux toute une armée, & livre » un large paſſage aux Héros qui me ſuivent » en foule. Inébranlable ſur ma ſelle, je » fais tout céder aux efforts de mon bras ; » je fais tourner la terre, comme une » meule de moulin. « Thogrul, ivre à l'excès, voyoit en effet la terre tourner, & ce fut peut-être pour en accélérer le mouvement, qu'il voulut la frapper de ſa maſſe d'armes ; mais il y mit, par malheur, plus de

force que d'adreſſe ; il caſſa une jambe à ſon cheval, & ils tombèrent tous deux de compagnie, ſans pouvoir ſe relever ni l'un ni l'autre. A l'inſtant même, un Émir de l'armée de Carizme fondit à toute bride ſur le Sultan démonté, &, d'un coup de ſabre, il lui fit ſauter la tête de deſſus les épaules (1).

Ainſi mourut le Sultan Thogrul, amèrement regretté de tous les buveurs & de tous les poëtes de ſon royaume. Un de ceux-ci, lui fit une Épitaphe que toutes les Académies de Perſe trouvèrent admirable, mais dont je crains bien que nos beaux-eſprits n'aient le front de ſe moquer. La voici fidélement traduite :

» Grand Roi, le monde a le cœur ſerré, » & l'azur des cieux change à tout mo- » ment de couleur. Il n'y avoit hier qu'une » diſtance très-petite entre ta tête & le » firmament : hélas ! il y en a aujourd'hui » une trop grande entre ta tête & ton » corps. « (Biblioth. Orient.)

(1) Vers l'an de J. C. 1194.

ANECDOTE X.

L'Eclipſe.

SOUS le règne de Bibars Bondocdar, Sultan des Mamelucs, il y eut au Caire une éclipſe de lune, dont ce Prince ſuperſtitieux craignit que ſa vie ne fût menacée. Des Aſtrologues flatteurs, n'euſſent pas manqué de lui dire qu'un grand Roi ne peut mourir que d'une éclipſe de ſoleil; mais ceux qu'il conſulta, ſe piquoient d'une grande ſincérité. Ils lui avoüèrent en honnêtes gens, que la Lune condamnoit un Prince Muſulman à une mort prochaine & inévitable. Quel Prince, au reſte? ils l'ignoroient eux-mêmes: la Lune ne leur en avoit pas dit le nom. Cette circonſtance raſſura un peu Bondocdar; & il ſe flatta d'échapper au préſage, en le faiſant tomber ſur un autre. Il avoit à ſa cour un petit-fils du Sultan dont S. Louis fut priſonnier, & que les Mamelucs aſſaſſinèrent. C'étoit juſ-

tement un Prince Muſulman, un jeune Prince ſans états, ſans amis, tout propre, ſelon Bondocdar, à ſervir de victime à l'éclipſe. Il l'invita donc à un feſtin, où il lui fit boire du vin empoiſonné; & pour cacher ſa perfidie, il but ſur le champ d'un autre vin qu'il ſe fit verſer dans la même coupe. Mais il étoit reſté au fond un peu de poiſon, & heureuſement il y en eut aſſez pour faire périr l'empoiſonneur. Ainſi, au lieu d'un Prince qu'elle demandoit, l'éclipſe en eut d'eux; & dans cette double cataſtrophe, le peuple ne vit ni l'impoſture des Aſtrologues, ni la ſcélérateſſe de Bondocdar, ni ſa punition ménagée par la Providence. Il ne vit que l'éclipſe, & il admira le pouvoir des Aſtres qui font encore plus qu'ils ne prédiſent.

(Biblioth. Orient.)

ANECDOTE XI.

Trait de ſageſſe d'un bon Prince.

IBRAHIM, Prince du Schirvan, ne ſongeoit qu'à y faire régner la juſtice & la paix, lorſqu'il apprit que Tamerlan, marchant à des conquêtes plus importantes, venoit fondre, en paſſant, ſur ſon petit État (1). Il ne vit aucun moyen de réſiſter à un ennemi ſi puiſſant, & il ne fut tenté ni de mener ſes ſujets à la boucherie, ni de les abandonner lâchement, en mettant en ſûreté ſa perſonne & ſon tréſor. Il prit donc ce qu'il avoit de plus précieux, & alla au devant de ce Conquérant terrible, prêt à lui livrer ſa tête, ſi ſes préſens & ſes ſoumiſſions ne pouvoient le fléchir. C'étoit un cérémonial établi à la cour de Tamerlan, que tous les préſens qu'on lui offroit, fuſſent, chacun dans ſon eſpèce, au nombre de neuf. Pour ſe conformer à cet uſage,

(1) An de J. C. 1386.

le Prince du Schirvan lui offrit neuf chevaux arabes, avec leurs harnois garnis de perles; neuf léopards dressés pour la chasse, avec leurs colliers d'or émaillé; neuf tentes superbement brodées; neuf tapis des Indes, & ainsi du reste : mais il ne présenta que huit esclaves. Où est le neuvième ? demanda fièrement le Monarque Tartare. Il est à tes pieds, répondit Ibrahim, en se prosternant. Tu vois en moi le plus fidèle de tes esclaves, & le plus content de son sort. Je sauve mon peuple, & j'obéis à Dieu en me soumettant à toi. Non, Ibrahim, s'écria Tamerlan, non, tu ne seras point mon esclave; tu seras mon ami, mon frère. Remonte sur ton trône, & que le peuple heureux que tu gouvernes, jouisse en paix de ta sagesse & de ma protection.

(Biblioth. Orient.)

ANECDOTE XII.

Plaiſanterie d'un Poète Perſan.

UN Roi Tartare, que je ne nomme point encore, vivoit familiérement avec le poète Ahmédi, dont les ſaillies ſingulières le divertiſſoient. Un jour qu'il ſe baignoit avec ſes courtiſans & ſon poète, Ahmédi, lui dit-il, imagine-toi que tu es dans un Bazar, où tu viens acheter des eſclaves. Nous ſommes tous à vendre : voyons combien tu nous eſtimeras. Ahmédi ſe tira le mieux qu'il put de cette commiſſion délicate. Il mit à très-haut prix les glorieux, les importans, les ſots : il dépriſa, au contraire, il plaiſanta ſans ſe gêner, ceux qui avoient aſſez d'eſprit pour entendre raillerie : en un mot, il fit ſi bien, que les Courtiſans furent contens, ou parurent l'être. Mais moi, dit enfin le Prince, combien m'eſtimes-tu ? parle en conſcience. Vous, Seigneur?... vous valez bien trente-

cinq

cinq aſpres (1). — Imbécille! la ſerviette ſeule que j'ai autour de moi en vaut trente. — Vraiment, je le ſais bien; auſſi l'ai-je compriſe dans l'eſtimation.

Voilà ce qui fut dit à Tamerlan, à ce Conquérant qui fit trembler les plus fiers Potentats, & qui inonda de ſang la moitié de la terre. Il trouva la plaiſanterie fort bonne : il fit même un beau préſent à ſon appréciateur; & c'eſt depuis ce temps-là, dit-on, qu'on ne flatte plus les Rois en Tartarie.

(Biblioth. Orient.)

(1) Environ 35 ſous de notre monnoie.

ANECDOTE XIII.

Cosroès Parviz & Siroès.

COSROÈS PARVIZ s'étoit vu enlever la couronne de Perse, dans le moment où elle venoit d'être mise sur sa tête. Il avoit soutenu ce malheur en philosophe; il l'avoit réparé en héros; & après un exil assez court, il étoit remonté l'épée à la main, sur le trône de ses pères (1). Mais le poison de la prospérité le corrompit peu à peu, & ce Prince vertueux devint un Tyran, sans presque s'en appercevoir. On ne put lui reprocher d'abord qu'un défaut, que les Rois prennent pour une vertu; je veux dire, le goût du luxe & d'une vaine magnificence. Ce goût, devenu bientôt une passion, lui créa une foule de faux besoins, toujours plus impérieux & plus insatiables. Pour avoir au moins de quoi les calmer, il fallut accumuler l'or à quelque prix que ce

(1) L'an de J. C. 590.

fût; & de-là, les injuſtices, les extorſions, les cruautés, tous les crimes, enfin, d'un Tyran prodigue & avare.

On peut juger du luxe de Cosroès, & de ſes richeſſes, par la deſcription preſque incroyable du palais qu'il fit bâtir dans la capitale de ſes Etats. C'étoit, diſent les Hiſtoriens Orientaux, un édifice immenſe, auquel on n'employa que les marbres les plus rares, taillés & polis avec le plus grand ſoin. Il étoit orné de quarante mille colonnes d'argent, qui ſupportoient des lambris de cèdre, tout brillans d'or & de pierreries. Au centre du palais, s'élevoit un dôme ſuperbe, dont la coupole, incruſtée d'azur, repréſentoit le firmament. Mille globes d'or brilloient, comme autant d'aſtres, ſous ce nouveau zodiaque, & imitoient tous les phénomènes des planètes, avec la plus préciſe exactitude. Il faut joindre à toutes ces merveilles, le tréſor prodigieux que le palais receloit dans ſes ſouterrains. Des monceaux d'or, en eſpèces & en lingots; des buffets chargés de vaſes précieux, des coffres remplis de pierre-

ries, de bijoux, de raretés ineſtimables ; en un mot, les plus riches productions de la Nature, & les plus curieux ouvrages de l'Art ; voilà, diſent nos Auteurs, ce qui formoit le tréſor de Cosroès : voilà ce que contenoient à peine cent grottes profondes, creuſées dans le roc, & fermées chacune de trois portes de fer.

Quelque exagération qu'on veuille ſuppoſer dans ces détails, il en réſultera toujours que l'opulence de Cosroès fut énorme ; & par conſéquent, que la miſère de ſes ſujets fut extrême. On conçoit, ſans peine, que l'une dut néceſſairement amener l'autre : il ne s'agit plus que de voir ce que ces richeſſes inouies valurent à leur maître, & ſi le Prince fut, à la fin, plus heureux que ſon peuple.

Les Satrapes avoient, d'abord, applaudi aux dépenſes & aux actions de Cosroès, dans l'eſpérance, apparemment, de profiter des unes & des autres. Mais quand ils virent, qu'au lieu de les enrichir, on ne ſongeoit qu'à les dépouiller & à les perdre ; que par des accuſations calomnieuſes, on

attaquoit leurs vies pour confiſquer leurs biens, ils formèrent une conſpiration générale, dont le Prince Siroès, le fils même du Roi, ſe déclara le chef. Ce fils dénaturé ne ſe contenta pas de détrôner ſon père, il le fit conduire dans une grotte du tréſor, pour l'y laiſſer mourir de faim; & ce fut au fils d'un riche Satrape que Cosroès avoit fait mourir, ce fut, dis-je, à l'implacable Hormouz, que l'exécution de cet ordre inhumain fut confiée. Qu'on juge avec quel zèle il s'en acquitta! Entre, brigand, dit-il au Roi captif, en l'introduiſant dans ſa priſon, entre dans cette caverne, où tu as caché une partie de ton butin. Tu ne verras plus ton palais merveilleux. Tu ne jouiras, ici, ni du ciel que ton orgueil te fabriqua, ni de celui que les Dieux ont créé pour les autres hommes. Mais tu vas jouir en paix & ſans diſtraction, de cet or qui te fut plus cher que toi-même. Repoſe-toi délicieuſement, ſur ces barres d'or amoncelées. Si la faim te preſſe, mange de l'or: ſi tu veux boire, on t'en fera fondre. Après ces paroles terribles, le cruel Hormouz fer-

mant à grand bruit les portes de fer, abandonna le priſonnier au tourment de ſes propres penſées. Quel tourment ! & que la mort qu'on lui annonce, lui ſembleroit douce en comparaiſon ! Sa proſpérité paſſée, ſon déſaſtre préſent, l'infidélité de ſes ſujets, l'inhumanité de ſon fils, tout le déchire & le déſeſpère ; & ſes remords, plus que tout le reſte. A la triſte lueur d'une lampe qui brûle dans ſon cachot, il voit les ſpectres ſanglans des Satrapes immolés à ſon avarice. De cet or odieux qui l'environne, il entend ſortir les cris des citoyens auxquels il l'arracha. Il croit même entendre les murmures plaintifs de toute une généartion, que la miſère publique empêcha de naître, ou qu'elle éteignit au berceau.

Cependant, le nouveau Roi n'étoit pas dans une ſituation moins violente. En condamnant ſon père à mourir de faim, il s'étoit cru plus endurci dans le crime qu'il ne pouvoit l'être encore. Il commençoit à réfléchir ſur ce parricide ſi lent, ſi atroce par ſa lenteur même ; il en frémiſſoit malgré lui ; & ſur-tout, il craignoit de s'en repen-

tir, avant de l'avoir conſommé. Il ſe hâta donc de renvoyer Hormouz, au Roi détrôné, avec ordre de le délivrer promptement des miſères de la vie. Hormouz, au comble de ſes vœux, vole à la priſon, & s'y montre tout-à-coup le poignard à la main. Ton heure eſt venue, dit-il, meurs, Tyran, par ordre de ton fils, & va dire à mon père que je l'ai vengé. Frappe, fils de Mardan, s'écria Cosroès : malheur au fils qui laiſſe vivre le meurtrier de ſon père ! L'infortuné Monarque fut obéi (1); & Hormouz alla rendre compte de ſa commiſſion : mais il mit, pour ſon malheur, trop d'exactitude dans ſon récit ; il répéta les dernieres paroles du feu Roi. Inſenſé ; lui dit Siroès, crois-tu donc que je veuille, en te laiſſant vivre, faire tomber ſur ma tête cette effrayante imprécation ? Tu mourras, meurtrier de mon père ; tu iras le conſoler, comme il conſole le tien. Auſſitôt il fit trancher la tête au Satrape, ſe flattant, ſans doute, qu'en ſacrifiant l'exécuteur de ſon

(1) An de J. C. 628.

crime, il l'expioit en quelque ſorte, & que le Ciel étoit à peu près appaiſé. Mais dans cette expiation prétendue, le Ciel ne vit que la perfidie d'un ſcélérat, qui aſſaſſine ſon complice moins méchant que lui. Le parricide Siroès fut frappé d'une maladie cruelle & inconnue; il lutta contre elle auſſi vainement que contre ſes remords, &, au bout de quelques mois, mourut furieux & déſeſpéré.

(Biblioth. Orient.)

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

L'HISTOIRE ſuivante, terminoit pluſieurs autres Hiſtoires de différens Califes, que M. l'abbé Blanchet avoit ſeulement eſquiſſées. Cette partie de ſon Ouvrage, lui paroiſſoit la plus importante & la plus féconde; & c'eſt auſſi celle pour laquelle il avoit fait le plus de recherches : mais voici ce qu'il en dit, dans un *Avertiſſement* qu'il ſe propoſoit de mettre à la tête des *Hiſtoires* dont il s'agit :

» Je vais traiter des ſujets plus ſérieux, & je » crains bien qu'ils ne paroiſſent que révoltans.

» On ne peut lire, ſans horreur, les atrocités » dont l'Hiſtoire des derniers Califes eſt remplie : » mais il eſt rare que l'horreur s'étende juſqu'aux » paſſions qui les ont produites. Qu'on ne s'ima- » gine pas que ces paſſions aient été celles des Poli- » tiques & des Conquérans; les derniers Califes ne » furent ni l'un ni l'autre, à beaucoup près : ils » n'eurent que les paſſions des ames lâches; le » goût d'un luxe inſenſé, l'amour des plaiſirs fri- » voles & honteux, une averſion ſecrette pour

» toute eſpèce de gêne & de devoir. Voilà ce qui » les conduiſit, inſenſiblement, à des crimes qui » font frémir l'humanité.

» Comment ſe fait-il que des paſſions ſi terri- » bles dans leurs effets, ne ſoient preſque pas dé- » criées dans un ſiécle auſſi vertueux, dit-on, auſſi » éclairé que le nôtre? Bien des gens les regardent » comme des qualités aimables, qu'ils s'empreſ- » ſeroient d'acquérir, ſi elles leur manquoient. Nos » honnêtes gens, eux-mêmes, n'ont, pour des » vices ſi funeſtes, qu'un mépris tranquille & froid, » qui reſſemble beaucoup à l'indulgence.

» Cette cauſe eſt trop importante, pour céder à » de vains égards : je préviens donc que je vais » décrire des cruautés inouies. La ſenſibilité de mes » Lecteurs en ſouffrira, ſans doute, comme la » mienne en a ſouffert : mais je crois devoir mon- » trer juſqu'où peut aller la perverſité du cœur » humain, quand il n'a pas appris, de bonne heure, » à ſe craindre lui-même & à ſe vaincre. «

Ces conſidérations, en elles-mêmes, ſont très-philoſophiques ; mais elles ne ſauroient autoriſer un vrai Littérateur, à puiſer ſes ſujets dans le cœur des Tyrans les plus féroces & les plus abrutis, parce qu'il n'en réſulteroit qu'une horreur dégoûtante, & par conſéquent ſtérile. D'ailleurs, ces monſtres ne ſont que des exceptions à l'ordre naturel, & les Hiſtoriens n'en parlent qu'à regret.

Quant aux Poètes, ils ſe ſont bien gardés, même après le ſiécle d'Auguſte, de gâter leurs compoſitions, en y faiſant dominer l'atroce & l'odieux. Juvénal lui-même, quoiqu'il écrivît dans les conjonctures les plus ſiniſtres, & qu'il fût profondément indigné, a ſouvent caché dans l'ombre les figures hideuſes de ceux qu'il cenſuroit; ou, quand il les expoſe au grand jour, c'eſt pour inſpirer plus de mépris que d'horreur: témoin la fameuſe ſatire du *Turbot*, où il traduit ſon infâme Domitien, moins en qualité de Tyran, que d'imbécille.

Pour moi, je félicite l'abbé Blanchet de n'avoir pas complètement exécuté le projet qu'il méditoit: les ſombres Hiſtoires de ſes Califes, par leſquelles il ſe propoſoit de terminer ſon Ouvrage, n'auroient fait qu'attriſter ſes Lecteurs, rebutés de perfidies, de ſang & de carnage. Je le félicite donc de n'avoir pas ſali ſes aimables pinceaux, en nous repréſentant ſon Calife *Motavakel*, invitant ſes Courtiſans, ou plutôt ſes Eſclaves, à des feſtins infernaux, où il les livroit, par paſſe-temps, tantôt à des lions, tantôt à des ſcorpions, & où il leur faiſoit apparoître ſucceſſivement toutes les faces de la mort. Je ſerois fâché, je l'avoue, que le peintre des ſentimens & des actions les plus honnêtes, nous eût gratuitement décrit le fourneau garni de pointes, dans lequel ce ſinge de Phalaris faiſoit confuſément brûler les innocens & les coupables. Notez

que le bon Abbé, pour prouver ſa thèſe, avoit ſoigneuſement extrait de l'Hiſtoire des Califes, une multitude de traits non moins abominables : tant il eſt vrai, qu'en fait de goût, il ne faut ſouvent qu'une mépriſe, pour égarer les meilleurs eſprits, & les plus délicats!

ANECDOTE XIV.

Hiſtoire d'Abou-Taher, Prince des Carmathes.

LES Carmathes, ainſi nommés de Carmathi leur fondateur, étoient une ſecte fanatique, née dans le ſein du Muſulmaniſme, & qui tendoit beaucoup moins à le réformer qu'à le détruire. Ils corrompoient les dogmes; ils outroient ou il exténuoient les préceptes, ou ils oſoient même les abroger. Selon eux, c'étoit une impiété ſcandaleuſe de ne prier que cinq fois, comme le preſcrit l'Alcoran; il falloit prier au moins cinquante fois par jour. Il falloit de plus, payer à l'Iman, chef de la ſecte, la dixme double, ou le cinquième de tout ce qu'on poſſédoit: mais ſur-tout, il falloit obéir ſans héſiter à tous les ordres de cet Iman, quelque étranges qu'ils puſſent paroître. Avec cela, & ſans qu'il fût beſoin d'ablutions, de jeûnes, ni de pélerinages,

on accompliſſoit toute juſtice, on étoit ſûr de plaire à Dieu & à l'Iman. Cette ſecte, embraſſée d'abord par quelques payſans, eût pu s'éteindre d'elle-même dans l'obſcurité où elle étoit née. Mais les Califes la jugèrent digne d'une perſécution en forme, qui ne ſervit qu'à l'étendre & à la fortifier; & dès qu'elle ſentit ſes forces, elle devint intolérante à ſon tour. Malheur à tout Muſulman orthodoxe qui tomboit entre les mains des Carmathes! ils ne manquoient pas d'en faire un martyr; & tout en priant Dieu cinquante fois par jour, ils rempliſſoient l'Arabie & les provinces voiſines, de meurtres, d'incendies & de brigandages.

Tel fut l'état de la ſecte ſous les premiers Imans, qui n'étoient pour la plupart que des enthouſiaſtes inſenſés ou des brigands atroces. Mais enfin, il en parut un, qui ſut joindre aux ſaillies d'un feint enthouſiaſme, les vues d'une politique réfléchie, & tous les talens militaires. Abou-Taher, frère cadet de l'Iman Saïd, comprit de bonne heure, que pour remuer un

peuple, il n'eſt point de machine plus forte que le fanatiſme; que c'eſt une eſpèce de reſſort, qui a tout à la fois l'énergie du crime & celle de la vertu; & à peine âgé de dix-neuf ans, il ſe ſentit capable de manier ce reſſort terrible. Il eut donc des révélations, il fit des miracles; il promit, au nom du Ciel, les proſpérités, les victoires, & pour l'autre vie, un paradis plus délicieux que celui de Mahomet. En un mot, il prit un tel aſcendant ſur les eſprits, qu'on n'héſita point à dépoſer l'aîné, pour déférer au cadet l'autorité ſuprême ſur toute la ſecte. Pleins d'admiration pour leur nouveau Chef, les Carmathes ſe promirent tout du crédit qu'il avoit auprès de Dieu : ils ſe crurent déſormais invincibles, & c'en fut aſſez pour qu'ils le devinſſent.

Le Prince Iman ſignala le commencement de ſon règne, par une entrepriſe qui ſurprit & effraya tout l'Orient. Il oſa mettre le ſiége devant Balſora; & cette ville, l'une des plus importantes de l'Aſie par ſa force & ſon commerce, fut emportée l'épée à la main, par une poignée de Carmathes. Ils

y exercèrent des cruautés extraordinaires, la pillèrent pendant quinze jours, & livrèrent à l'eſclavage le peu d'habitans échappés au maſſacre. Abou-Taher, ſans ſe laiſſer éblouir par ce premier ſuccès, ne ſongea qu'à en tirer un avantage ſolide & durable. Il envoya au Calife Moctader une magnifique ambaſſade, chargée d'offrir & de conclure la paix, à condition qu'on lui céderoit, par le traité, ſa nouvelle conquête, & la province d'Ahuaz qui en dépendoit. Il y avoit toute apparence que Moctader, gouverné par ſes femmes & par ſes eunuques, accepteroit volontiers une propoſition qui flattoit ſon indolence naturelle. Néanmoins ce Prince, qui n'oſoit reprendre Balſora, n'oſa non plus la céder formellement au chef d'une ſecte impie, à l'ennemi juré de ſon Empire ſpirituel & temporel. Du reſte, il reçut les ambaſſadeurs Carmathes, avec des honneurs proportionnés à la peur qu'il avoit d'Abou-Taher, & après les avoir bien careſſés, il les renvoya, chargés d'excuſes & d'honnêtetés pour leur maître. Celui-ci n'y répondit

répondit qu'en marchant à Coufa, ſeconde ville de l'Empire, & qui en avoit été la Capitale ſous le premier Calife Abaſſide. Coufa fut priſe comme Balſora, & ne fut pas mieux traitée : après quoi, le Prince Carmathe fit toutes les courſes & tous les ravages qu'il lui plut, ſans que les troupes du Calife paruſſent en campagne. A la fin, pourtant, elles s'y montrèrent, conduites par l'Emir Youſouf, ſi belles d'ailleurs & ſi nombreuſes, qu'elles ſe promettoient d'écraſer l'armée fanatique, ſuppoſé qu'elle oſât les attendre. Elle fit plus, elle leur épargna la moitié du chemin : mais ces Muſulmans ſi fiers s'enfuirent au premier choc, & laiſſèrent leur général entre les mains des Carmathes.

Quelques jours après, Abou-Taher prend avec lui cinq cens chevaux, traverſe rapidement le pays ennemi, & paroît tout-à-coup aux portes de Bagdat. Moctader en fait ſortir un corps de dix mille hommes, avec ordre au commandant de lui amener cet hérétique & toute ſa petite eſcorte. Mais l'Emir, plus circonſpect qu'Youſouf,

ſe montra de loin à l'ennemi & rentra dans la ville, content de lui-même, & très-fier de n'avoir point été battu. Cette viſite, au reſte, ne fut pas la dernière que fit le Prince Carmathe aux habitans de Bagdat. Il reparut à diverſes repriſes, toujours auſſi peu accompagné, & ne trouvant plus perſonne qui vînt au devant de lui. Dès qu'il approchoit, le Calife faiſoit fermer les portes, & ſe mettoit en prières avec ſon peuple; puis, quand l'ennemi s'étoit éloigné, le dévot Moctader faiſoit, en action de graces, des aumônes ſi exorbitantes, qu'elles épuiſèrent, dit-on, ſon tréſor.

Abou-Taher n'avoit, au fond, nulle envie d'aſſiéger la Ville impériale. Il méditoit une entrepriſe moins difficile, & non moins importante, qui devoit porter au Mahométiſme un coup mortel. Mais il jugea qu'avant toutes choſes, ſes troupes exceſſivement fatiguées, avoient beſoin de ſe repoſer à loiſir. Ainſi, après s'être amuſé à enrichir les pauvres de Bagdat, à effrayer le Calife, & à le ruiner en aumônes, il mit la meilleure partie de ſon armée en

quartier de rafraîchiſſement, dans les places nouvellement conquiſes ; & il prit, avec le reſte, le chemin d'Hagiar, ville ancienne d'Arabie, dont les petits Carmathes avoient fait la capitale de leur Etat. Ce fut là, qu'il paſſa deux ans environ, ſe délaſſant en grand Prince, à mettre l'ordre dans toutes les parties du gouvernement ; & à bâtir un palais ſuperbe, digne de ſa fortune & de ſes eſpérances.

A peine l'eut-il achevé, que s'arrachant aux charmes de ſa nouvelle demeure, il ſe hâta de raſſembler ſes troupes dans la province de Bahrera, ſur le bord du Golphe Perſique. De-là, il part, il traverſe les ſables brûlans de l'Arabie ; &, arrivé enfin au canton plus fertile où la Mecque eſt ſituée, il met le ſiège devant cette ſainte métropole du Muſulmaniſme. Les habitans, moins effrayés de leur danger que de l'impiété des aſſiégeans, s'attendoient, à tout moment, à voir tomber le feu du Ciel ſur cette armée ſacrilège. Mais le Ciel laiſſa faire les Carmathes : la Mecque fut priſe d'aſſaut ; trente mille de ſes défenſeurs

furent égorgés, & crurent recevoir la couronne du martyre. Les bons Muſulmans gémiſſent encore aujourd'hui, des profanations effroyables qui furent commiſes dans la ſainte Cité. Ce fut peu pour les Carmathes de porter leurs mains impures, ſur les tréſors que la piété des Fidèles avoit accumulés dans la *Caabah* (1); ils ſouillèrent ce ſanctuaire, le plus ancien de l'univers, en y enterrant trois mille morts. Ils

(1) Les Mahométans croient, que dans le lieu même qu'occupe à préſent le Temple de la Mecque, les Anges avoient dreſſé une tente magnifique, où le Sultan Adam, notre premier père, alloit adorer le vrai Dieu, avec ſa femme & ſes enfans. Cette tente, deſcendue du Ciel, y remonta probablement à la mort d'Adam; & Seth bâtit, au même endroit, un Temple qui ne ſubſiſta que juſqu'au Déluge. Ibrahim, & ſon fils Iſmaël, en bâtirent un autre, toujours à la même place; & ce dernier eſt celui qu'on voit encore aujourd'hui, & qu'on appelle *la Caabah*, ou *la Maiſon carrée*. On peut juger du reſpect des Muſulmans pour cette ſainte Maiſon, par la perſuaſion où ils ſont, que Dieu a en horreur toutes les prières qu'on oſe lui offrir ſans avoir le viſage tourné vers *la Caabah*. On en peut juger encore, par les fatigues incroyables que leur coûte leur pélerinage à ce fameux Sanctuaire. Elles ſont telles, que de tant de milliers de Zélés qui partent tous les ans pour la Mecque, on ne conçoit pas qu'il en puiſſe revenir la moitié.

comblèrent de cadavres le puits de Zemzem (2); &, ce qui fut plus horrible encore, ils oſèrent enlever la pierre noire (3), cette pierre ſacrée que les Anges ont apportée du Ciel au Prophète Ibrahim. Abou-Taher la fit porter à Coufa, où elle ſervit à couvrir une foſſe d'aiſance; &, quelques ſommes qu'on lui offrît pour ſa rançon, il s'obſtina

(2) Le *Puits de Zemzem*, ſelon les Muſulmans, eſt la ſource que Dieu fit paroître en faveur d'Agar, lorſqu'errante dans le déſert, elle ſe voyoit prête à mourir de ſoif avec ſon fils Iſmaël. L'eau de ce puits, bue avec dévotion, efface, diſent-ils, les péchés, guérit les maladies, & opère je ne ſais combien d'autres prodiges. Le docteur Abdalla Alhafed, l'homme le plus érudit de ſon ſiécle, a atteſté, que depuis qu'il eut bu de l'eau de Zemzem, il n'oublia plus rien de ce qu'il avoit une fois lu.

(3) La *Pierre noire* étoit blanche originairement: ce ſont les péchés des hommes qui l'ont noircie; & l'on eſpère qu'elle reprendra ſa première blancheur, quand les hommes ne pécheront plus. Ce fut ſur cette pierre, qu'Ibrahim connut Agar pour la première fois, & qu'Iſmaël, le père des Arabes, fut conçu. Cette même pierre ſervit d'échafaud au père & au fils, quand ils conſtruiſirent le Temple de la Mecque: elle s'élevoit ou s'abaiſſoit d'elle-même, proportionnément à la hauteur du mur auquel ils travailloient. Les Docteurs Muſulmans ne tariſſent point ſur ces ſortes de merveilles: ils ſavent bien qu'ils n'en diront jamais plus que le peuple n'en peut croire.

toujours à la retenir dans cette ignominieuſe captivité.

Après une expédition ſi hardie, le conquérant de la Mecque voulut jouir de l'humiliation du Calife, & en tirer tout l'avantage qu'il pourroit. Il marcha fièrement vers Bagdat, & il n'en étoit plus guère éloigné, lorſqu'il apprit que Moctader, ſortant encore une fois de ſa léthargie, avoit mis ſur pied une bonne armée, qui campoit ſous les murs de ſa capitale. A cette nouvelle, il prend les devants avec un détachement de mille cavaliers, & pour obſerver de plus près l'ennemi, il ne balance point à paſſer le Tigre. Abouſage, général de l'armée Muſulmane, parut ravi de ce qu'il appeloit une témérité inſenſée. Il écrit ſur le champ au Calife, qu'il lui rendra bon compte du Carmathe, qu'il le lui livrera bientôt pieds & mains liés. Et il reçoit cette réponſe laconique : *Commencez par faire rompre le pont du Tigre, de peur que cet impie ne nous échappe.* Tout judicieux que l'ordre pouvoit paroître, Abouſage ne ſe preſſa point de l'exécuter.

Soit par un reſte d'amitié pour Abou-Taher, qu'il avoit autrefois connu; ſoit plutôt par un trait de cette prudence qui n'abandonne jamais les faux braves, il lui fit conſeiller ſecrètement, par un officier affidé, ou d'implorer la clémence du Prince des Fidèles, ou de ſe ſauver ſans perdre de temps. *Combien ton général a-t-il de ſoldats?* demanda le Prince Iman à l'Envoyé. — *Trente mille, Seigneur.* — *C'eſt beaucoup : mais crois-tu qu'ils reſſemblent à ceux que je vais te montrer?* En même temps, il fait appeler trois de ſes Carmathes, les premiers qui ſe rencontrent; il commande à l'un de ſe jeter dans le Tigre, la tête la première; à l'autre, de ſe précipiter du haut d'une tour; & au troiſième, de ſe percer la gorge de ſon poignard. Tout cela fut exécuté dans l'inſtant, & du même air dont on exécute un ordre agréable. Alors Abou-Taher, ſe tournant vers l'officier Muſulman, qui mouroit de frayeur: *Va*, lui dit-il, *rends compte à Abouſage de ce que tu as vu, & dis lui de ma part ces propres paroles : Eſclave de l'impiété, le ſerviteur de Dieu Abou-Taher,*

te fera enchaîner avec ſes chiens. Dès le ſoir même, cet étrange ſerviteur de Dieu décampe ſans bruit, & compaſſe ſa marche de façon qu'il arrive avant le jour au camp ennemi, où l'on faiſoit très-mauvaiſe garde. Les Carmathes s'y coulent en ſilence, & égorgent une bonne partie de l'armée, avant que le reſte ſoit éveillé. On s'éveilla enfin; mais ce fut pour prendre la fuite. Il n'y eut qu'un petit nombre de braves gens, qui, ſe ralliant autour de leur Général, ſe défendirent quelque temps & aſſez bien. Ils furent paſſés au fil de l'épée. Abouſage, le ſeul qu'on épargna, fut conduit au Prince Iman, qui accomplit ſa prophétie, en le faiſant mettre à l'attache entre deux dogues.

Il ne reſtoit plus, ce ſemble, à Abou-Taher, que de couronner tous ſes exploits par le ſiège & la priſe de Bagdat. Mais il faut croire que cette conquête étoit impoſſible, puiſqu'il ne l'entreprit point. Il jugea ſans doute, qu'avec une poignée de ſoldats, épuiſés de fatigues, ce ſeroit folie d'aſſiéger une ville d'un circuit immenſe,

bien fortifiée, bien munie, & défendue par un peuple innombrable. Peut-être même craignit-il que le déſeſpoir des aſſiégés, leur attachement au Mahométiſme, leur horreur pour ſa ſecte & pour ſa perſonne; que tout cela, dis-je, ne rallumât le fanatiſme Muſulman, & ne le rendît auſſi terrible que celui de ſes Carmathes. Quoi qu'il en ſoit, ſi Abou-Taher ne renverſa pas l'Empire des Califes, il ébranla du moins ce Coloſſe ſacré, & montra qu'on pourroit l'abattre un jour & le fouler aux pieds. Il réduiſit ces Rois-pontifes, à payer un tribut de vingt-cinq mille pièces d'or au profanateur de la Ville ſainte. Il les brava hautement, tant qu'il vécut; & il put s'applaudir, en mourant, d'avoir convaincu d'impuiſſance leur haine & celle de leur Prophète. Il mourut l'an de l'hégire 332 (1), laiſſant à ſes ſucceſſeurs un puiſſant Etat, dont il fut, à proprement parler, le fondateur.

Quelques années après ſa mort, les Carmathes, ſur je ne ſais quelle révélation qu'eut un de leurs Saints, reportèrent eux-

(1) L'an 943 de l'Ere chrétienne.

mêmes à la Mecque la fameuſe pierre noire, après l'avoir bien purifiée ſans doute, & bien parfumée. On la voit encore aujourd'hui ſous le portique de la *Caabah*, où les Pélerins vont la baiſer dévotement, pour obtenir la rémiſſion de leurs péchés. Les hiſtoriens Muſulmans nous aſſurent, que quand Abou-Taher la fit enlever, quarante chameaux qui ſe relayoient ſans ceſſe, ne purent la porter qu'avec des peines infinies; & qu'au retour, elle ſe rendit ſi légère, qu'un ſeul chameau la porta leſtement juſqu'à la Mecque. Ce chameau, ajoutent-ils, étoit malade; il n'avoit que la peau & les os : mais la ſainte pierre le guérit parfaitement, & l'engraiſſa ſi bien qu'on ne le reconnoiſſoit plus.

(Biblioth. Orient. Hiſt. des Arabes.)

DISCOURS

TRADUIT DU SPECTATEUR (1).

His lacrymis vitam damus, & miſereſcimus ultrò.
VIRG. Æn. 2.

Son récit fit couler la pitié dans nos cœurs:
Vivez, lui cria-t-on, nous eſſuîrons vos pleurs.

VOICI une Lettre qui me plaît beaucoup, parce que, dans ce genre, j'aime mieux le ſentiment que l'eſprit.

M. LE SPECTATEUR,

» En parlant des accidens qui troublent » la paix des familles, vous n'avez rien » dit, ce me ſemble, des mariages con- » tractés ſans l'aveu des parens. Je ſuis une » infortunée, qui ai manqué à ce que je » devois aux miens. Je n'avois guère que

(1) Cette Pièce, qui devoit être inſérée dans les *Variétés Morales & Amuſantes* de M. l'abbé Blanchet, a été retrouvée dans ſes papiers.

» quinze ans, quand j'oſai choiſir moi-
» même un mari; & depuis ce temps-là,
» un père inexorable me laiſſe accablée
» ſous le poids de ſon indignation. Il voit
» que j'ai été plus heureuſe que ſage, que
» je ſuis tombée entre les mains du meil-
» leur des époux, que le Ciel nous a donné
» des enfans aimables & bien nés; il voit
» tout cela, & rien ne peut adoucir ſon reſ-
» ſentiment. Hélas! je ſuis forcée de l'a-
» vouer, avant ce mariage ſi heureux, &
» ſi malheureux pourtant, mon père m'ai-
» moit avec une tendreſſe, qui a rendu ma
» faute preſque indigne de pardon. Mais
» auſſi je puis dire, que le ſouvenir ſeul
» de cette tendreſſe m'attache à lui, plus
» qu'à tout ce que j'ai de plus cher, &
» que, pour la mériter encore, je donne-
» rois ma vie. Je me ſuis jetée à ſes pieds,
» j'ai demandé pardon les larmes aux yeux:
» mais il m'a toujours repouſſée avec mé-
» pris, avec une eſpèce d'horreur. Je lui
» ai écrit pluſieurs fois; il n'a voulu ni
» ouvrir, ni recevoir mes lettres. Je m'a-
» viſai, il y a deux ans, de lui envoyer

» mon petit garçon, que je parai ce jour-
» là de mon mieux. Le pauvre enfant revint
» me dire en pleurant, que ſon grand-père
» avoit dit: *Je ne veux pas le voir, qu'on*
» *le faſſe ſortir de ma maiſon.* A la fin, j'ai
» ſi bien fait, que j'ai mis ma mère dans
» mon parti; mais je n'en ſuis guère plus
» avancée: elle a ſi grand' peur de fâcher
» mon père, qu'elle n'oſe lui parler de
» moi. Le mois paſſé, j'appris qu'il étoit
» attaqué d'une maladie très-dangereuſe.
» Effrayée, hors de moi-même, je courus
» à ſa porte pour ſavoir de ſes nouvelles;
» & ma mère oſa profiter de cette occaſion.
» Elle lui dit que j'étois venue fondant en
» larmes, ſanglottant à ne pouvoir parler,
» & qu'infailliblement je mourrois de dou-
» leur, ſi, dans ces triſtes momens, il me
» refuſoit ma grace & ſa bénédiction. Elle
» pleura beaucoup elle-même: mais, ſans
» être touché de ſes larmes ni des miennes,
» mon père la pria de le laiſſer mourir en
» paix, & de ne lui parler ni de moi, ni
» d'aucune choſe profane. Vous voyez par
» là, Monſieur, que mon père fait profeſ-

» ſion d'une grande piété. Hélas ! comment » ſe peut-il faire, que je n'en ſois que plus » à plaindre ? Grace au Ciel, il ſe porte » bien préſentement : mais ſa ſévérité m'a » fait au cœur une plaie, dont je mourrai » bientôt. Il ne me reſte plus qu'un rayon » d'eſpérance, c'eſt que cette lettre pourra » le toucher ; & , pour la lui faire lire, je » vous ſupplie, Monſieur, de vouloir bien » la mettre dans une de vos feuilles.

» Je ſuis, &c.

La dureté, l'inflexibilité, la haine opiniâtre, ne ſont nulle part plus inexcuſables que dans le cœur d'un père. Ce ſont des vices odieux par-tout où ils ſe trouvent : mais là, ils deviennent des crimes contre nature. Nous aimons naturellement ceux qui dépendent de nous, nous ſommes portés à les défendre, à les plaindre, à les ſoulager ; & c'eſt à ce ſentiment, que Dieu a attaché la conſervation de tout ce qui reſpire. Dieu eſt l'eſſence même du bien, ſa bonté infinie embraſſe tous les êtres qu'il a créés. Mais, quand il lui plaît de confier

une créature aux ſoins particuliers d'une autre, il donne à celle-ci un amour d'inſtinct, qui ſupplée à cette bonté eſſentielle & infinie, dont un être fini n'eſt pas capable. J'ai expliqué ailleurs la nature de cet inſtinct. J'ai fait voir que les Brutes de toute eſpèce en ont été douées, & que c'eſt par lui que le monde animal ſe maintient & ſe conſerve. J'ajoute ici, que ce même inſtinct eſt beaucoup moins borné dans l'homme que dans la brute. La raiſon & la conſcience, l'étendent & le perfectionnent. Nous ſentons au fond de notre cœur un penchant naturel, qui nous porte à aimer, non-ſeulement tout ce qui nous doit la vie, mais encore tout ce qui dépend de nous, tout ce qui attend de nous ſa conſervation & ſon bien-être. Rien ne nous remue plus fortement, que cet état de dépendance où nous voyons les autres. C'eſt une prière éloquente, une eſpèce de cri, qui invoque ſans ceſſe notre compaſſion & nos ſecours. Il n'eſt donc ni paſſion aſſez vive, ni ſentiment aſſez juſte, pour excuſer l'homme dénaturé, qui étouffe cette affection innée,

cet inſtinct ſi puiſſant & ſi ſacré. Un tel homme ſe ravale au deſſous des bêtes; il trouble, autant qu'il eſt en lui, l'ordre & les deſſeins de la Providence; il déshonore ſon propre cœur, en y effaçant une des plus ſaintes lois que le doigt de Dieu y ait gravées.

De tous les raiſonnemens qui ſe préſentent en foule, je ne veux que celui-ci pour le confondre. Quand nous prions Dieu de nous pardonner nos offenſes, ce n'eſt qu'autant que nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſés. Les termes mêmes de notre prière, établiſſent la loi du talion; & tout ce que nous oſons demander, c'eſt d'être traités ſelon cette loi. Or, c'eſt ici ſur-tout qu'elle eſt applicable. Ce qu'une créature eſt à ſon Créateur, on peut dire qu'un fils l'eſt à ſon père. C'eſt preſque le même rapport, ou du moins, ce ſont les deux rapports les plus ſemblables que nous connoiſſions. Vous donc, qui traitez ſans pitié un fils coupable, & ſi coupable qu'il vous plaira, père inflexible, de quel front oſez-vous implorer la clémence du Dieu qui

vous

vous a créé ? Que vous ſervira ce doux nom de père que vous lui donnez ? Votre père vous accordera-t-il le pardon, que vous refuſez à votre fils ?

Il ſeroit inutile d'ajouter de nouvelles réflexions. Ce que celle-là ne fera pas toute ſeule, mille autres que fourniſſent la religion & la morale, ne le feront pas davantage. Je finis donc par un fait ſingulier, qui trouve ici ſa place naturelle. Il eſt tiré d'une ancienne chronique, publiée par Freher dans la collection des Hiſtoriens d'Allemagne.

Eginhart étoit ſecrétaire & miniſtre de l'Empereur Charlemagne. Ses talens ſupérieurs & ſes manières honnêtes, lui méritèrent la faveur du Prince, l'eſtime des courtiſans, & l'affection du peuple : mais, s'il ſut plaire à tout le monde, il plut ſurtout à la Princeſſe Imma, fille de l'Empereur. La tendre Imma ne tint pas contre les charmes de ſa perſonne & de ſa converſation ; & comme c'étoit la plus belle Princeſſe de ſon temps, elle lui donna encore plus d'amour, qu'elle n'en prit elle-

même. Ces deux amans ſoupirèrent long-temps en ſecret, effrayés des ſuites terribles de leur paſſion, s'ils la laiſſoient éclater. A la fin, Eginhart fit taire la prudence, & réſolut de riſquer tout pour être heureux. Il va un ſoir à la porte, & demande à lui parler de la part de l'Empereur. On l'introduit, on les laiſſe ſeuls, & ils paſſent enſemble une bonne partie de la nuit. A l'approche du jour, il fallut ſe ſéparer : mais ſur le point de ſortir, Eginhart vit qu'il venoit de tomber une grande quantité de neige, & qu'une petite cour qu'il devoit traverſer en étoit toute couverte. Cet accident le mit dans un cruel embarras. L'Empereur, diſoit-il en lui-même, vient chez ſa fille tous les matins, il verra ſur la neige des pas d'homme; à quelles découvertes ces malheureuſes traces ne pourront-elles pas le conduire? Il fit part de ſon inquiétude à la Princeſſe; ils ſe mirent tous deux à chercher un expédient, & ce fut elle qui le trouva. Elle propoſa à ſon amant de le porter ſur ſes épaules juſqu'à l'autre bout de la cour, & quelque

chose, qu'il pût dire pour s'en défendre, elle le força d'y consentir. Le hasard voulut, que cette nuit-là même l'Empereur eût une insomnie. Il s'étoit levé, & se promenoit dans sa chambre, dont les fenêtres donnoient sur la petite cour. Il voit la Princesse sa fille, les pieds dans la neige, portant sur son dos le premier ministre, & prête à tomber à chaque pas. Il la voit arriver au terme, y déposer son fardeau, & regagner bien vîte son appartement. Une vision si étrange l'étonna sans doute : mais il calma son émotion, & prit le parti de dissimuler, bien résolu de parler & d'agir dès qu'il en seroit temps.

Cependant Eginhart, en réfléchissant de sang froid sur sa témérité, jugea très-bien qu'elle ne pouvoit être long-temps ignorée. Il va trouver l'Empereur, il lui représente ses longs & fidèles services, & laissant entrevoir que le peu de fruit qu'il en tire l'a dégoûté de la cour; il demande, respectueusement, la permission de se retirer. L'Empereur répond simplement qu'il y pensera, & que tel jour il lui fera savoir

ſes intentions. Ce jour venu, il aſſemble ſes plus fidèles conſeillers ; & après avoir expoſé le crime d'Eginhart, il leur demande quel parti il faut prendre, dans une affaire ſi délicate. Ils opinèrent, pour la plupart, à une punition rigoureuſe; elle ne pouvoit l'être trop, diſoient-ils, à l'égard d'un ſujet audacieux, qui avoit déshonoré la famille Impériale. Mais, tout bien conſidéré, le bon, le ſage Charlemagne ne put goûter cet avis. Il jugea que la punition du coupable ne ſerviroit qu'à faire éclater la honte de ſa fille; au lieu que le mariage des deux amans effaceroit, à coup sûr, juſqu'à la moindre trace de leur faute. Il fit donc venir Eginhart, & lui dit : *Vous ne vous plaindrez plus que vos ſervices demeurent ſans récompenſe. Je vous donne la Princeſſe Imma, avec une dot convenable à la fille de l'Empereur.* L'effet ſuivit la promeſſe, & les noces furent célébrées peu de jours après.

(The Spect. n° 181. ADDISSON.)

MAXIMES

ET

PROVERBES ORIENTAUX,

ITALIENS,

ESPAGNOLS ET ANGLOIS.

MAXIMES ORIENTALES.

LA vie de l'homme eſt un papier-journal ; il ne faut écrire ſur ce papier que de bonnes actions. (Bibliothèque Orientale.)

On ſe réjouiſſoit à ta naiſſance, & tu pleurois : vis de manière que tu puiſſes te

réjouir au moment de ta mort, & voir pleurer les autres. (Sadi.)

Lequel des deux le Ciel voit-il avec le plus de complaisance, ou le riche qui a pitié des pauvres, ou le pauvre qui ne porte pas envie aux riches? (Sadi.)

Un Monarque vraiment sensible aux besoins de son peuple, est, sur son trône, comme la rose sur son buisson; il est continuellement environné d'épines. (Pilpai.)

Le plus mauvais de tous les Princes, c'est celui qui n'inspire que de la terreur aux gens de bien, & de l'espérance aux méchans. (Biblioth. Orient.)

Une heure de services rendus à un Roi juste, vaut mieux qu'un siècle d'oraisons. (Pilpai)

Je préfère, ſans héſiter, l'âne qui porte ſa charge, au lion qui dévore les hommes. (Biblioth. Orient.)

Le monde périroit, s'il n'y avoit que des Savans. (Biblioth. Orient.)

Malheur une fois à celui qui ne ſait rien! mais ſept fois malheur à celui qui ne pratique pas ce qu'il ſait, quand il connoît le bien, & qu'il s'agit de ſervir les hommes! (Biblioth. Orient.)

J'eſtime plus un menſonge qui procure la paix, qu'une vérité qui cauſe une ſédition. (Biblioth. Orient.)

Les Rois ont beſoin du conſeil des Sages; les Sages peuvent ſe paſſer de la faveur des Rois. (Guliſtan.)

Le plus honnête, parmi ceux qu'on ap-

pelle les Grands, c'eſt celui qui ſe plaît dans le commerce des Philoſophes : le plus malhonnête, parmi ceux que l'on nomme Philoſophes, c'eſt celui qui ne ſe plaît que dans le commerce des Grands.

(Biblioth. Orient.)

J'aimerois cent fois mieux battre le fer ſur une enclume, que de reſter debout, & les mains croiſées ſur la poitrine, vis-à-vis ou à côté d'un Sultan imbécille & dédaigneux.

(Biblioth. Orient.)

Malheur à la nation, où les jeunes gens ont déja les vices des vieillards, & où ceux-ci retiennent encore tous les travers de la jeuneſſe ! (Biblioth. Orient.)

L'inquiète humanité ſe partage en deux claſſes : les uns cherchent, & ne ſauroient trouver ; les autres trouvent, & ne ſavent pas jouir. (Biblioth. Orient.)

On peut vivre ſans frère, mais on ne peut pas vivre ſans ami. (Guliſtan.)

Si l'on vient vous dire qu'une montagne a changé de place, permis à vous de le croire : mais ſi l'on vous dit qu'un homme a changé de caractère, n'en croyez rien.

(Cette Maxime eſt attribuée à Mahomet.)

Qu'on mène un âne à la Mecque ; fût-ce l'âne du Meſſie, on n'en ramènera jamais qu'un âne. (Guliſtan.)

Le véritable orphelin, ce n'eſt pas celui qui a perdu ſon père ; c'eſt celui que ſon père a laiſſé ſans éducation.

(Biblioth. Orient.)

Il en eſt de la parole comme d'une flèche ; une fois lancée, celle-ci ne revient plus à la corde de l'arc, ni l'autre ſur tes lèvres.

(Pilpai.)

Mon ſecret eſt mon eſclave ; s'il m'échappoit, il deviendroit mon maître. (Guliſtan.)

Quand il ne s'agit que d'un petit ouvrage, pourquoi prendre une pique, tandis qu'il ne faut qu'une aiguille? (Pilpai.)

La plus irréconciliable de toutes les haines, c'eſt la haine de l'Envieux ; cet ulcère eſt incurable. (Biblioth. Orient.)

Les moindres choſes ſont difficiles avant d'être faciles. (Biblioth. Orient.)

La patience eſt la clé de toutes les portes, & le remède à tous les maux.
(Biblioth. Orient.)

La triſteſſe qui vient avant la joie, eſt moins triſte que celle qui vient après.
(Guliſtan.)

Une femme coquette reſſemble à l'ombre qui marche avec vous : ſi vous courez après, elle vous fuit ; ſi vous la fuyez, elle vous ſuit. (Biblioth. Orient.)

L'impatience dans l'affliction, eſt le comble de l'affliction. (Guliſtan.)

Le chat eſt un lion pour la ſouris, mais il n'eſt qu'une ſouris pour le tigre. (Guliſtan.)

Les chiens aboient à la Lune, mais la Lune n'en brille pas moins. (Biblioth. Orient.)

Le portier d'un ſot peut toujours dire, qu'il n'y a perſonne au logis. (Biblioth. Orient.)

PROVERBES ITALIENS.

ATTENDS le ſoir pour louer un beau jour : attends la mort pour louer une belle vie.

Le Monde eſt beau, parce qu'il eſt varié.

Le plus gros de tous les Livres, c'eſt le Livre du *Pourquoi*.

Un honnête homme, a plus d'eſprit qu'il ne lui en faut; un fripon, n'a pas aſſez de tout le ſien.

Une merveille ne dure jamais plus de trois jours.

On n'eſt jamais ſi bien, qu'on ne puiſſe

être mieux; ni si mal, qu'on ne puisse être pis.

Patience, mon ami, disoit ce bon loup qui dévoroit un âne.

Qui parle, sème; qui écoute, recueille.

La plus mauvaise roue d'un chariot, est celle qui fait le plus de bruit.

Aux mains! aux mains! disoit ce soldat qui n'avoit que deux moignons.

Le méchant est comme le charbon; s'il ne vous brûle pas, il vous noircit.

Le marteau d'argent brise les portes de fer.

Qui veut faire fortune en un an, ſe fait pendre en moins de ſix mois.

Faute de bœufs, on laboure avec des ânes.

Jean-aux-Veaux faiſoit ſemblant, le jour, d'avoir peur d'un veau; & la nuit, il alloit voler des bœufs.

Marie-la-Folle dit à l'enfant dont elle venoit d'accoucher: Tu as des pieds & des mains, tire-toi d'affaire.

PROVERBES ESPAGNOLS.

C'EST une belle prière que celle-ci : Mon Dieu! gardez-moi de moi-même.

Chaque mauvais homme aura ſon mauvais jour.

La vaine gloire a des fleurs, & n'a point de fruits.

Qui ne doute de rien, ne ſait rien.

Quand le malheur dort, crains de l'éveiller.

On a beau ſe lever matin, le jour n'en vient pas plus tôt.

L'abeille change tout en miel, & l'araignée en venin.

Qui promet tout, refuſe tout.

Sois muet quand tu as donné, parle quand tu as reçu.

Si tout le monde te dit que tu es un âne, il faut braire.

Fuis pour un moment l'homme colère, & pour toujours l'homme diſſimulé.

Celui qui ſonne le tocſin, eſt en lieu de ſûreté.

Ne ſers point celui qui a ſervi; ne demande point à celui qui a demandé.

Partageons comme frères : le mien à moi, & le tien à nous deux.

Trois *beaucoup* & trois *peu*, ſont pernicieux à l'homme : beaucoup parler, & peu ſavoir ; beaucoup dépenſer, & peu avoir ; beaucoup préſumer, & peu valoir.

PROVERBES ANGLOIS.

DIEU ne nous a point bâti de ponts, mais il nous a donné des mains.

C'eſt pécher, de calomnier le Diable.

Si vous aimez la vie, ne perdez pas le temps, car la vie en eſt faite.

L'oiſiveté reſſemble à la rouille, & elle uſe plus que le travail : la clé dont on ſe ſert, eſt toujours claire.

Le manque de ſoin, fait plus de tort que le manque de ſavoir.

Le Diſſipateur ſe dit à lui-même : Il eſt jour, & il ne ſera jamais nuit.

L'orgueil eſt un mendiant qui crie auſſi haut que le beſoin, & qui eſt infiniment plus inſatiable.

Il en coûte plus cher pour entretenir un vice, que pour élever deux enfans.

Si tu achètes le ſuperflu, tu vendras bientôt le néceſſaire.

Les enfans & les fous, s'imaginent que vingt francs & vingt ans ne peuvent jamais finir.

Voulez-vous ſavoir ce que vaut l'argent? eſſayez d'en emprunter.

HISTOIRE

DE LA

FAMILLE D'HIERON II;

ET

HISTOIRE

DE LA CONJURATION DE PISON

CONTRE NERON.

HISTOIRE

DE LA

FAMILLE D'HIERON II;

TIRÉE ET TRADUITE

DU XXIVe LIVRE DE TITE-LIVE.

In Sicilia Romanis omnia mutaverat mors Hieronis. *Num.* 4.

TOUT étoit changé en Sicile, pour les Romains, depuis qu'Hieron étoit mort, & qu'Hieronyme ſon petit-fils lui avoit ſuccédé. Le nouveau Roi étoit un enfant, prêt à abuſer de ſa liberté & de ſon pouvoir, & plus incapable encore de gouverner que de ſe conduire; mais ſes tuteurs & ſes courtiſans le trouvèrent propre à ce qu'ils en vouloient faire; & ces hommes corrom-

pus ſe chargèrent, avec joie, de le précipiter dans toutes ſortes de vices. On dit qu'Hieron l'avoit prévu ; & que, dans les dernières années de ſa vie, il voulut abolir la royauté dans Syracuſe, de peur que ce trône, élevé, affermi par ſa ſageſſe & par ſes vertus, un Roi enfant & ſes miniſtres ne ſe fiſſent un jeu de le renverſer. Malheureuſement, il avoit deux filles, qui s'oppoſèrent à ce deſſein de toutes leurs forces. Elles avoient épouſé Andranodore & Zoïppe, deſtinés à tenir le premier rang parmi les tuteurs d'Hieronyme ; & elles ſe flattoient que, content du nom de roi, le jeune Prince laiſſeroit toute l'autorité à ſes tantes & à leurs maris. Il étoit bien difficile qu'un Vieillard de quatre-vingt-dix ans, obſédé jour & nuit par deux femmes, eût aſſez de fermeté pour ſe défendre de leurs careſſes, & pour faire céder l'intérêt domeſtique au bien de l'Etat. Hieron nomma donc quinze tuteurs, auxquels il confia le Royaume & la perſonne du jeune Roi. Il les conjura, en mourant, de conſerver pour les Romains cet attachement inviolable, dont

il avoit donné des preuves continuelles pendant cinquante ans; de régler la politique & les mœurs de leur pupille ſur les exemples qu'il lui laiſſoit, & ſur les maximes dans leſquelles il l'avoit élevé; après quoi, il expira.

Les tuteurs paroiſſent devant le peuple : ils lui préſentent le jeune Prince, âgé pour lors d'environ quinze ans, & ils font lire le teſtament de ſon aïeul. Leurs émiſſaires, répandus dans l'aſſemblée pour y donner le ton, reçurent ce teſtament avec de grandes acclamations; mais le peuple reſta dans un morne ſilence : on l'eût pris pour une famille déſolée, à qui la mort d'un père ne laiſſe voir, dans l'avenir, que des objets effrayans. On fit enſuite les funérailles du Roi : le zèle & la tendreſſe de ſes ſujets y éclatèrent beaucoup plus, que les ſoins & le bon naturel de ſes proches; & bientôt après, Andranodore trouva le moyen d'écarter les autres tuteurs. A force de dire que le nouveau Roi n'étoit plus un enfant, que le gouvernement d'un Etat n'étoit point au deſſus de ſa capacité, il les contraignit à ſe démettre

de la tutèle; il ne manqua pas de leur en donner l'exemple; &, par ce manège, il s'attira toute entière l'autorité que tant de collègues partageoient avec lui.

Après un roi tel qu'Hieron, & qui s'étoit fait adorer des Syracuſains, un bon roi n'eût pas eu trop de toutes ſes vertus pour s'en faire aimer; mais Hieronyme montra d'abord tous ſes vices, comme s'il eût pris à tâche de faire regretter ſon aïeul : le contraſte ne pouvoit être plus frappant. Dans une ville accoutumée depuis ſi long-temps à voir le Roi Hieron & le Prince Gelon ſon fils, vêtus ſimplement, & confondus avec les autres citoyens, Hieronyme parut, tout-d'un-coup, avec la pourpre, un diadême, des ſatellites; ſouvent même, on le vit ſortir du Palais ſur un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs : pompe odieuſe, que Denys le Tyran avoit imaginée le premier. Il joignit à ce faſte, tous les vices qui pouvoient s'y aſſortir, un extrême mépris pour tous les hommes, une fierté qui le rendoit preſque inabordable, même à ſes tuteurs,

un orgueil qui prodiguoit les inſultes, & daignoit à peine ſe prêter aux flatteries; il y joignit des voluptés monſtrueuſes, & une cruauté ſans exemple. Tout trembla ſous le jeune Tyran, au point que quelques-uns de ſes tuteurs crurent ne pouvoir éviter une mort cruelle, que par une mort volontaire, ou par la fuite : les autres, n'oſoient preſque ſe montrer à la Cour; & il n'y en avoit que trois qui puſſent y aller un peu librement; c'étoient Andranodore & Zoïppe, gendres du feu Roi, & un certain Thraſon. Les deux premiers, s'étoient déclarés pour l'alliance de Carthage : Thraſon vouloit conſerver celle de Rome; & leur diviſion à cet égard, leurs intrigues & leurs diſputes, attiroient quelquefois l'attention du jeune Prince, qui ne les écoutoit guères ſur tout le reſte.

Tel étoit l'état des choſes, dans Syracuſe, lorſqu'on découvrit une conſpiration contre la vie du Roi. Celui qui la révéla, fut un jeune homme de ſon âge, un ami qu'il s'étoit choiſi parmi ſes valets de cuiſine; mais, de tous les conjurés, ce Dé-

nonciateur ne put nommer que celui qui avoit tenté de le ſéduire, & qui s'appeloit Théodote. On arrêta ſur le champ Théodote : on le mit entre les mains d'Andranodore pour être appliqué à la queſtion ; & il avoua, d'abord, tout ce qu'on voulut ſur ce qui le regardoit perſonnellement ; mais il s'obſtinoit à taire le nom de ſes complices. Enfin, déchiré par des tortures plus fortes que la patience humaine, il feignit de ſe rendre, & tout en ſouffrant, tout en gémiſſant, il imagina un ſtratagême qui trompa ſes bourreaux : il nomma de faux complices pour ſauver les véritables, & il les choiſit parmi l'eſpèce de gens qu'il trouva la moins digne d'être ménagée, parmi les amis & les ſatellites du Tyran. Il mit Thraſon à leur tête, prétendant que ſans un chef tel que celui-là, les autres n'euſſent oſé former une entrepriſe ſi importante. Hieronyme trouva que le nom de Thraſon, formoit une preuve à-peu-près complette. Le malheureux Thraſon fut exécuté ſans autre examen, &, avec lui, ſes prétendus complices, qui n'étoient pas plus coupables que lui. Les vrais com-

plices de Théodote, demeurèrent tranquilles; & pendant cette queſtion ſi longue & ſi cruelle qu'on lui fit ſouffrir, aucun d'eux ne ſongea ni à fuir ni à ſe cacher, tant ils comptèrent ſur ſa fidélité, ſur ſon courage! tant il eut de quoi juſtifier cette confiance!

Comme Thraſon étoit le ſeul nœud de l'alliance entre Rome & Syracuſe, ſa mort ne pouvoit manquer de la rompre; & bientôt après, Hieronyme envoya des Ambaſſadeurs pour traiter avec Annibal. Le Général Carthaginois envoya, à ſon tour, un jeune Officier d'une naiſſance diſtinguée, qui ſe nommoit auſſi Annibal; & il lui aſſocia Hippocrate & Epicyde, deux frères nés à Carthage, & Carthaginois par leur mère, mais Siciliens d'origine, & petits-fils d'un banni de Syracuſe. Ces trois députés conclurent un traité d'alliance entre Hieronyme & leur Général; &, de concert avec celui-ci, les deux frères demeurèrent auprès du jeune Roi.

Cependant, le Préteur Appius Claudius, qui commandoit en Sicile pour les Romains,

ne fut pas plutôt informé de ces négociations, qu'il envoya auſſi des Ambaſſadeurs au Roi de Syracuſe. Ils lui déclarèrent qu'ils venoient renouveler l'alliance, que le peuple Romain avoit contractée avec ſon aïeul. Mais il ne les écouta que pour les renvoyer avec dériſion : il leur demanda comment ils ſe trouvoient de la bataille de Cannes; & s'il falloit croire, ſur cette bataille, les contes étranges que faiſoient les députés d'Annibal : il vouloit, diſoit-il, vérifier les faits, & juger, en conſéquence, s'il lui convenoit de ſuivre la fortune de Rome ou celle de Carthage. Les Romains répondirent, qu'ils reviendroient quand le Roi auroit appris à écouter ſérieuſement des Ambaſſadeurs; & ce qu'ils ajoutèrent, eut moins l'air d'une prière que d'un conſeil : qu'avant de trahir ſes anciens alliés, il feroit bien d'y penſer plus d'une fois.

Dès qu'ils furent partis, Hieronyme envoya ſes Ambaſſadeurs à Carthage, pour demander la ratification ſolemnelle de l'alliance qu'il avoit déjà faite avec Annibal, & pour en régler plus particulièrement les

conditions. On convint qu'après qu'on auroit chaſſé les Romains de la Sicile, la rivière d'Himère, qui partage l'île preſque d'un bout à l'autre, ſerviroit de bornes au royaume de Syracuſe & à la province Carthaginoiſe. On ſuppoſoit l'expulſion des Romains facile & prochaine ; & Hieronyme en répondoit, pourvu qu'on lui envoyât des troupes & des vaiſſeaux. Mais à peine ce traité fut-il conclu, qu'il fit partir de nouveaux Ambaſſadeurs, chargés des propoſitions qu'il jugea les plus convenables à ſa réputation. Enivré des flatteries de ſes courtiſans, il ſe mit en tête de faire voir que le ſang d'Hieron, qu'un ſang plus noble encore couloit dans ſes veines ; qu'il étoit le digne héritier du Roi Pyrrhus, ſon aïeul maternel. Il demandoit donc qu'on lui cédât la Sicile en entier, à condition, pourtant, que la conquête de l'Italie ſe feroit au profit de Carthage, & ſans qu'il y voulût rien prétendre. Les Carthaginois ne relevèrent ni cette légéreté indécente, ni ces prétentions ridicules ; rien ne les étonnoit de la part de ce jeune extravagant, & rien

ne les choquoit, pourvu qu'ils le broüillaſſent de plus en plus avec les Romains.

Mais le nouvel allié de Carthage couroit à ſa perte, & d'autres que lui ſongeoient à la hâter. Il avoit fait marcher Hippocrate & Epicyde avec deux mille hommes, pour tâter les places où les Romains avoient mis garniſon; il avoit ſuivi ce détachement avec le gros de l'armée, qui montoit à quinze mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, & il s'étoit avancé juſqu'à la ville des Léontins. Ce fut là que les complices de Théodote, tous ſoldats ou officiers, réſolurent de faire leur coup. Ils avoient remarqué une maiſon déſerte, ſituée dans une eſpèce de ruelle par où le Roi avoit coutume de paſſer pour aller à la grande place. Ils ſe poſtèrent dans cette maiſon, tous armés & prêts à fondre ſur lui; & Dinomène, un d'entre eux, fut chargé de trouver quelque expédient pour arrêter, dans la petite rue, les gardes du Tyran, quand il le verroit approcher de l'embuſcade. Dinomène, qui étoit lui-même un de ces gardes, s'acquitta heureuſement de la commiſſion.

Sous prétexte de lâcher le nœud de ſon brodequin, il leva le pied & l'appuya contre le mur; &, dans cette attitude, il arrêta toute la troupe. Le Roi, marchant toujours, ſe trouva loin de ſes gardes quand il fut vis-à-vis de la maiſon, & on le perça de pluſieurs coups, avant qu'ils puſſent le ſecourir. Cependant le tumulte & les cris, les avertiſſent de ce qui ſe paſſe. Dinomène lève le maſque, il leur diſpute fièrement le paſſage; &, après avoir eſſuyé une grêle de traits, ſe ſauve avec deux bleſſures. Mais le Tyran étoit déjà mort: ſes gardes le trouvèrent étendu ſur le pavé, & il n'en fallut pas davantage pour leur faire prendre la fuite.

Les conjurés marchèrent auſſitôt à la grande place, où le peuple, charmé, les reçut comme ſes libérateurs (1)..... Au contraire, l'Armée qui campoit dans le voiſinage, n'apprit la mort du Roi qu'avec une

(1) *Interfectores..... in forum ad multitudinem lætam libertate.... pergunt....* Cætera omittuntur uſque ad hæc verba: *Secundùm Hieronymi cædem primo tumultuatum in Leontinis apud milites fuerat, &c.* Num. 21.

extrême indignation. Les ſoldats crièrent, dans le premier tranſport, qu'il falloit immoler les aſſaſſins ſur ſon tombeau; mais un nom toujours ſûr de plaire, le nom de la liberté, qu'on leur répétoit ſans ceſſe; l'honneur de combattre ſous de plus dignes chefs, la promeſſe d'une gratification qui ſe trouvoit toute prête dans les coffres du Tyran; ſes crimes qu'on leur remit devant les yeux, ſes débauches, plus odieuſes encore que ſes crimes, tout cela produiſit un tel changement dans leurs eſprits, que ce Roi, qui venoit de leur coûter des regrets ſi vifs, ils conſentirent à le laiſſer ſans ſépulture.

Cependant, deux des principaux conjurés, Théodore (1) & Soſis, laiſſant aux autres le ſoin de s'aſſurer de l'armée, avoient pris les meilleurs chevaux de l'écurie du Roi, & couroient à toute bride à Syracuſe : ils vouloient ſurprendre les royaliſtes, avant qu'ils fuſſent inſtruits de ce qui s'étoit

(1) *Theodotus* dans le texte. Je crois que c'eſt une faute, & qu'il faut lire *Theodorus*.

paſſé;

passé ; mais ils ne purent prévenir ni la renommée, dont rien n'égale la viteſſe en pareille conjoncture, ni même un eſclave d'Hieronyme, qui arriva plus tôt qu'eux. Ils trouvèrent qu'Andranadore avoit déjà mis des troupes dans l'île, dans la citadelle, & dans tous les poſtes avantageux dont il put ſe ſaiſir. Ce fut au déclin du jour, & par l'Hexapyle, qu'ils entrèrent dans Syracuſe. Ils traverſèrent le quartier de Tycha, en criant *aux armes, liberté, qu'on s'aſſemble dans l'Achradine !* & ils montroient en même temps le diadême du Tyran, avec ſa robe enſanglantée. A leurs cris, les uns paroiſſent aux portes ou accourent dans les rues, les autres ſe mettent aux fenêtres ou montent ſur les toîts ; & de-là, ils regardent, ils s'informent. Toutes les rues ſont éclairées, tout retentit de mille clameurs confuſes. Ceux qui ont des armes, s'aſſemblent dans les places ; ceux qui n'en ont point, courent au temple de Jupiter Olympien, où le Roi Hieron avoit fait ſuſpendre celles des Illyriens & des Gaulois, que le peuple Romain lui avoit données.

Ils prient le Dieu de protéger, d'armer lui-même les défenſeurs de la liberté, de la patrie & des autels. Ils prennent les armes ſacrées, & ils vont groſſir, dans les principaux quartiers, les corps-de-garde qu'ils y trouvent établis. Andranadore, de ſon côté, garniſſoit les poſtes de l'île, entr'autres le grenier public, édifice ſolidement bâti, & fortifié comme une citadelle; mais ce poſte important, lui fut enlevé par les troupes mêmes qu'il venoit d'y mettre. Leurs députés vinrent annoncer, dans l'Achradine, que le Sénat étoit maître du magaſin des bleds, & qu'on n'y reconnoiſſoit plus d'autres ordres que les ſiens.

Dès que le jour parut, tout le peuple armé & ſans armes, ſe trouva dans l'Achradine, devant le palais deſtiné aux aſſemblées du Sénat. Là, Polyène, un des plus conſidérables citoyens, montant ſur les degrés de l'autel de la Concorde, parla avec autant de ſageſſe que de zèle pour la liberté: il dit qu'en ſortant des horreurs de l'eſclavage, on ne craignoit, on n'imaginoit preſque pas d'autres maux que ceux qu'on venoit

de ſouffrir ; qu'il falloit, pourtant, ſonger à tant d'autres malheurs que les guerres civiles amenoient avec elles, & qui n'étoient plus guère connus à Syracuſe que par tradition ; qu'il louoit le peuple d'avoir pris les armes avec tant de courage ; qu'il le loueroit plus volontiers encore, s'il ne les employoit qu'à la dernière extrémité ; que ſon avis étoit, qu'avant toutes choſes, on envoyât des députés à Andranadore, pour le ſommer de ſe ſoumettre au Sénat & au peuple, d'ouvrir les portes de l'île, & d'en faire ſortir la garniſon : mais, qu'après cette tentative pacifique, ſi le miniſtre d'Hieronyme prétendoit régner de ſon chef, ſon avis ſeroit de lui faire lâcher priſe, à quelque prix que ce fût, & de le ménager encore moins que ſon maître. On fit partir ſur-le-champ les Députés, & les Sénateurs s'aſſemblèrent en attendant leur retour. C'étoit pour la première fois, depuis la mort d'Hieron ; car, quoique ce Prince eût toujours ſoumis les affaires publiques aux délibérations de cette Compagnie, ſon petit-fils ne l'aſſembla ni ne la conſulta jamais.

Les Députés trouvèrent Andranadore un peu étonné, de voir les Syracuſains agiſſant de concert, & déjà maîtres de tous les quartiers, à la réſerve d'un ſeul, dont on venoit même de leur livrer le poſte le plus important. Il commençoit à mollir, lorſque Démarate, cette fille d'Hieron qu'il avoit épouſée, vint le tirer d'entre les mains des négociateurs. Malgré la révolution, Démarate n'avoit rien perdu ni de la fierté de ſon rang, ni de la vanité de ſon ſexe. Elle rappela à ſon mari la maxime de Denis-le-Tyran, qu'un Roi ne doit ſortir du trône, qu'arraché & traîné par les pieds : elle ajouta, qu'on eſt toujours maître de renoncer à une grande place, que rien n'eſt plus aiſé dès qu'on le veut; au lieu que pour s'y élever, il en coûte des ſoins & des travaux infinis; qu'elle lui conſeilloit d'amuſer les Députés, de leur demander le temps de faire ſes réflexions, & de l'employer à rappeler l'armée du pays des Léontins; qu'avec cela, & en promettant aux ſoldats les tréſors du feu Roi, elle oſoit lui répondre qu'il ſeroit bientôt le maître. Ce conſeil

de femme, ne déplaiſoit pas abſolument à l'ambitieux Andranadore : mais il ne ſe hâta pas de le ſuivre; & il penſa que, pour arriver à ſon but, le plus ſûr étoit de prendre patience, de céder au temps. Il répondit donc aux Députés, qu'ils pouvoient aſſurer le Sénat & le peuple, de ſa fidélité & de ſon obéiſſance.

En effet, le lendemain, dès la pointe du jour, les portes de l'île furent ouvertes. Andranadore vint dans la place de l'Achradine, & parut ſur les degrés de ce même autel de la Concorde, où Polyène avoit harangué la veille. Il commença par juſtifier une démarche, qui devoit paroître un peu tardive : il proteſta qu'en demeurant enfermé dans l'île, il n'avoit pas prétendu s'y cantonner, ni ſéparer ſes intérêts de ceux de l'Etat; mais que, comme il voyoit des épées tirées & du ſang répandu, il avoit appréhendé qu'on n'en voulût trop répandre. Pouvoit-il ſavoir, d'abord, ſi l'on ſe contenteroit d'avoir immolé à la liberté publique la ſeule victime qu'elle exigeoit? ou ſi l'on ne voudroit pas, encore, faire expier les

crimes du Tyran à ceux qui n'avoient pu les empêcher, à ſes parens, à ſes alliés, à ſes officiers & à ſes miniſtres? Mais enfin, il avoit reconnu que les libérateurs de l'Etat en vouloient être les conſervateurs; que l'amour du bien commun, réuniſſoit tous les cœurs, tous les eſprits. Il n'héſitoit donc plus à ſe jeter entre les bras de la patrie, & à lui remettre, avec ſa perſonne, l'argent & les troupes qu'Hieronyme lui avoient confiées, puiſqu'auſſi bien ce malheureux Prince venoit de périr, victime de ſon extravagance & de ſes fureurs. Puis, s'adreſſant aux meurtriers du Tyran, & nommément à Théodore & à Soſis: Vous venez de faire, leur dit-il, une grande & mémorable action; mais, croyez-moi, tout n'eſt pas fait encore, & votre gloire n'a pas à beaucoup près tout ſon éclat. Si vous négligez d'entretenir la paix & l'union, craignez de n'avoir délivré Syracuſe, que pour la voir périr avec ſa liberté.

Andranadore termina ſa harangue, en mettant à leurs pieds les clefs de l'île & celles du tréſor royal. Enſuite, on congédia

l'assemblée; & les Syracusains, charmés, employèrent le reste du jour à mener leurs femmes & leurs enfans dans tous les Temples, & à remercier les Dieux de leurs bienfaits. Le lendemain, on se rassembla pour l'élection des Préteurs. Andranadore fut nommé un des premiers: presque tous les autres furent choisis parmi les meurtriers du Tyran; & l'on comprit même dans cette élection, Dinomène & Sopater, quoiqu'ils fussent tous deux absens. Ils étoient à l'armée, dans le pays des Léontins; & dès qu'ils furent ce qui s'étoit passé, ils firent porter à Syracuse la caisse militaire du feu Roi, & la remirent aux trésoriers nommés pour la recevoir. Ces mêmes trésoriers, furent chargés de tous les deniers royaux qui se trouvèrent, soit dans l'île, soit dans l'Achradine. On fit encore d'autres réglemens. On convint de raser les fortifications suspectes, qui séparoient l'île des autres quartiers. En un mot, dans ces premiers momens, où l'on ne respiroit que la liberté, rien ne fut oublié de ce qui pouvoit contribuer à l'affermir.

Cependant Hippocrate & Epicyde, avoient appris la mort du Tyran; & même Hippocrate avoit fait poignarder le courrier, pour ſupprimer la nouvelle: mais elle fut bientôt divulguée, & leur petite armée ſe débanda. Les deux frères, aſſez embarraſſés, ne trouvèrent rien de mieux à faire, pour le moment, que de retourner à Syracuſe. De peur qu'on ne les ſoupçonnât d'y venir cabaler contre le Gouvernement, & que ce ſoupçon ne les fît éclairer de trop près, ils s'adreſſèrent d'abord aux Préteurs; & ce fut par eux, qu'ils ſe firent préſenter au Sénat. Ils lui expoſèrent qu'ils étoient venus en Sicile comme Ambaſſadeurs d'Annibal, auprès d'un Roi ſon allié; qu'ils avoient ſervi dans les troupes d'Hieronyme, parce qu'ils en avoient l'ordre de leur Général; qu'il ne leur reſtoit plus qu'à retourner auprès de celui qui les avoit envoyés, & qu'ils ne demandoient pas mieux: mais que voyant les Romains infeſter toute la Sicile, & craignant d'être enlevés en chemin, ils ſupplioient le Sénat de leur donner une légère eſcorte, qui pût les conduire à Lo-

cres en Italie; que ce qu'on feroit pour eux en cette occaſion, coûteroit peu & vaudroit beaucoup, puiſque Annibal s'en tiendroit obligé.

On leur accorda, ſans peine, ce qu'ils demandoient : on étoit bien aiſe de ſe débarraſſer de ces deux miniſtres de la tyrannie; de deux aventuriers braves, habiles, & capables de tout entreprendre, parce qu'ils n'avoient rien à perdre : mais, quoiqu'on ſouhaitât leur départ, on ne le preſſa pas avec toute la vivacité qui eût été néceſſaire. Hippocrate & Epicyde, profitèrent du temps qu'on leur laiſſoit, pour décrier ſous main le Sénat & les Grands. Ils faiſoient entendre que, ſous prétexte de renouveler l'alliance de Rome, on travailloit ſourdement à livrer Syracuſe aux Romains; & que c'étoit, uniquement, pour y régner ſous leur nom, qu'une poignée de Factieux ménageoit ce nouveau traité. Ils répandoient ces diſcours parmi la plus vile populace, parmi les transfuges qui étoient, pour la plupart, des matelots de la flotte Romaine; ſur-tout parmi la ſoldateſque, qu'ils étoient

en poſſeſſion de gouverner à leur fantaiſie. Ils voyoient accourir à Syracuſe, une foule de gens tout prêts à les écouter & à les croire : cette foule groſſiſſoit chaque jour ; &, bientôt, tout ſembla leur répondre du ſuccès de leurs intrigues.

Andranadore, de ſon côté, prévit, & eſpéra, comme eux, une révolution. Sa femme lui répétoit, ſans ceſſe, que l'inſtant fatal étoit arrivé ; qu'il ne tenoit qu'à lui de s'emparer du trône, tandis qu'une liberté mal réglée & mal affermie, portoit par-tout le déſordre & la confuſion ; tandis qu'il avoit ſous ſa main, des ſoldats qui ſe ſouvenoient encore d'avoir mangé le pain du Roi ; tandis qu'il pouvoit s'aider ſi utilement, de ces deux hommes qui les gouvernoient, de deux Généraux formés par Annibal. Andranadore cédant, enfin, à ces importunités, prit des meſures, & lia ſa partie avec Thémiſte, qui venoit d'épouſer une fille de Gélon : mais le malheur fut que quelques jours après, il s'ouvrit encore à un Acteur de Tragédies, auquel il avoit ſouvent confié d'autres ſecrets. Cet homme qui s'ap-

peloit Ariſton, étoit d'une naiſſance & d'une fortune honnête : ſa qualité d'Acteur, n'aviliſſoit ni l'une ni l'autre, parce que, chez les Grecs, cette profeſſion n'a rien de deshonorant. Il ſentit qu'il devoit encore plus à ſa patrie qu'à ſon ami, & il alla révéler aux Préteurs tout ce qu'il venoit d'apprendre. Ces Magiſtrats, après s'être aſſurés du fait, par des preuves convaincantes, conſultèrent ſecrettement les plus anciens Sénateurs. De concert avec eux, ils poſtèrent quelques ſoldats à la porte du Sénat; & Andranadore, en mettant le pied dans la ſalle, fut poignardé avec ſon complice. Une exécution ſi violente, en apparence, & dont la plupart des Sénateurs ignoroient le motif, excita dans l'aſſemblée un tumulte, que les Préteurs eurent bien de la peine à calmer. Ils le calmèrent enfin, & firent paroître le Dénonciateur.

Ariſton, rendit un compte exact de la conjuration. Il déclara qu'elle avoit pris naiſſance aux noces de Thémiſte, avec Harmonia, fille de Gélon; que les troupes auxiliaires d'Afrique & d'Eſpagne, s'étoient

chargées de massacrer les Préteurs & les principaux Citoyens, dont la dépouille leur étoit promise ; que les soldats mercenaires, dévoués à Andranadore, leur ancien commandant, se tenoient prêts à s'emparer de l'île une seconde fois. Il spécifia le nombre & les forces des Conjurés, & leurs différens emplois dans l'exécution. Il les montra, pour ainsi dire, le poignard à la main ; enforte que la Compagnie demeura convaincue que la mort d'Hiéronyme n'avoit été ni plus juste, ni plus nécessaire que celle d'Andranadore & de Thémiste. Cependant, on entendoit les clameurs & les menaces d'une foule de séditieux, qu'une curiosité inquiète, avoit attroupés dans le vestibule du Sénat. On leur montra les corps des deux Conjurés, & leur audace s'évanouit à ce spectacle. Ils se retirèrent sans rien dire, & suivirent le reste du Peuple, à l'assemblée générale qui venoit d'être indiquée.

Sopater y porta la parole, au nom du Sénat & de ses Collègues : il examina la vie d'Andranadore & celle de Thémiste,

comme s'il eût voulu inſtruire leur procès. Il leur imputa tous les déſordres & tous les crimes, qui s'étoient commis depuis la mort d'Hiéron. Qu'avoit fait Hiéronyme, diſoit-il, qu'avoit pu faire un Prince enfant, ou ſortant à peine de l'enfance? Ses Tuteurs & ſes Gouverneurs avoient régné ſous ſon nom, qu'ils s'embarraſſoient peu de rendre odieux; &, en bonne juſtice, on eût dû les faire périr avant leur Pupille, ou du moins avec lui. Cependant, ils lui avoient ſurvécu; &, déja dignes du dernier ſupplice, ils n'avoient ſongé qu'à le mériter encore par de nouveaux crimes. Andranadore, avoit commencé par ſe cantonner dans l'île; il s'étoit porté hautement pour héritier de ſon Maître; & ce qu'il tenoit comme Miniſtre, il avoit prétendu le garder comme Roi. Enſuite, abandonné par une partie de ſa garniſon, vivement preſſé par tout le Peuple qui s'étoit ſaiſi de l'Achradine, voyant, enfin, que l'impudence ne lui réuſſiſſoit pas, il avoit voulu employer la ruſe, & revenir au trône par un détour. Tel étoit le Préteur qu'on avoit choiſi. On avoit

aſſocié aux Libérateurs de la Patrie, l'ennemi le plus dangereux de la liberté; & un bienfait ſi honorable, n'avoit pu vaincre ſon mauvais cœur. Mais qui leur avoit inſpiré, à lui & à Thémiſte, ces prétentions ambitieuſes, ces idées de Royauté? Falloit-il le demander? Leurs femmes, dont l'une étoit la fille, & l'autre la petite-fille d'un Roi.

Sopater, fut interrompu à cet endroit de ſa harangue. Toute l'aſſemblée s'écria qu'elles méritoient la mort; qu'il falloit exterminer la race des Rois, juſqu'au dernier rejeton. Tel eſt le génie du Peuple; il devient tyran, dès qu'il ceſſe d'être eſclave. S'il pouvoit tenir un milieu entre ces deux extrémités, il ſeroit vraiment libre: mais trop indifférent ou trop paſſionné pour ſa liberté, il y renonce ou il en abuſe. Ce qu'il y a de déplorable encore, c'eſt qu'une populace fougueuſe & avide de ſang, ne trouve que trop de flatteurs qui l'encouragent à le répandre. On en vit un exemple dans cette occaſion. Les Préteurs de Syracuſe propoſèrent, ſur le

champ, un décret qui condamnoit à mort toute la famille royale ; le Peuple approuva le décret, ſans ſe donner preſque le temps de l'écouter ; & des ſoldats, envoyés par les Préteurs, allèrent maſſacrer Démarate & Harmonia.

On ſe ſouvient que Démarate étoit une fille d'Hiéron, mariée avec Andranadore ; & qu'Harmoniá, étoit fille de Gélon & femme de Thémiſte : mais il y avoit encore une autre fille d'Hiéron, qui avoit épouſé Zoïppe & qui ſe nommoit Héraclée. Son mari étoit allé en Egypte, avec le titre d'Ambaſſadeur d'Hiéronyme, auprès du Roi Ptolemée ; & il avoit jugé à propos, de convertir lui-même ſon ambaſſade en exil. Héraclée donc, ſachant qu'on la cherchoit auſſi, prit deux filles qu'elle avoit, toutes deux fort jeunes, & ſe réfugia, avec elles, dans un petit Temple conſacré aux Dieux domeſtiques. Ce fut là, que les ſoldats la trouvèrent, les cheveux épars, & dans l'état le plus propre à inſpirer la compaſſion. Elle les conjura, par la mémoire d'Hiéron, par celle de Gélon, de ne voir

en elle que la fille de l'un & la ſœur de l'autre ; de ne pas la faire périr en haine d'un Tyran, dont les crimes ne pouvoient lui être imputés, dont le règne ne lui avoit valu que l'exil de ſon mari. Non, leur dit-elle, ma cauſe n'eſt pas la même que celle de ma ſœur ; nos fortunes ont été trop différentes, tant qu'Hiéronyme a vécu. A préſent même, le ſeroient-elles moins, ſi l'entrepriſe d'Andranadore avoit réuſſi ? Elle régneroit avec ſon mari, cette ſœur orgueilleuſe; & moi, je ſerois la compagne de votre eſclavage. Hélas ! ſi on alloit annoncer à Zoïppe, qu'Hiéronyme ne vit plus & que Syracuſe eſt libre, doutez-vous que plein de joie & d'empreſſement, il ne ſe jetât dans le premier vaiſſeau, pour revenir dans ſa patrie ? O mon cher Zoïppe, que les eſpérances des hommes ſont trompeuſes ! Il n'y a plus de Tyran à Syracuſe, & l'on y demande le ſang de ta femme, celui de tes enfans. Grands Dieux ! quel tort faiſons-nous donc à la liberté, ou aux lois ? Qui peut nous craindre ? Qu'appréhende-t-on d'une femme

délaiſſée

délaissée & de deux jeunes filles, je dirois presque, d'une veuve & de deux orphelines? On ne vous craint pas, me dira-t-on, mais on déteste le sang des Rois. Eh bien! qui vous empêche de nous bannir loin de Syracuse & de la Sicile? Embarquez-nous pour Alexandrie, renvoyez les filles à leur père, la femme à son mari. .....

Héraclée, s'apperçut qu'elle parloit à des hommes sourds & insensibles; & quelques épées nues, lui annonçoient déjà ce qu'elle devoit attendre. Sans perdre, à prier pour elle-même, des momens qui devenoient précieux, elle ne songea plus qu'à sauver ses filles. Respectez l'innocence de leur âge, s'écria-t-elle: épargnez, du moins, un sang que le Vainqueur le plus farouche, ne se permettroit pas de répandre. Vous qui punissez les Tyrans, n'imitez pas les forfaits que vous leur reprochez. Elle n'en put dire davantage. On l'arrache de son asyle, on l'égorge sans pitié, & son sang rejaillit jusque sur ses filles. On alloit se jeter sur ces jeunes Princesses, lorsque la douleur & l'effroi leur troublant tout-à-

coup l'eſprit, elles s'élancent hors de la Chapelle, & ſe mettent à courir comme des furieuſes. Si elles euſſent pu gagner la rue, on peut juger quel tumulte une pareille ſcène eût produit dans Syracuſe : mais elles ſe trouvoient enfermées dans une maiſon aſſez petite, & toute remplie de ſoldats armés. Le croira-t-on ? elles y coururent quelque temps, ſans qu'on pût les atteindre ; & elles s'arrachèrent, plus d'une fois, d'entre les bras vigoureux qui s'efforçoient de les retenir. Enfin, percées de coups, & laiſſant par-tout des traces de leur ſang, elles tombèrent ſans haleine & ſans vie. Mais il manquoit encore une circonſtance, au malheur de la mère & des filles. Un moment après, un Officier public accourut, pour dire que, paſſant tout d'un coup de la fureur à la pitié, le Peuple venoit de révoquer l'arrêt de leur mort.

HISTOIRE

DE LA

CONJURATION DE PISON

CONTRE NÉRON;

TIRÉE ET TRADUITE

DU XVe LIVRE DES ANNALES DE TACITE.

Ineunt deinde Consulatum Silius Nerva et Atticus Vestinus, coeptâ simul et auctâ conjuratione, etc. *Lib. XV circà medium*

AU commencement du Consulat de Silius-Nerva & d'Atticus-Vestinus, il y avoit une conjuration formée contre Néron, & elle étoit devenue redoutable presque en naissant. Toutes sortes de personnes s'y étoient engagées, comme à l'envi; des Sénateurs,

des Chevaliers, des gens de guerre, des femmes même : les uns, parce qu'ils haïſſoient l'Empereur; les autres, parce qu'ils aïmoient Piſon, qu'on vouloit élever à l'Empire. Caïus-Piſon étoit de la famille Calpurnia, illuſtre par elle-même & par ſes alliances. Des qualités eſtimables ou ſéduiſantes, lui avoient acquis une grande réputation parmi le Peuple. Il employoit ſon éloquence à défendre ſes Citoyens, ſon bien à enrichir ſes amis; & pour l'aborder, pour être bien reçu de lui, il n'étoit pas néceſſaire d'en être connu. Aux graces du caractère, il joignoit celles de l'extérieur; une phyſionomie agréable, un air noble, une taille avantageuſe : mais il s'en falloit beaucoup, qu'il y joignît la ſévérité des mœurs & la modération dans les plaiſirs. Il étoit indulgent pour les autres, & pour lui-même; magnifique, quelquefois prodigue; & cela même, étoit un mérite aux yeux de bien des gens. Dans un ſiècle où le vice paroît ſi aïmable, il y en a beaucoup qui n'aiment pas, dans le Souverain, une vertu trop économe & trop gênante.

Au reſte, ce ne fut point l'ambition de Piſon qui forma le projet de cette entrepriſe; & j'avoue que, parmi tant de conjurés, j'ai peine à démêler le véritable Auteur & le premier mobile de la conjuration. Les plus déterminés de tout le parti, furent, ſans doute, Subrius-Flavius, Tribun d'une cohorte Prétorienne, & le Centurion Sulpitius-Aſper : leur mort courageuſe en fut la preuve. Le poëte Lucain & Plautius-Latéranus, déſigné Conſul, furent encore deux des plus animés contre le Tyran. Un intérêt perſonnel, échauffoit le Poëte. Néron lui avoit défendu de réciter ſes vers, & s'enorgueilliſſoit de ſon ſilence (1). Pour le Conſul déſigné, ce ne fut point une injure particulière, ce fut le zèle du bien public qui l'engagea dans la conjuration. Mais on s'étonna d'y voir entrer Flavius-Scévinus, & Afranius-Quinctianus, deux Sénateurs qu'on ne croyoit pas capables d'une réſolution ſi vigoureuſe. Scévinus,

(1) *Vanus adſimulatione.* Vanus adſimulatione Lucani, qui juſſus carmina reticebat, quaſi Neroni cederet. BROTIER.

avoit une ame énervée par le plaiſir; c'étoit un homme dont la vie, ſans action, n'étoit plus qu'une eſpèce de léthargie. Quinctianus; s'étoit deshonoré par une débauche qui dégradoit ſon ſexe. Il ſe voyoit encore flétri, par une ſatire ſanglante dont Néron étoit l'Auteur, & il couroit à la vengeance.

Les entretiens de ces premiers Conjurés, roulèrent ſur les excès du Tyran, ſur la ruine prochaine dont l'Empire étoit menacé, ſur la néceſſité de choiſir un chef capable de remédier à tant de déſordres: ils haſardèrent leurs réflexions avec leurs amis; & bientôt ils eurent enrôlé dans le parti, un aſſez grand nombre de Chevaliers Romains, Tullius-Sénécion, Cervarius-Proculus, Vulcatius-Araricus, Julius-Tugurinus, Munatius-Gratus, Antonius-Natalis & Martius-Feſtus. Sénécion avoit eu la faveur du Prince; il en conſervoit encore quelques apparences, & ſa ſituation n'en étoit que plus dangereuſe. Natalis, étoit l'ami & le confident intime de Piſon. Tous les autres cherchoient, dans une révolution, quelque avantage ou quelque

reſſource. Outre Flavius & Aſper, ces deux Officiers dont j'ai déja parlé, on en gagna quatre autres, tous quatre gens de main & d'exécution, Granius Sylvanus, & Statius Proximus, tribuns des gardes Prétoriennes, Maximus-Scaurus, & Vénétus-Paulus, centurions du même corps. Mais il ſembloit que perſonne ne donnât plus de force au parti, que Fénius-Rufus, Préfet du Prétoire. C'étoit un homme dont la vertu, généralement eſtimée, n'avoit pu tenir, dans le cœur de Néron, contre les mœurs impures & cruelles de Tigellinus. Il étoit las de ſe voir toujours expoſé, ſouvent prêt à ſuccomber aux calomnies de ce Favori, qui le repréſentoit comme un Amant d'Agrippine, outré de l'avoir perdue, & déterminé à la venger. Il eut donc pluſieurs conférences avec les Conjurés; & dès que ceux-ci ſe virent aſſurés d'un homme de cette importance, ils ne ſongèrent plus qu'à choiſir le temps & le lieu de l'exécution.

Subrius-Flavius vouloit, dit-on, dans un premier mouvement, attaquer Néron ſur

la ſcène, quand il viendroit s'y donner en ſpectacle, ou bien mettre le feu à ſon Palais pendant la nuit, & profiter du moment où il le trouveroit courant à l'aventure, ſans ſuite & ſans Gardes (1). Ici, c'étoit la ſolitude & l'occaſion favorable, qui animoient ce vaillant homme: là, au contraire, c'étoit un Peuple entier, témoin d'une action ſi glorieuſe: mais il fut retenu par le deſir de ſurvivre à l'exécution de ce projet, deſir toujours fatal aux grandes entrepriſes.

Tandis que l'irréſolution des Conjurés prolongeoit leurs craintes & reculoit leurs eſpérances, une femme nommée Epicharis, ne leur épargnoit ni les exhortations, ni les reproches. On ne ſait pas comment cette femme étoit du ſecret; c'étoit la pré-

(1) Je trouve deux ou trois manières d'expliquer cet endroit, dont aucune ne me plaît, pas même celle que j'ai ſuivie. Si j'oſois, au lieu d'*ardente domo*, qu'on lit dans tous les manuſcrits, je lirois, avec Nicolas Heinſius, *marcente domo*, & je traduirois ainſi: — Subrius Flavius vouloit, dit-on, dans un premier mouvement, attaquer Néron ſur la ſcène, quand il venoit s'y donner en ſpectacle; ou bien le ſurprendre pendant la nuit, lorſque, ſans ſuite & ſans gardes, il erroit dans un palais livré à la débauche & au ſommeil, &c.

mière affaire honnête où elle fût entrée pour quelque choſe. Elle s'impatienta de la voir traîner ſi long-temps : comme elle ſe trouvoit en Campanie, elle entreprit de ſéduire les principaux Officiers de la flotte de Miſène, & de les engager dans la conjuration. Voici ce qui lui en fit naître la penſée. Il y avoit, ſur cette flotte, un certain Voluſius-Proculus, qui avoit aidé à aſſaſſiner la mère de Néron, & qu'on avoit fait Chiliarque, mais qui ne trouvoit pas que ce grade fût une récompenſe proportionnée à l'importance de ce forfait. Soit qu'il connût Epicharis depuis long-temps, ſoit que leur amitié fût nouvelle, il lui parla de ſes ſervices, & de l'ingratitude dont Néron les avoit payés : il ſe plaignit, il jura de ſe venger, s'il en trouvoit le moyen ; enfin, il en dit tant qu'Epicharis crut qu'elle pourroit le mener loin, & ſe ſervir de lui pour en gagner d'autres. C'étoit un grand point, que de s'aſſurer de la flotte ; c'étoit fournir aux Conjurés bien des ſecours & bien des occaſions, parce que Néron venoit ſouvent s'amuſer

ſur cette côte, aux environs de Pouzzoles & de Miſène. Elle enchérit donc ſur tout ce que cet homme venoit de dire ; &, après s'être étendue ſur les crimes de Néron, après avoir gémi ſur l'oppreſſion du Sénat dépouillé de tous ſes droits (1), elle ajouta qu'il y avoit des meſures priſes pour punir le deſtructeur de la République ; que ſi Proculus vouloit s'armer de courage, ſeconder les ennemis du Tyran, & mettre dans leurs intérêts les plus braves ſoldats de la Marine, il pouvoit compter ſur une récompenſe digne de lui & de ſon zèle. Cependant, elle ſupprima les noms des Conjurés ; &, grace à cette précaution, ce fut inutilement que Proculus déclara tout le reſte à l'Empereur. Epicharis, conduite à Rome, & confrontée au Délateur, n'eut pas de peine à détruire une accuſation qu'aucun témoin n'appuyoit : mais on ne laiſſa pas de la retenir en priſon, parce que Néron ſoup-

(1) M. l'Abbé Brotier explique autrement *Neque Senatui quid manere, &c.* — Neque Senatui quidquam fidei erga Neronem manere, &c.

çonna que cette accuſation ſans preuve, n'étoit pourtant pas ſans fondement.

Malgré la conſtance d'Epicharis, les Conjurés craignirent d'être découverts, s'ils ne ſe hâtoient : ils réſolurent de faire leur coup, dans une maiſon de campagne que Piſon avoit auprès de Bayes. L'Empereur, qui la trouvoit agréable, y faiſoit ſouvent de petits voyages; il y prenoit le bain, & il y ſoupoit, débarraſſé de ſes Gardes & de tout l'attirail de ſa grandeur. Mais Piſon refuſa d'y conſentir, alléguant que ce ſeroit une choſe trop criante, de répandre le ſang d'un Empereur, d'un Tyran même, ſi l'on vouloit, ſur la table où on l'auroit invité, ſur l'autel & dans le ſein des Dieux hoſpitaliers; qu'une enpriſe formée pour le ſalut de l'État, devoit s'exécuter dans la Capitale & aux yeux de tous les Citoyens, ou dans ce Palais odieux que Néron avoit bâti de leurs dépouilles. C'étoit-là le prétexte du refus. Dans le fond, Piſon appréhendoit que Lucius-Silanus ne profitât de la circonſtance pour lui enlever l'Empire. Silanus

étoit un jeune homme, que ſa haute naiſſance, que l'éducation qu'il avoit reçue chez Caſſius, mettoient dans la poſition la plus brillante; & il lui étoit aiſé de ſe faire ſuivre par tous ceux qui, n'ayant pas conſpiré contre Néron, plaindroient ce Prince égorgé chez ſon hôte, & ne verroient dans ſa mort qu'un aſſaſſinat. On croit que Piſon craignit encore le Conſul Veſtinus, homme hardi, plein de feu, capable de ſe déclarer pour la liberté, ou de faire élire un autre Empereur qui ne ſeroit que ſa créature: car Veſtinus n'étoit pas de la Conjuration; & quand Néron feignit de l'en croire complice, ce fut un prétexte injuſte, dont il ſe ſervit pour ſatisfaire un vieux reſſentiment.

Enfin, les Conjurés fixèrent l'exécution de leur deſſein à la fête de Cères, dans le Cirque, & pendant les jeux qu'on y célèbre en l'honneur de cette Déeſſe. Ils firent réflexion que Néron, renfermé dans ſon palais ou dans ſes jardins, en ſortoit volontiers pour aſſiſter aux ſpectacles du Cirque; & que la joie qui régnoit dans ces fêtes, le

rendoit plus acceſſible. Tout le détail de l'action fut réglé. Latéranus, ſous prétexte de demander quelques ſecours pour le rétabliſſement de ſes affaires, devoit ſe jeter aux genoux de l'Empereur, le faire tomber bruſquement, & le tenir fortement ſerré; ce qui lui ſeroit facile, avec l'avantage que lui donnoient ſa taille & ſon courage. Alors, les Tribuns, les Centurions & les autres Conjurés, chacun, ſelon ſon intrépidité, devoit fondre ſur le Tyran & le percer, ſans qu'il pût ſe relever ni ſe défendre. C'étoit Scévinus qui vouloit donner le premier coup, & il avoit pris dans le Temple du Salut, en Étrurie, ou, ſelon d'autres, dans celui de la Fortune, à Férentinum, un poignard qu'il portoit toujours ſur lui, comme l'inſtrument ſacré de ce grand exploit. Pendant qu'on agiroit au Cirque, Piſon devoit ſe tenir auprès du Temple de Cérès, où le Préfet Fénius & les autres Conjurés l'enverroient prendre, pour le conduire au camp des Prétoriens. On ajoute que, pour ſe rendre agréable au peuple & aux ſoldats, il devoit ſe faire accompagner

par Antonia, fille de l'Empereur Claude. C'eſt Pline qui nous apprend cette anecdote, & je la donne, ici, pour ce qu'elle vaut. Cependant, je ne puis concevoir qu'Antonia eût voulu prêter ſon nom & riſquer ſa vie, dans une entrepriſe dont rien ne garantiſſoit le ſuccès; ni que Piſon, épris de ſa femme, comme on le ſait, eût pu promettre d'épouſer Antonia: à moins qu'on ne veuille dire que l'envie de régner, eſt une paſſion aſſez forte, pour étouffer toutes les autres.

Tout alloit bien juſque-là; & dans ce grand nombre de Conjurés de toute eſpèce, de tout état, pauvres & riches, jeunes & vieux, hommes & femmes, le ſecret avoit été gardé avec une fidélité inconcevable, lorſqu'enfin il ſe trouva un traître dans la maiſon de Scévinus. La veille du jour deſtiné à l'exécution, Scévinus eut une longue conférence avec Natalis. De retour chez lui, il ſigna ſon teſtament, tira du fourreau le poignard dont j'ai parlé; & mécontent de trouver cette vieille arme toute émouſſée: Milichus, dit-il à ſon Affranchi,

qu'on lui donne le fil, & qu'on la rende claire & pénétrante comme le feu. Enſuite il ſe mit à table avec ſes amis, qui furent ttraités avec plus de profuſion qu'à l'ordinaire. Il donna la liberté aux Eſclaves qu'il aimoit le plus, & une ſomme d'argent aux autres. Tout cela ſe faiſoit en affectant de parler de mille choſes indifférentes, & avec un air de gaieté qui ne trompoit perſonne; car on voyoit bien qu'il avoit dans l'eſprit quelque penſée lugubre, quelque grand objet qui l'occupoit tout entier. Enfin, il ordonna qu'on lui préparât des bandages, & tout ce qui eſt néceſſaire pour arrêter le ſang; & ce fut encore Milichus qui fut chargé de ce ſoin. Peut-être que Milichus étoit dans la confidence de ſon Maître, & que, juſqu'alors, il avoit été fidèle: cependant, on croit plus communément qu'il ne ſavoit rien encore; mais que ce jour-là, l'enchaînement de tant de circonſtances lui fit deviner ce dont il s'agiſſoit. Cette ame ſervile, ſentit que ſa trahiſon ſeroit bien payée: il ne vit plus que des tréſors, que des grandeurs, & il oublia tout le reſte;

ſon devoir, le ſalut de ſon Maître, la liberté qu'il tenoit de lui. Ce qui acheva de le ſéduire, fut un conſeil de femme, un conſeil pire encore que ſon mauvais cœur. Sa femme lui fit remarquer qu'une foule d'Eſclaves & d'Affranchis, avoit vu, comme lui, ce qui s'étoit paſſé; qu'un témoin qui ſe tairoit, ne pourroit, lui ſeul, ſauver le coupable; au lieu qu'un témoin qui l'accuſeroit, & qui auroit l'eſprit de prévenir les autres, enleveroit, lui ſeul, toutes les récompenſes.

Cette réflexion alarma Milichus; &, dès qu'il fut jour, il courut aux jardins de Servilius, où Néron ſe trouvoit alors. Les Gardes de la porte refuſèrent, d'abord, de le laiſſer entrer : mais, à force de lui entendre dire qu'il apportoit les nouvelles les plus importantes, les plus terribles, ils le menèrent à Epaphrodite, Affranchi de Néron, qui, ſur le champ, le conduiſit à ſon Maître. Milichus lui découvre le danger preſſant, l'affreux complot qui le menace; tout ce qu'il a entendu, tout ce qu'il a deviné : il n'oublie pas de lui montrer

trer le poignard deſtiné à lui percer le cœur, & demande qu'on faſſe venir l'accuſé.

On envoya prendre Scevinus par des ſoldats ; &, ſans s'émouvoir, il entreprit de ſe juſtifier. Il répondit que le poignard, qu'on lui repréſentoit comme une preuve de ſon crime, étoit un monument de ſes pères, religieuſement conſervé dans ſa famille ; qu'il l'avoit placé dans ſa chambre, & que ſon Affranchi avoit eu la méchanceté de l'y dérober ; qu'il avoit ſigné ſon teſtament pluſieurs fois en ſa vie, ſans jamais prendre garde aux jours, & ſans les choiſir ; qu'il lui étoit arrivé bien des fois de donner à des Eſclaves, ou la liberté, ou de l'argent ; & que ſi, la veille, il avoit été plus libéral qu'à l'ordinaire, c'étoit parce que le dérangement de ſes affaires & les pourſuites de ſes Créanciers, commençoient à lui faire craindre que ſon teſtament ne demeurât ſans exécution ; qu'il ne ſe défendoit point d'avoir toujours eu une table bien ſervie, ni d'avoir aimé une vie douce & agréable, qui avoit fait murmurer les Réformateurs ; que pour les ban-

dages dont on parloit, il étoit faux qu'il les eût demandés : mais que comme tout le reſte n'étoit viſiblement qu'un tiſſu de chimères, Milichus avoit jugé à propos d'articuler un fait grave & poſitif, un fait dont il vouloit être en même temps le délateur & le témoin. Il tomba enſuite ſur ſon Accuſateur, qu'il traita d'impoſteur infâme & de ſcélérat; mais d'un ton ſi ferme, d'un air ſi aſſuré, que Milichus couroit riſque de ſe voir confondu, ſi ſa femme ne fût venue à ſon ſecours. Elle le fit reſſouvenir que Natalis avoit eu, la veille, une conférence ſecrette & très-longue avec Scevinus; qu'ils étoient, tous deux, amis intimes de Piſon.

On envoie donc chercher Natalis : on les interroge ſéparément, Scevinus & lui, ſur cette conférence de la veille, ſur ce qui en avoit été l'objet. Leurs réponſes peu conformes, les rendirent ſuſpects; on les mit aux fers, & ils ne purent ſoutenir la menace ni l'appareil de la queſtion. Natalis fut le premier qui ſe rendit. Il étoit plus au fait de la Conjuration, & plus en état

d'en convaincre les complices. Il avoua d'abord tout ce qu'il ſavoit de Piſon (1). Enſuite, il nomma Sénèque : ſoit qu'effectivement Sénèque & Piſon euſſent traité enſemble par ſon entremiſe ; ſoit qu'il voulût par-là faire ſa cour à Néron, qui haïſſoit le Philoſophe, & cherchoit tous les moyens poſſibles de le faire périr. Quand Scevinus ſut que Natalis avoit parlé, il ne voulut pas être plus courageux que lui ; ou peut-être s'imagina-t-il qu'on ſavoit tout, & qu'il étoit inutile de ſe taire. Il déclara donc ceux qu'on ne connoiſſoit point encore, entre autres Lucain, Quinctianus & Sénécion. Ces trois-là, perſiſtèrent long-temps à ne rien avouer ; mais, l'eſpérance du pardon les rendit plus ſouples ; &, pour faire excuſer leur obſtination, ils

(1) J'ai ſoupçonné qu'*arguendi peritior* pouvoit avoir un ſens plus délicat. Je voulois traduire ainſi : *C'étoit celui qui en ſavoit le plus, & qui voyoit le mieux ce qu'il falloit dire. Il avoua d'abord que Piſon étoit le chef de l'entrepriſe. Enſuite il nomma Sénèque, ſoit qu'effectivement, &c.* Mais j'ai eu peur d'entendre fineſſe mal-à-propos, & j'ai traduit comme tous les autres.

nommèrent Acilia, Glicius-Gallus & Annius-Pollion; c'eſt-à-dire que Lucain nomma ſa mère, & chacun des deux autres, ſon meilleur ami.

Cependant, Néron ſe reſſouvint d'Epicharis, qui étoit toujours priſonnière ſur la dénonciation de Proculus; & ſe perſuadant qu'un ſexe foible n'eſt pas à l'épreuve de la douleur, il la fit inhumainement tourmenter : mais rien ne put la vaincre, ni les fouets, ni les feux, ni la rage de ſes bourreaux, que la honte d'être bravés par une femme rendoit encore plus cruels. Elle nia tout, & la journée finit ſans que les tourmens l'euſſent étonnée. Le lendemain, comme elle avoit le corps tout diſloqué, & qu'elle ne pouvoit plus ſe ſoutenir, on la mit dans une chaiſe, & on la porta au même endroit, pour être tourmentée de nouveau : mais elle prit ſon lacet, & en fit un nœud coulant, qu'elle attacha au ceintre de la chaiſe; enſuite, elle y paſſe le cou, ſe baiſſe en tirant de tout le poids de ſon corps, & perd ainſi le ſouffle de vie qui lui reſtoit : exemple de courage & de fidé-

lité, que les circonſtances rendent encore plus admirable. Une femme, une Affranchie, ſongea, dans la ſituation la plus cruelle, à ſauver des gens qui ne lui étoient rien, & qu'elle ne connoiſſoit pas, tandis que des hommes nés libres, des Chevaliers Romains & des Sénateurs, n'attendoient pas la torture pour trahir tout ce qu'ils avoient de plus cher.

En effet, les priſonniers déclaroient ſans ceſſe de nouveaux complices; & Lucain, Sénécion & Quinctianus, étoient devenus auſſi dociles que les autres. Néron, dont la frayeur augmentoit à chaque inſtant, avoit commencé par redoubler ſa garde : mais il ne s'en tint pas là. Il poſta des troupes ſur les remparts, il s'aſſura du Tibre & de la mer, enſorte que Rome ſe trouva, pour ainſi dire, empriſonnée. On ne voyoit que détachemens de cavalerie & d'infanterie, où l'on avoit mêlé des Germains, parce qu'à titre d'étrangers, ils avoient la confiance du Tyran. Cette ſoldateſque ſe répandoit dans les maiſons, dans les places, dans les campagnes même & dans les villes voiſines,

& par-tout elle enlevoit des bandes entières de citoyens. Les priſonniers arrivoient en foule aux jardins de Servilius : couchés par terre, ils rempliſſoient les cours & le veſtibule; à la fin, ils entroient pour répondre aux crimes qu'on leur imputoit. C'en étoit un d'avoir donné quelque ſigne de joie à la vue d'un Conjuré, de lui avoir parlé ſans deſſein, de l'avoir rencontré par haſard, de s'être trouvé avec lui à un ſouper ou à un ſpectacle. Il falloit ſe juſtifier ſur tout cela; il falloit répondre aux queſtions rigoureuſes de Néron & de Tigellinus, & même à celles de Fénius-Rufus, que perſonne n'avoit encore nommé, & qui traitoit ſes amis ſans ménagement & ſans pitié, pour faire croire qu'il ignoroit leur complot. Il avoit auprès de lui Subrius-Flavius, qui vouloit abréger tout-d'un-coup les interrogatoires, en tuant Néron, & qui le conſultoit de l'œil & du geſte : mais le Préfet arrêta cet élan, en ſecouant la tête, & Flavius retira la main qu'il portoit déja ſur la garde de ſon épée.

Dès que la Conjuration fut découverte,

quelques amis de Piſon vouloient que, tandis qu'on entendoit Milichus, tandis que ſon maître balançoit encore, il allât tout-d'un-coup ſe montrer au camp ou ſur la tribune, pour voir ce qu'on pouvoit attendre des ſoldats & du peuple. Ils lui repréſentoient que, pourvu que les Conjurés ſe joigniſſent à lui, leur exemple entraîneroit les autres; qu'un début ſi éclatant donneroit au parti cette réputation, qui fait, preſque toute ſeule, les révolutions. Le Tyran, diſoient-ils, n'eſt point en garde contre cette attaque. Si un événement imprévu déconcerte l'ame la plus ferme, quelle impreſſion ne fera-t-il pas ſur celle de Néron? Ce vil farceur, ſongera-t-il ſeulement à prendre les armes? Menera-t-il au combat Tigellinus & ſes Concubines? Ils ajoutoient que, dans les entrepriſes que la timidité trouve impraticables, pour réuſſir il ne faut ſouvent qu'eſſayer; qu'au reſte, c'étoit folie de compter ſur le ſilence & la fidélité d'un ſi grand nombre de complices, parmi leſquels il ſe trouveroit, ſans doute, ou un corps foible, ou un cœur perfide;

qu'il n'étoit rien, dans le monde, dont les tourmens & les récompenſes ne vinſſent à bout; qu'on viendroit bientôt l'enchaîner comme un autre, & lui faire ſubir enſuite une mort ignominieuſe. Ne lui ſeroit-il pas plus glorieux de périr au ſein de la République, en appelant les Romains à la défenſe de leur liberté, en la défendant plutôt tout ſeul, s'ils n'oſoient le ſuivre; en trouvant enfin, s'il le falloit, une mort qui ne fît rougir ni ſes ancêtres, ni ſes deſcendans?

Rien de tout cela ne perſuada Piſon. Après avoir paru quelques momens en public, il ſe retira chez lui pour s'affermir contre la crainte de la mort, & il y travailloit encore, lorſque les ſoldats arrivèrent. Ils étoient tous nouveaux dans le ſervice, les uns plus, les autres moins; & l'Empereur les avoit choiſis exprès, parce qu'il craignoit que les vieux ſoldats ne fuſſent affectionnés au coupable. Enfin, Piſon meurt en ſe faiſant ouvrir les veines, & il laiſſe un teſtament, où il prodigue à Néron les plus baſſes flatteries. Ce fut l'effet de ſa ten-

dreſſe pour une épouſe mépriſable, qui n'avoit d'autre mérite que ſa beauté. Elle s'appeloit Arria-Galla, & elle avoit épouſé en premières noces Domitius-Silius, à qui Piſon ſon ami l'avoit ôtée. La lâche complaiſance de ce premier mari, les galanteries de cette femme, qui ne fut fidèle ni à l'un ni à l'autre, toute cette hiſtoire, en un mot, n'a rendu Piſon que trop célèbre.

Néron fit mourir enſuite le Conſul déſigné, Plautius-Lateranus; & ce fut avec tant de précipitation, qu'on ne lui permit ni d'embraſſer ſes enfans, ni de choiſir le genre de ſa mort. Traîné dans le lieu deſtiné au châtiment des eſclaves, percé de coups par le Tribun Statius, il mourut avec un courage & un ſilence invincible, ſans reprocher au bourreau qu'il étoit ſon complice.

Cette mort, fut ſuivie de celle de Sénèque. Néron vouloit le perdre, & il falloit bien que ſa haïne employât le fer, puiſque le poiſon l'avoit mal ſervie; car, du reſte, il ne pouvoit le convaincre d'avoir eu part à la Conjuration. Natalis étoit le

ſeul témoin qui le chargeât, & voici tout ce qu'il diſoit : que Piſon l'avoit envoyé chez Sénèque malade, pour le voir de ſa part, pour lui faire des plaintes ſur ce qu'il lui fermoit ſa maiſon, & pour lui inſinuer qu'ils feroient mieux d'entretenir un commerce intime & convenable à leur amitié : à quoi le Philoſophe avoit répondu, que des entrevues & des conférences fréquentes, ne produiroient rien de bon, ni pour l'un, ni pour l'autre ; qu'au reſte, il étoit perſuadé que ſa conſervation dépendoit abſolument de celle de Piſon.

Le Tribun Granius-Silvanus, eut ordre d'aller rendre cette dépoſition à Sénèque ; de lui demander s'il y reconnoiſſoit les diſcours de Natalis & ſes réponſes. Soit haſard, ſoit deſſein, Sénèque étoit revenu de la Campanie ce jour même ; il s'étoit arrêté dans une maiſon de plaiſance, à quatre milles de Rome. Le Tribun y arrive un peu avant la nuit, & fait d'abord inveſtir la maiſon par des ſoldats. Il entre : il trouve le Philoſophe à table avec Pauline ſa femme & deux de ſes amis ; il lui déclare les or-

dres de l'Empereur. Sénèque répondit, que Piſon lui avoit fait faire des plaintes, par Natalis, de ce qu'il refuſoit de le voir; qu'il s'étoit excuſé ſur ſa mauvaiſe ſanté, ſur ſon goût pour la retraite; qu'il auroit eu grand tort de préférer la conſervation d'un particulier à la ſienne propre; que ces ſortes de flatteries répugnoient à ſon caractère, & que perſonne ne le ſavoit mieux que Néron, lui à qui Sénèque avoit donné plus de preuves d'une ſincérité courageuſe, que d'une complaiſance ſervile.

Le Tribun alla rendre compte de ſa commiſſion : il fut écouté en préſence de Poppée & de Tigellinus. C'étoit-là le conſeil ſecret de Néron, quand il méditoit quelque cruauté. Il demanda ſi Sénèque ſe diſpoſoit à mourir volontairement. Le Tribun aſſura qu'il ne montroit aucune frayeur; que ſon viſage & ſes paroles, n'annonçoient rien de tragique; &, ſur cette réponſe, il eut ordre de repartir, de lui porter l'arrêt de ſa mort. Fabius-Ruſticus dit qu'il ne retourna pas par le même chemin, mais qu'il paſſa chez le Préfet Fénius, pour lui

demander s'il exécuteroit l'ordre de l'Empereur, & que Fénius le lui conſeilla. Une lâcheté fatale, avoit glacé tous les courages; car Silvanus étoit lui-même un des Conſpirateurs, & il alloit ajouter un nouveau crime à ceux qu'il avoit juré de punir. Il n'oſa, cependant, ni voir Sénèque, ni lui parler; il ſe tint en dehors, & lui fit dire, par un Centurion, qu'il falloit mourir.

Le Philoſophe, ſans s'effrayer, demande à finir ſon teſtament : ne pouvant l'obtenir, il ſe tourne vers ſes amis, & leur dit, que puiſqu'on l'empêche de s'acquitter envers eux, il leur laiſſe du moins l'image de ſa vie, l'unique bien, mais le plus précieux qui lui reſte; qu'après avoir aimé ſi longtemps Sénèque, s'ils conſervent le ſouvenir des vertus qu'il a cultivées, ils couronneront leur conſtance, & la rendront à jamais célèbre. Ils fondoient en larmes, & il s'efforçoit de les encourager, prenant quelquefois le ton de la converſation, de l'amitié; quelquefois un ton plus fort, plus ſévère. Il leur demandoit où

étoient les préceptes de la philoſophie ? Qu'étoient devenues ces réflexions ſi ſages, ces armes ſi long-temps préparées contre les menaces du ſort ? Falloit-il s'étonner de la cruauté de Néron, & ne voyoit-on pas qu'après avoir fait mourir ſon frère & ſa mère, il ne lui reſtoit plus qu'à égorger ſon Gouverneur ?

Après ces diſcours, qui ſembloient être pour tous les aſſiſtans, il s'adreſſe à ſa femme ; &, ſe laiſſant attendrir à la vue d'un objet ſi redoutable à la Philoſophie (1), il l'embraſſe, il la conjure de modérer ſa douleur, de ne pas ſe condamner à des larmes éternelles ; de chercher, dans le ſouvenir d'une vie qu'il a conſacrée à la vertu, une conſolation digne d'elle, & capable d'adoucir les amertumes de ſon veuvage. Mais Pauline proteſta qu'elle vouloit mourir avec ſon époux, & ne lui répondit qu'en demandant l'Exécuteur. Sénèque, aimoit la gloire de ſa femme ; il

(1) J'ai ſuivi l'ancienne leçon : *Et paululum adverſus præſentem formidinem mollitus.*

l'aimoit tendrement elle-même, & craignoit de la laiſſer expoſée à la perſécution, aux outrages. Il lui dit donc : Je vous ai montré ce qui pouvoit vous rendre la vie ſupportable : mais vous lui préférez une mort généreuſe. Je ne vous envierai point le grand exemple que vous allez donner. Mourons tous deux avec un courage égal ; & vous, Pauline, avec plus de gloire que Sénèque. Enſuite, les deux époux ſe firent ouvrir les veines des bras, avec le même fer & par la même main : mais le mari, dont le corps, affoibli par l'âge & par la diète, ne rendoit le ſang que goutte à goutte, ſe fit encore ouvrir celles des jambes & des jarrets. Bientôt, il ſentit des douleurs cruelles. Craignant qu'elles ne miſſent la conſtance de Pauline à une épreuve trop rude, ou que la vue d'une épouſe ſouffrante ne lui arrachât à lui-même quelque marque de foibleſſe, il l'engagea à ſe retirer dans une autre chambre. Quoique mourant, il n'avoit pas perdu ſon éloquence : il demanda des ſecrétaires, & leur fit écrire un diſcours que je ne veux point défigurer, &

qui eſt entre les mains de tout le monde, tel à peu près qu'il le dicta.

Cependant Néron, qui ne haïſſoit pas Pauline perſonnellement, & qui craignoit de ſe rendre trop odieux, envoya ordre qu'on l'empêchât de mourir. Les domeſtiques, excités par les ſoldats, appliquèrent des bandages à leur Maîtreſſe, & arrêtèrent le ſang; on ne ſait pas ſi ce fut à ſon inſu. Comme la malignité n'eſt que trop naturelle au commun des hommes, certaines gens ont penſé que Pauline, tant qu'elle déſeſpéra de fléchir Néron, voulut mourir avec ſon mari, & ſe faire honneur de ce qu'elle croyoit une néceſſité : mais qu'aux premières apparences d'un ſort moins fâcheux, elle ne put tenir contre les charmes de la vie. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'elle vécut encore quelques années, conſervant dans ſon cœur un louable ſouvenir de ſon Epoux, & ſur tout ſon corps une pâleur qui faiſoit bien voir que la ſource de la vie avoit été preſque épuiſée.

Sénèque étoit toujours mourant, & n'achevoit point de mourir. Il s'étoit procuré

depuis long-temps un poiſon que les Athéniens faiſoient prendre aux criminels condamnés par le Peuple. Il ſe le fit donner par Statius Annæus, qui avoit ſa confiance comme ami & comme médecin : ce fut inutilement qu'il en avala ; le poiſon n'avoit plus de priſe ſur un corps dont un froid mortel avoit déja ſaiſi les extrémités, & reſſerré tous les vaiſſeaux. Il entra enſuite dans un bain chaud, dont il jeta quelques gouttes ſur les Eſclaves qui l'environnoient, en diſant qu'il offroit cette libation à Jupiter-Libérateur. Enfin, on le porta dans une étuve, dont la vapeur l'eut bientôt étouffé, & on brûla ſon corps ſans pompe, ſans cérémonie, comme il l'avoit ordonné par un codicile fait long-temps auparavant. C'étoit dans le ſein de l'opulence & des grandeurs, que Sénèque avoit ſongé à ſes funérailles.

On a prétendu que Subrius-Flavius étoit convenu ſecrètement avec les Centurions, qu'ils ſe ſerviroient de Piſon pour faire périr le Tyran ; qu'enſuite, ils ſe déferoient de Piſon lui-même ; & que Sénèque,

nèque, ſans paroître dans ſes exécutions violentes, ſeroit élevé à l'Empire, comme le plus vertueux des Romains (1). On ajoutoit que Sénèque n'avoit point ignoré ce complot; & l'on faiſoit dire à Flavius, que ce ſeroit couvrir une tache par une autre, que de chaſſer un Muſicien du trône, pour y placer un Comédien. Ce Comédien étoit Piſon, qui s'amuſoit effectivement à jouer la Tragédie, comme Néron ſe plaiſoit à jouer de la harpe.

Quoi qu'il en ſoit de cette intrigue particulière, Néron découvrit, enfin, que les Officiers de ſes Gardes trempoient auſſi dans la Conjuration. Il étoit trop dur aux priſonniers de trouver un perſécuteur dans Fénius-Rufus, leur complice; ils étoient déterminés à ne le plus ménager: & Scévinus, après avoir écouté toutes ſes queſtions, toutes ſes menaces, lui répondit, enfin, en ſouriant, que perſonne n'en ſavoit plus que lui,

(1) *Traderetur que imperium Senecæ, quaſi inſonti, claritudine virtutum, ad ſummum faſtigium delecto.* Je ſuis l'édition de Juſte Lipſe, qui met une virgule après *inſonti*.

qui vouloit faire parler les autres ; &, là-dessus, il l'exhorte à faire part de ses lumières à l'Empereur, à signaler son zèle & sa reconnoissance pour un si bon Maître. Fénius, visiblement déconcerté, ne put ni parler, ni se taire ; il ne fit que bégayer & se confondre : pour l'achever, Cervarius-Proculus & les autres, entreprirent de le convaincre. Enfin, l'Empereur le fit saisir & enchaîner par un soldat nommé Cassius qu'il tenoit ce jour-là auprès de sa personne, parce que ce soldat étoit d'une force extraordinaire.

Les prisonniers nommèrent, ensuite, le Tribun Subrius-Flavius, qui succomba aussi à l'accusation. Il crut, d'abord, que l'opposition de leurs mœurs aux siennes, lui fourniroit un moyen de défense ; il prétendit que, dans une entreprise si hardie, un homme de guerre, tel que lui, n'eût pas voulu se lier avec des gens qui n'avoient, ni épée, ni courage : mais se voyant pressé, il avoua tout, & il en fit gloire. L'Empereur lui demanda comment il avoit pu trahir son serment : C'est que je te déte-

tois, lui répondit-il. Tu n'as point eu de soldat plus fidèle que moi, tant que tu as mérité d'être aimé; je ne te hais que depuis que tu es devenu le meurtrier de ta Mère & de ta Femme; un Cocher, un Bateleur, un Incendiaire. Je rapporte ses propres paroles, parce qu'elles ne sont pas connues, comme celles de Sénèque, & qu'elles méritent de l'être, ne fût-ce qu'à cause de cette simplicité énergique, où l'on sent si bien l'homme de guerre. Il est certain que, dans le cours de cette affaire, rien ne frappa plus désagréablement les oreilles de Néron, aussi étonné de s'entendre reprocher des crimes, qu'il étoit accoutumé à en commettre.

Le Tribun Véjanus-Niger fut chargé du supplice de son Collègue, & fit creuser, dans un champ voisin, une fosse, dont Flavius critiqua les dimensions. Il ne la trouva, ni assez large, ni assez profonde, & dit aux soldats qui l'environnoient: On ne fait plus rien selon les règles, pas même une fosse. Ensuite, comme le Tribun l'exhortoit à présenter la tête avec courage, il lui répondit:

Puiſſes-tu frapper de même. En effet, Niger, qui trembloit de tout ſon corps, eut aſſez de peine à le décapiter en deux coups : encore fit-il valoir à Néron cette cruauté mal-adroite, en diſant qu'il l'avoit tué deux fois pour une. Le Centurion Sulpicius-Aſper ne montra guère moins de fermeté, que Flavius. Néron lui demandant pourquoi il avoit conſpiré contre ſa vie, il répondit ſimplement, qu'il n'avoit point trouvé d'autre remède à tous ſes crimes ; après quoi, il fut exécuté. Les autres Officiers ſouffrirent auſſi la mort, ſans foibleſſe. Fénius-Rufus, leur Préfet, fut le ſeul qui manqua de courage : il s'abandonna aux plaintes & aux lamentations ; il ſe lamente encore dans ſon teſtament.

Cependant, Néron qui regardoit le Conſul Veſtinus comme un homme violent & mal intentionné, s'attendoit à le trouver impliqué dans la Conjuration : mais les Conjurés n'avoient eu garde de faire part de leur deſſein à ce Conſul, brouillé depuis long-temps avec quelques-uns d'entre eux, & regardé par les autres, comme un homme

trop vif, avec qui l'on ne pouvoit s'entendre. Au reſte, il n'étoit mal avec l'Empereur, que parce qu'ils avoient vécu dans un commerce trop intime. Veſtinus avoit ſondé le cœur de Néron, il en avoit ſenti & mépriſé la baſſeſſe ; & Néron avoit trouvé, dans Veſtinus, un Courtiſan aſſez hardi pour faire trembler ſon Maître ; pour ne lui point épargner ces railleries piquantes, qu'on ne pardonne jamais quand elles ſont fondées. Tout récemment encore, ce même Veſtinus venoit de le choquer, en épouſant Statilia-Meſſalina, quoiqu'il ſût fort bien que cette femme étoit la Maîtreſſe de l'Empereur, & de quelques autres. Sa perte étoit donc réſolue ; & comme, faute de crime & d'accuſateur, Néron ne pouvoit faire le perſonnage de Juge, il fit celui de Tyran. Il fit marcher le Tribun Gérélanus à la tête d'une cohorte, avec ordre de prévenir les mauvais deſſeins du Conſul, de ſe ſaiſir de la Citadelle où il ſe fortifioit, & d'y ſurprendre la Milice choiſie qu'il avoit miſe ſur pied. Cette prétendue Citadelle, étoit la maiſon de Veſti-

nus, bâtie au-dessus de la grande place; & la Milice choisie, n'étoit autre chose que ses esclaves, qui étoient tous jeunes & bien faits. Il avoit rempli ce jour-là, toutes les fonctions de sa charge; &, soit qu'il ne craignît rien, soit qu'il le feignît, il étoit à table avec ses amis, lorsqu'il vit entrer des soldats qui lui dirent que le Tribun le demandoit. Il se lève sur le champ, & l'on hâte les préparatifs de sa mort. On l'enferme dans une chambre: un Chirurgien qui se trouve tout prêt, lui ouvre les veines; on le porte, encore tout vivant, dans une étuve, on le plonge dans l'eau tiède; enfin, il expire sans que son malheur lui arrache la moindre plainte. Cependant on gardoit à vue ses Convives, qui attendoient la mort à la fin du repas. Néron qui se représentoit leur frayeur, s'en amusoit; & ce ne fut que bien avant dans la nuit, qu'il les fit relâcher, disant qu'ils avoient payé assez cher l'honneur d'avoir soupé chez un Consul.

Il ordonna, ensuite, qu'on fît mourir Lucain. Le Poète, à mesure que le sang

s'écouloit, ſentoit aux extrémités du corps un froid qui s'avançoit inſenſiblement, & amenoit la mort par degrés; mais le cœur conſervoit encore toute ſa chaleur, & la tête toute ſa liberté. Il ſe rappela un endroit de ſon Poème, où il peint un ſoldat bleſſé, & mourant du même genre de mort: il récita les vers de ce morceau, & ce furent ſes dernières paroles. Sénécion, Quinctianus & Scévinus ſuivirent Lucain, & moururent avec plus de courage qu'ils n'avoient vécu. Les autres Conjurés ne firent, en mourant, & ne dirent rien de remarquable.

Cependant, la Ville étoit pleine de Citoyens égorgés. On ne voyoit au Capitole, que Fêtes, que Sacrifices: l'un avoit perdu ſon fils; l'autre, ſon frère; un autre, ſon parent ou ſon ami. Tous couroient aux Temples pour remercier les Dieux. Ils ornoient de branches de lauriers, les façades de leurs maiſons; ils embraſſoient les genoux du Tyran, ils lui baiſoient la main, juſqu'à le fatiguer. Néron, prit tout cela pour de la joie; & ſe radouciſſant un peu,

il pardonna à Natalis & à Cervarius-Proculus, parce qu'ils s'étoient hâtés d'accuſer leurs Complices. Milichus fut magnifiquement récompenſé, & il ſe décora lui-même d'un ſurnom grec, qui ſignifie *le Conſervateur*. Le Tribun Granius-Silvanus, fut renvoyé abſous ; mais il ne laiſſa pas de ſe donner la mort. Statius-Proximus, ſon Collègue, obtint ſa grace, & ſe tua ridiculement après l'avoir acceptée. Quatre autres Tribuns furent caſſés ; ſavoir, Pompéius, Cornélius-Martialis, Flavius-Népos, & Statius-Domitius. On ne pouvoit pas dire qu'ils fuſſent mal intentionnés ; mais ils étoient ſuſpects. Novius-Priſcus, ami de Sénèque, Glitius-Gallus & Annius-Pollion étoient dans un cas peu différent ; ils paſſoient pour coupables, quoiqu'on n'eût pu les convaincre, & ils furent tous trois envoyés en exil. Antonia-Flaccilla voulut ſuivre Priſcus, ſon mari ; & Egnatia-Maximilla, femme de Gallus, ſuivit auſſi le ſien. Elles poſſédoient toutes deux de grands biens qu'on leur laiſſa d'abord, & qui furent confiſqués bientôt après ; enſorte que l'opu-

lence, & la pauvreté, donnèrent ſucceſſivement un nouveau luſtre à leur courage. On exila encore Rufus-Criſpinus, ſous prétexte de la Conjuration; mais, en effet, parce que Néron vouloit s'ôter de devant les yeux un ancien mari de Poppée. Virginius qui formoit les jeunes Romains à l'éloquence, & Muſonius-Rufus qui les formoit à la ſageſſe, ne durent attribuer l'arrêt de leur exil, qu'à l'éclat de leur réputation. Cluvidienus-Quiétus, Julius-Agrippa, Blitius-Catulinus, Pétronius-Priſcus & Julius-Altinus formèrent, pour ainſi dire, une colonie d'exilés, qui eut permiſſion de s'étendre dans les îles de la Mer Égée. Céſonius-Maximus, & Cadicia, femme de Scévinus, furent bannis de toute l'Italie: ils ignoroient qu'on les eût accuſés, & ils ne l'apprirent que par leur condamnation. Enfin, il ne reſtoit plus qu'Acilia, mère de Lucain. On ne voulut, ni l'abſoudre, ni la punir, & l'on fit ſemblant de ne pas prendre garde à elle.

Quand tout cela fut terminé, Néron harangua les ſoldats; il leur fit diſtribuer à

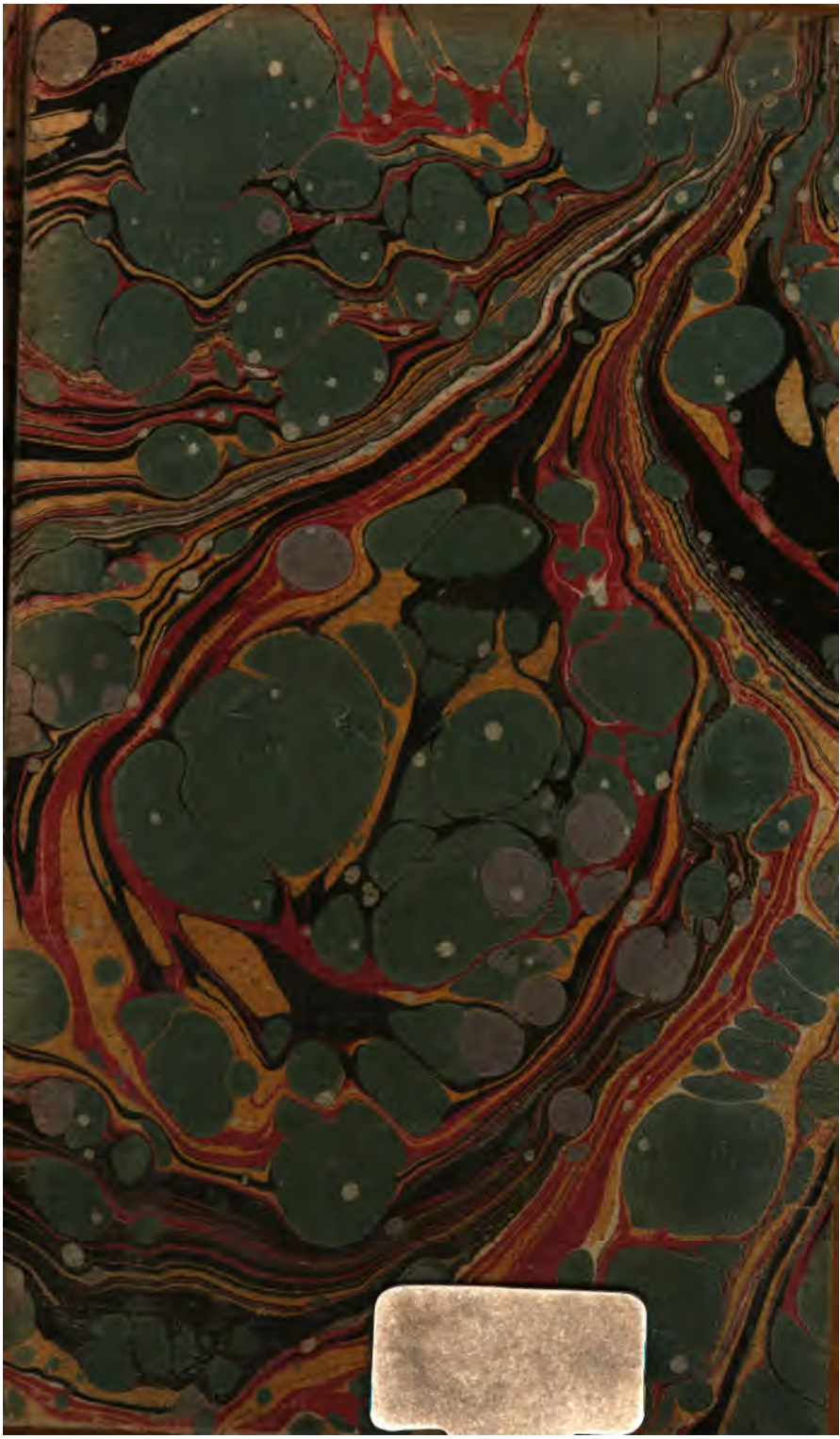
chacun 2000 ſeſterces, & il ordonna que le bled, qu'ils achetoient auparavant au prix du marché, leur ſeroit fourni gratuitement. Enſuite, il aſſembla le Sénat, comme s'il eût eu des victoires & des conquêtes à lui notifier; & il accorda les ornemens du triomphe à Pétronius-Turpilianus, ancien Conſul, à Cocceïus-Nerva, Préteur déſigné, & à Tigellinus, Préfet du Prétoire, avec cette diſtinction pour les deux derniers, qu'outre les ſtatues triomphales qu'ils eurent dans la place, il leur en fit ériger d'autres dans ſon palais. Il accorda encore les ornemens du Conſulat à Nymphidius, dont il faut que je diſe un mot, puiſqu'il paroît ici pour la première fois, & qu'il doit bientôt jouer un rôle dans les malheurs de l'État. Il étoit fils d'une Affranchie, aſſez belle, qui s'étoit proſtituée aux Affranchis & aux Eſclaves des Céſars; & il ſe vantoit d'avoir eu pour père l'Empereur Caligula. Il avoit, effectivement, ſa haute ſtature & ſon air farouche; ſoit que cette reſſemblance fût l'effet du haſard, ſoit que Caligula, qui recherchoit auſſi les Courtiſanes, eût, en

effet, habité avec la mère de Nymphidius. Pour revenir à Néron, il ne se contenta pas d'assembler le Sénat, & de le haranguer ; il fit publier un édit adressé au Peuple, avec un recueil de pièces, où l'on trouvoit les accusations, les preuves, & les aveux des coupables. Cette précaution n'étoit pas inutile. Le Peuple se déchaînoit contre lui, comme si tous les accusés n'eussent été que des victimes innocentes, sacrifiées à sa haine ou à ses soupçons ; mais ceux qui voulurent s'instruire, furent dès-lors, à n'en pouvoir douter, qu'il y avoit eu une conjuration prête à éclater & très-clairement prouvée : les Exilés qui sont revenus à Rome, depuis la mort de Néron, sont les premiers à en convenir.

Cependant, le Sénat, plongé dans la douleur, se deshonoroit par la flatterie, & l'une étoit la mesure de l'autre. Junius-Gallion, qui venoit de perdre Sénèque son frère, trembloit pour lui-même, & ne songeoit qu'à se sauver, à force de soumissions & de prières. Il fut cruellement apostrophé par Saliénus-Clémens, qui le traita de parricide,

d'ennemi du Prince & de l'État. Il fallut que la compagnie entière, prît la peine d'appaiſer Saliénus. On lui fit ſentir qu'il n'y auroit pas d'honneur à profiter des malheurs publics pour ſatisfaire ſa haine particulière : on le conjura de ne pas forcer à de nouvelles rigueurs, un Prince dont la clémence venoit de rendre le calme à la République, & qui ne vouloit plus ſonger à ce qui s'étoit paſſé. Après cela, il ne fut plus queſtion que de décerner aux Dieux, des actions de graces & des offrandes. On en ordonna de particulières pour le Soleil, parce qu'il a un ancien Temple auprès du Cirque où la Conjuration devoit s'exécuter, & que c'étoit lui, diſoit-on, qui en avoit dévoilé miraculeuſement tous les myſtères. On ordonna encore que, dans les jeux du Cirque, célébrés en l'honneur de Cérès, les courſes de chevaux ſeroient multipliées ; que le mois d'avril s'appelleroit le mois de Néron ; & qu'on bâtiroit un Temple à la Déeſſe du Salut, dans l'endroit où Scévinus avoit pris ſon poignard. Ce fut Néron lui-même qui conſacra ce

poignard dans le Capitole, avec cette inſcription, *à Jupiter-Vengeur.* On n'y prit pas garde dans le temps; mais après la révolte de Vindex, l'inſcription fut regardée comme une Prophétie qui avoit annoncé le vengeur des Romains. Je trouve dans les regiſtres du Sénat, un avis qui fut ouvert par Cérialis-Anicius, Conſul déſigné: c'étoit de faire bâtir inceſſamment, & aux dépens du Public, un Temple qu'on dédieroit au Dieu Néron. Cérialis vouloit faire entendre que Néron étoit déſormais un être ſupérieur aux mortels, & digne de leurs adorations; mais cette flatterie étoit encore de nature à être regardée comme un préſage de la mort de ce Prince, puiſque nous ne mettons nos Empereurs au rang des Dieux, que quand ils ont ceſſé de vivre parmi les hommes.

FIN.

SDD